

RRR

UN FILM DE S.S. RAJAMOULI



AU CINÉMA LE 29 JUILLET 2026

Distribution
CARLOTTA FILMS
74, rue de Charenton
75012 Paris
Tél. : 01 42 24 10 86

Programmation
Ines DELVAUX
Tél. : 06 03 11 49 26
ines@carlottafilms.com

Relations presse
Lucie MOTTIER
Tél. : 01 42 24 87 89
lucie@carlottafilms.com

Relations presse Web
Pauline BOISSEAU
Tél. : 01 42 24 98 12
pauline@carlottafilms.com

EEGA, LA MOUCHE VENGERESSE

UN FILM DE S.S. RAJAMOULI



**SORTIE ÉVÉNEMENT LE 28 JUIN 2026
À L'OCCASION DE LA FÊTE DU CINÉMA**

SOMMAIRE

QUOTIDIENS

LIBÉRATION	N° du 29 Juillet
LE MONDE	N° du 29 Juillet
LES ECHOS	N° du 29 Juillet
L'HUMANITÉ	En ligne le 28 Juillet
LIBÉRATION	N° du 24 Juin
LE MONDE	N° du 24 Juin
L'HUMANITÉ	En ligne le 23 Juin
LE MONDE	En ligne le 20 Juin

HEBDOMADAIRES

LE CANARD ENCHAÎNÉ	N° du 29 Juillet
LE POINT	En ligne le 1 ^{er} Juillet
TÉLÉRAMA SORTIR	N° du 24 Juin
LES FICHES DU CINÉMA	N° du 24 Juin

MENSUELS

MAD MOVIES	N° Juillet et Août
LES CAHIERS DU CINÉMA	N° Juillet et Août
POSITIF	N° Juillet et Août
PREMIÈRE	N° Juillet et Août
L'ÉCRAN FANTASTIQUE	N° Juillet et Août
TROIS COULEURS	N° ÉTÉ
TECHNIKART	N° ÉTÉ
TECHNIKART	En ligne le 24 Juillet
LES INROCKUPTIBLES	En ligne le 24 Juin
ROCK & FOLK	N° Juillet

BIMESTRIELS

CINÉMA TEASER

N° Juillet & Août

CINÉMA TEASER

N° Mai & Juin

SOFILM

En ligne le 28 Juillet

SOFILM

N° Juillet et Août

TRIMESTRIELS

TSOUNAMI

En ligne le 28 Juillet

UBSEK & RICA

En ligne le 3 Juillet

RADIO

FRANCE INFO, Culture d'été

Diffusion le 2 Août

RADIO NOVA, Pop Corn

Diffusion le 26 Juin

FRANCE CULTURE, Les Midis

Diffusion le 24 Juin

TV

FRANCE 2, Télématin

Diffusion le 29 Juillet

FRANCE 3 Auvergne Rhône Alpes

Diffusion le 2 Juillet

CANAL +, Super Plan

Diffusion le 16 Juin

CANAL +, Le Cercle

Diffusion le 12 Juin

PRESSE ÉTRANGÈRE

LE TEMPS

N° du 3 Juillet

SITES INTERNET

VERSUS

En ligne le 18 juin

<https://blog.revueversus.com/2026/06/18/eega-de-s-s-rajamouli-un-film-qui-fait-mouche/>

MEDIAPART

En ligne le 17 juin

<https://blogs.mediapart.fr/cedric-lepine/blog/170626/eega-la-mouche-vengeresse-de-ss-rajamouli>

CINÉ ZOOM	En ligne le 16 juin
https://www.cine-zoom.com/dvd-et-musiques-de-films/17741-eega-la-mouche-vengeresse.html	
CHAOS REIGN	En ligne le 22 juin
https://www.chaosreign.fr/eega-la-mouche-vengeresse-et-rrr-en-salles-cet-ete-le-cinema-de-ss-rajamouli-decrypte-par-christophe-gans/	
UNIFICATION	En ligne le 20 juin
https://www.unificationfrance.com/article91033.html	
LE MAG DU CINÉ	En ligne le 15 juin
https://www.lemagducine.fr/sorties-dvd-blu-ray/eega-la-mouche-vengeresse-2012-rajamouli-critique-film-sortie-blu-ray-2026-10084186/	
FUCKING CINÉPHILES	En ligne le 20 juin
https://fuckingcinephiles.blogspot.com/2024/11/critique-eega-la-mouche-vengeresse.html	
CRITIKAT	En ligne le 23 juin
https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/eega/	
MEDIAPART	En ligne le 23 juillet
https://blogs.mediapart.fr/cedric-lepine/blog/230726/rrr-de-s-s-rajamouli	
LE MAG DU CINÉ	En ligne le 24 juillet
https://www.lemagducine.fr/cinema/critiques-films/rrr-rajamouli-critique-film-2022-tollywood-sortie-cinema-2026-10084392/	
LE BLEU DU MIROIR	En ligne le 25 juillet
https://www.lebleudumiroir.fr/critique-rrr-rajamouli/	
AVOIR ALIRE	En ligne le 27 juillet
https://www.avoir-alire.com/rrr-s-s-rajamouli-critique	
UNIFICATION	En ligne le 27 juillet
https://www.unificationfrance.com/article91526.html	
CLOSE-UP MAG	En ligne le 29 juillet
https://www.close-upmag.com/2026/07/29/rrr-le-tigre-est-lache/	
ALLOCINÉ	En ligne le 29 juillet
https://www.allocine.fr/article/fichearticle_gen_carticle=1000212688.html	
ASIEXPO	En ligne le 30 juillet

<https://asiexpo.fr/rrr-de-s-s-rajamouli-est-a-nouveau-en-salle-depuis-hier/>

BENZINE

En ligne le 7 août

<https://www.benzinemag.net/2026/08/07/rrr-de-s-s-rajamouli/>

L'ÉCLAIREUR

En ligne le 4 août

<https://leclaireur.fnac.com/article/687042-rrr-pourquoi-faut-il-absolument-voir-ce-film-au-cinema/>

CINÉ ZOOM

En ligne le 10 août

<https://www.cine-zoom.com/films/zoom-coup-de-foudre/17833-rrr-rise-roar-revolt.html>

PARTENARIATS

MAD MOVIES

SO FILM

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

QUOTIDIENS

3 € Première édition. N° 14000

MERCREDI 29 JUILLET 2026

www.liberation.fr



**ILS SE SONT
TANT DÉTESTÉS**
**Antoine
vs Johnny**

**INCENDIES
EN GIRONDE**
**La course
aux pare-feu**
PAGES 8-11



CINÉMA
**«RRR», l'Inde
du Sud part
à l'aventure**
PAGES 18-19

Mardi, à Paris. PHOTO ABDOUL SAEBOUR, REUTERS



N 00135 729 F 3,00 €

Libération

BLEU ROI

ZIDANE

Il attendait le poste depuis de longues années : le champion du monde 1998, nommé mardi sélectionneur de l'équipe de France, bénéficie d'une aura exceptionnelle. PAGES 2-5

RRR de S.S. Rajamouli.
PHOTO CARLOTTA FILMS

Chez les titans du box-office, les attitudes en interview varient. Il y a les intouchables, lunettes noires et visage de cire, qui vous parlent comme si vous étiez un parcmètre dans lequel ils vident leur petite monnaie. Il y a les maîtres de maison, qui surjouent la convivialité pour vous montrer combien ils ont su rester simples, insistant pour vous montrer des photos de leur petit dernier ou aller eux-mêmes vous chercher un café. Et puis, il y a les feux d'artifice vivants, qui affichent le sourire d'un enfant de 8 ans venant de braquer un magasin de jouets et siroter le plus naturellement du monde un vase de thé aux épices surmonté de trois mètres de crème fouettée. Cette dernière catégorie, très exclusive, compte un seul cas répertorié : S.S. Rajamouli.

Douze films, vingt-cinq ans de carrière, des records en pagaille : le réalisateur télougou (la langue du sud de l'Inde) est un des noms les plus brûlants et révéres du cinéma indien et un des très rares à avoir réussi à s'imposer à l'international. Grâce à l'épopée guerrière *Baahubali*, dont le second volet figure dans le top 3 des plus gros succès indiens de tous les temps. Et surtout au furieux *RRR*, qui connaît ce mercredi sa première sortie en bonne et due forme dans les salles françaises, quatre ans après avoir cartonné en Inde (4,5 millions de spectateurs), mais aussi au Japon (1,6 million) et aux États-Unis (1,2 million), ce qui lui a valu un Golden Globe, un oscar (tous deux dans la catégorie meilleure chanson, pour le titre *Naatu Naatu*) et les louanges de Steven Spielberg et James Cameron.

Authentique phénomène

Un film d'aventures démesuré, poignant, fou et en feu, qui suit le parcours dans l'Inde des années 20, de deux révolutionnaires indiens aux prises avec l'Empire britannique et résume à lui seul ce cinéaste hors norme, qui est à la fois Shakespeare et Tex Avery, Cecil B. DeMille et Buster Keaton, Gene Kelly et Sergio Leone. Un authentique phénomène, dont la stature et la reconnaissance évoluent enfin en France, où le cinéaste a été accueilli fin juin pour une semaine de rétrospectives et master class, qui l'ont vu passer par la Cinémathèque à Paris ; l'Institut Lumière à Lyon, où il a été reçu par Thierry Frémaux ; et le festival d'Annecy où il a présenté la dernière adaptation animée de *Baahubali*, dont il est producteur.

C'est toutefois un peu plus loin que nous sommes allés à sa rencontre, le samedi 4 juillet : au bord du lac de Neuchâtel en Suisse, à ●●●



S.S. RAJAMOULI

L'as d'épique

A l'occasion de la sortie en salles de «RRR», film d'aventures fou primé aux Oscars, rencontre avec l'un des champions du box-office indien, spécialiste du blockbuster joyeusement excessif.

Par LELO JIMMY BATISTA

●●● L'occasion de sa venue au Niff (Neuchâtel International Fantastic Film Festival), où *Baahubali* a tellement impressionné les spectateurs en 2016 qu'il est devenu un cri hurlé désormais avant chaque séance, et où S.S. Rajamouli a également, et on le sait moins, démarré son parcours de cinéaste en y tournant une scène de son premier film *Student No. 1*, en 2001. «A cette époque, explique-t-il, il y avait, dans presque tous les films indiens, des scènes musicales tournées en Suisse. C'est une mode qui a été lancée au milieu des années 90 par Dilwale Dulhania Le Jayenge [comédie romantique d'Aditya Chopra avec la mega-star Shah Rukh Khan, ndr]. Parce que c'était magnifique, dépaysant, mais aussi très peu coûteux : tourner en Suisse avec une équipe réduite revenait moins cher que de tourner en studio en Inde dans des décors dispendieux avec des centaines de figurants.»

S'il a grandi dans le cinéma (son père Vijayendra Prasad, est un scénariste reconnu), Rajamouli n'avait jamais envisagé d'en faire son métier. «Enfant, ma vie se résumait à regarder des films, lire des bandes dessinées et des romans d'aventures, je n'avais aucune ambition professionnelle. A la fin de l'adolescence, pour devenir autonome, j'ai accepté un job d'assistant réalisateur. Sur le plateau, j'ai commencé à développer



GINÉMA

C'est cette dernière phase de sa filmographie, celle des blockbusters superlatifs, qui va faire son triomphe. Des films qu'il faudrait comparer, moins à Spielberg ou Cameron qu'aux albums de Tintin : un cinéma frais, naïf, intense, brutal, délirant et exempt de tout cynisme, où rien n'est crédible mais tout fait sens et dont chaque aventure finit gravée, pour toujours, sur la surface de votre conscience. Où Rajamouli laisse toujours une large place aux animaux (« *J'admire leur intelligence, leur puissance et leur vulnérabilité. Ils sont nos égaux dans la vie comme en fiction* »), et creuse le même thème fondateur : la résistance. « *Je ne dirais pas que mes films sont politiques, mais ils parlent toujours de gens qui se battent contre un ennemi beaucoup plus grand qu'eux, d'un combat qui semble, en apparence, perdu d'avance. C'est le ressort dramatique qui m'intéresse. Comment vaincre l'invincible, surmonter l'insurmontable.* »

Cinéma «pan-indien»

Ce combat, il est pour certains cinéastes indiens bien réel : ces dernières années, les coups de pression de la censure se sont intensifiés, comme en témoigne le cas récent de *Satish*, film sur le militant des droits de l'homme Jaswant Singh Khaira qui s'est vu imposer 127 coupes avant d'être retiré des plateformes de diffusion. Un problème que Rajamouli avait dénoncé il y a déjà

dix ans, lors de l'acharnement du Central Board of Film Certification (l'office de régulation et de classification cinématographique en Inde) sur le thriller hindi *Uda Punjab*. Il est toutefois aujourd'hui plus concerné par un autre défi majeur, dont il est l'un des pionniers : celui du cinéma «pan-indien».

Car parler de cinéma indien, c'est comme parler de cinéma européen ou asiatique : chaque région a ses codes, son industrie et son langage – hindi à Bombay (Bollywood), tamoul dans le Tamil Nadu dans le sud du pays (Kollywood) ou télougou dans le sud-est dans l'Andhra Pradesh et le Telangana (Tollywood). Dans toute l'histoire du cinéma indien, un seul film a réussi à s'imposer dans tous les Etats du pays : *Mother India* de Mehboob Khan en 1957. Avec *Baahubali*, S.S. Rajamouli s'est hissé au sommet du box-office dans 28 d'entre eux (sur 29), ouvrant la voie à ce cinéma «pan-indien», diffusé sur l'ensemble du territoire, via des doublages, voire des scènes tournées et parfois réadaptées dans plusieurs langues. « *Doubler les films en Inde reste relativement simple – les langues sont assez proches. A l'international, le problème ne se pose pas : on passe exclusivement par des sous-titres. Ce qui est compliqué, chez vous, c'est la distribution, la vente. C'est une science sur laquelle on travaille encore.* » Et sur laquelle on trouve à l'œuvre, en France, Vincent Paul-

Boncour de Carliotta, distributeur et éditeur de films à qui l'on doit les ressorties récentes de *Eega*, *Baahubali* et aujourd'hui *RRR* ; et François Da Silva, ancien programmeur passé par la Quinzaine des cinéastes à Cannes, devenu depuis un peu plus de vingt ans «chasseur de films» à l'international, qui a travaillé à l'époque sur *Baahubali* : « *J'avais vendu le film en Chine, en Amérique latine, au Japon. Il a même été diffusé à Pyongyang ! Mais en Europe, personne n'en voulait.* » Jusqu'à ce que le succès international de *RRR* rebatte les cartes et encourage Carliotta à replonger dans le monde très particulier du cinéma indien.

«Effet d'entraînement»

« *Bong Joon-ho ou Park Chan-wook, ils ont d'abord fait les festivals, gagné des prix puis ils ont eu droit aux rétrospectives, explique Vincent Paul-Boncour. Là, on fait l'inverse. C'est un marché complètement différent. Les Indiens ne comprennent pas du tout par exemple le concept d'auteur ni l'intérêt que leur portent les journalistes. Chez eux, ils font juste une conférence de presse à la sortie et les médias s'intéressent essentiellement aux stars et aux entrées. Mais ce côté atypique a aussi ses avantages. C'est un cinéma de partage : il y a un vrai effet d'entraînement, de bouche à oreille, certaines personnes vont voir les films 4 ou 5 fois, en emmenant à chaque fois des amis avec eux.* »

La prochaine étape pour S.S. Rajamouli en Europe, ce sera la sortie de son nouveau film, *Varasani*, attendu au printemps 2027. Une nouvelle fresque épique à 127 millions d'euros, s'inspirant d'un court passage du *Ramayana* (une des deux épopées mythologiques indiennes fondatrices, avec le *Mahabharata*) dont Rajamouli a interrompu le tournage pour venir en France. « *On en est à un peu plus de 200 jours de tournage, entre l'Inde, l'Afrique et la Géorgie. Il en reste encore 80 à mettre en boîte. Tous mes films sont inspirés de la mythologie indienne, mais c'est la première fois que je m'y attaque frontalement. Ce sera aussi le premier film télougou et le deuxième en Inde tourné en Imax (après *Ramayana*, autre mastodonte hindi attendu cet automne, ndr), ce qui m'a permis d'obtenir des images aux proportions inhabituelles. Et poursuivre mon objectif, qui reste lui aussi le même que sur mes films précédents : donner au spectateur toujours plus que ce qu'il attend.* »

des idées, qui étaient souvent à l'opposé de celles du metteur en scène. J'ai vite compris que si je voulais voir mes visions concrétisées à l'écran, je n'avais d'autre choix que de m'en charger moi-même.»

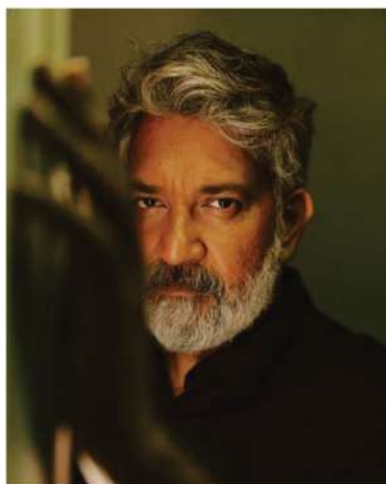
Tout fait sens

Ainsi, S.S. Rajamouli s'inscrit dans la tradition très indienne des dynasties de cinéma. Dans cette société de castes, on ignore le népotisme : la filiation coule de source – chez les Kapoor, la fameuse «première famille de Bollywood», on en est à la cinquième génération d'acteurs et réalisateurs. Un héritage que le cinéaste télougou prolonge désormais, puisqu'il travaille entouré de son épouse Rama (costumière), de son fils S.S. Karthikeya (producteur) et de son cousin M. M. Keeravani (compositeur). « *Sans ça, je ne les verrais presque jamais, car je suis complètement investi dans mon métier* », dit-il, toujours en sirotant son *drink* qui ressemble à un parc d'attraction avec une paille fichue dedans, léger, joyeux, souriant. Rajamouli a beau être l'un des plus grands réalisateurs de l'histoire du cinéma indien, diriger les blockbusters les plus faramineux de son époque, il semble être resté, derrière sa barbe et ses cheveux gris, cet enfant qui rêvait la mythologie, les bandes dessinées et les films à grand spectacle : « *Drame, action, comédie, ani-*

mation : j'ai le même respect pour tous les genres. Je considère toujours Braveheart et le Roi Lion comme deux de mes films préférés. Je suis un romantique incurable. »

Du cinéaste, on pourra résumer le parcours en trois étapes. La première, où il cherche sa voix, façonne son style, qui culmine en 2009 avec *Magadheera*, mélange inspiré d'action, romance et surnaturel, et succès sans précédent dans l'industrie télougou. La deuxième, où il délaïsse les longs dialogues et récits alambiqués pour des films plus épurés, davantage basés sur un comique de situation, avec *Maryada Ramanna*, en 2010, remake des *Lots de l'hospitalité* de Buster Keaton et surtout, en 2012, le formidable *Eega*, la mouche vengeresse.

« *Raconter cette histoire où un homme, tué par son rival, est réincarné en mouche et cherche à se venger de son meurtrier, m'a permis de me défaire des conventions très formatées de la production télougou. Sur le papier, l'histoire est totalement grotesque. Mais j'y croyais. Le succès commercial d'Eega m'a donné à la fois une immense confiance en moi et dans le public. J'ai su qu'ils pouvaient me suivre même dans mes idées les plus insensées. C'est ce qui m'a permis de me lancer dans Baahubali, de montrer que je pouvais faire des films encore plus ambitieux.* »



S.S. Rajamouli, le 30 juin à Paris. PHOTO JÉRÔME BONNET MOISS

RRR de S.S. RAJAMOULI avec Ram Charan, N.T. Rama Rao Jr... (3h07).

Le phénomène indien « RRR » arrive en salle

Koduri Srisaïla Sri Rajamouli met en scène de façon spectaculaire deux figures historiques

REPRISE

C'est un été « *rajamouli* » qui se donne libre cours en France : brûlant, incongru, extravagant, proposant un climat encore jamais vu sous nos latitudes. Koduri Srisaïla Sri Rajamouli, 53 ans et 12 longs-métrages réalisés depuis 2001, est devenu ces dernières années un phénomène du cinéma indien, piquant la curiosité du marché international avec des films fabriqués dans l'État méridional de l'Andhra Pradesh, dialogués en telugu (mais doublés notamment en hindi) qui battent en matière d'excentricité le cinéma Bollywoodien de Bombay.

Après la ressortie de l'extrêmement barré *Eega la Mouche vengeresse* (2012) le 24 juin, voici qu'on nous propose en salle, à partir de mercredi 29 juillet, son dernier long-métrage, *RRR* (2022), à si possible ne pas confondre avec *RRRrrrr!!!* (2003), polar d'Alain Chabat. Il s'agit ici d'une vaste fresque panindienne sur la libération du pays du joug de l'Empire britannique, financée à hauteur de 72 millions de dollars (63 millions d'euros). *RRR* s'entendait alors comme *Rise, Roar, Revolt* (« soulèvement, rugissement, révolte ») – paradoxalement dans la langue des colonisateurs dont les héros du film cherchent à s'émanciper.

Deux figures historiques de la lutte pour l'indépendance dans les années 1920, Alluri Sitarama Raju et Komaram Bheem, sont apparues dans cette épopée révolutionnaire qui s'accorde toutes les libertés, à commencer par celle de la vraisemblance. Ram Charan, l'interprète du premier, est issu d'une dynastie de Bollywood, et N.T. Rama Rao Jr., qui incarne le second, n'est autre que le petit-fils du célèbre acteur et homme politique Nandamuri Taraka Rama Rao.

Aussi bodybuildés, surpuissants et omnipotents l'un que l'autre, ces deux personnages pourraient se réclamer de l'univers Marvel, tant leur capacité d'action dépasse le lot commun. L'ennemi incarné par l'autorité britannique rassem-

ble un ramassis de sadiques racistes, imbus de leur puissance et dépourvus de tout scrupule. Rajamouli a l'habileté rhétorique de présenter durant plusieurs segments narratifs ces deux figures historiques comme des ennemis implacables. Tout commence, en effet, par le rapt sanglant d'une fillette appartenant à la communauté gond, aussitôt mise au service du sanguin gouverneur britannique et de son épouse concourant au titre de Cruella blonde.

Une amitié fraternelle

Komaram Bheem, le frère de l'adolescente et protecteur de la communauté, jure de la délivrer avec un petit groupe d'hommes décidés. Alertée par sa progression, l'administration britannique met sa tête à prix et nomme Alluri Sitarama Raju – indigène parvenu à un rang d'excellence dans la police anglaise et dans son art consommé de la répression – en mission secrète pour débusquer Bheem. Un gravissime accident ferroviaire rapproche incidemment les deux hommes, qui allient leurs capacités surhumaines pour sauver une enfant.

Ignorant leurs identités respectives, les deux hommes scellent, à la faveur de la découverte de leur vaillance conjointe, une amitié fraternelle. Bientôt démasqués, ils vont féroce-ment se combattre, avant qu'un nouveau coup de force de l'intrigue ne les rapproche de nouveau. Autant dire que dès lors, l'Angliche va gravement compter ses abattis. Grande saga populaire saturée de morceaux de bravoure surhumains et de trucs abracadabrantésques, baignée dans le dernier degré de l'héroïsme sacrificiel, *RRR* a su, grâce à une diffusion sur Netflix, créer une niche de super fans occidentaux, et a même remporté aux États-Unis l'Oscar de la meilleure chanson originale (pour *Naatu Naatu*). Les amateurs de haïkus sont priés de passer leur chemin. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film indien de S.S. Rajamouli.
N.T. Rama Rao Jr., Ram Charan,
Ajay Devgn, Alia Bhatt (3 h 07).

En salles



FILM INDIEN

RRR

De S.S. Rajamouli

Avec NTR, Ram Charan,

Ajay Devgan. 3 h04.

« RRR » n'est pas le remake indien du « RRRrrrrr !!! » d'Alain Chabat. Les trois R renvoient à « Roudram », « Ranam » et « Rudhiram », soit « Rage », « Guerre » et « Sang » en Télougou. Le réalisateur S.S. Rajamouli y relate l'amitié de deux révolutionnaires qui, dans les années 1920, combattent l'occupant britannique.

Monumental blockbuster du cinéma tamoul sorti en 2022, « RRR » est devenu un objet de culte mondial au fil des ans. Il faut dire que S.S. Rajamouli y invente des scènes d'action d'une ampleur inédite, entrecoupées de numéros dansés, de gags et d'envoies mélodramatiques lacrymaux. Festival sans limite d'effets spéciaux numériques délirants, de pyrotechnie et de musique, « RRR » s'impose comme un irrésistible spectacle de fête foraine.

Cette sortie s'inscrit dans le vaste chantier du distributeur Carlotta films destiné à mettre en valeur le cinéma de Rajamouli sur grand et petit écran. A découvrir notamment : le film fantastique « Eega, la mouche vengeresse » en Blu-ray. — A. G.

l'Humanité

EN LIGNE LE 28 JUILLET

« RRR » DE S.S. RAJAMOULI : UNE FOLIE HISTORICO-KITSCH SUR LES COMBATS FURIBARDS DES HÉRAUTS DE L'INDÉPENDANCE INDIENNE

Un réalisateur indien de l'État du Telangana met en scène de façon étourdissante un épisode de l'indépendance de son pays, en y intégrant des mythes hindouistes. Une fresque spectaculaire et furieuse, bourrée d'humour et de suspense, dont les excès ravissent par leur virtuosité.

CULTURE ET SAVOIR



3min

Publié le 28 juillet 2026

Vincent Ostria



Écouter l'article - réservé aux abonné·e·s



0:00/ 9:48



x1



Cette fable anticoloniale imagée paraphrase en même temps une des grandes épopées mythologiques indiennes, le Ramayana.

© Copyright Friday Entertainment

Un réalisateur indien de l'État du Telangana met en scène de façon étourdissante un épisode de l'indépendance de son pays, en y intégrant des mythes hindouistes. Une fresque spectaculaire et furieuse, bourrée d'humour et de suspense, dont les excès ravissent par leur virtuosité.

La sortie en salle, il y a un mois, d'Eega la mouche vengeresse, a révélé l'ébouriffant réalisateur indien S. S. Rajamouli, chef de file du cinéma de studio de Hyderabad, surnommé Tollywood. Faute d'avoir pu découvrir en salle sa fresque, la Légende de Baahubali (2015-2017), on enchaîne directement avec son morceau de bravoure, RRR (2022), une folie historico-kitsch avec laquelle le cinéaste a fait trembler Hollywood. Il étourdit par son savoir-faire, sa dynamique narrative qui allie violence et mélo, et son emploi virtuose des techniques numériques.

Le titre correspond aux initiales de trois mots télougous, « Roudram, Ranam, Rudhiram » (rage, guerre, sang), qui correspondent aux différents stades de la révolte d'une ethnie indienne, le pe-

uple Gond. Après l'enlèvement en 1920 d'une fillette, adoptée manu militari par l'épouse du gouverneur britannique, Bheem, un membre de cette tribu, décide de la libérer au prix de sa vie. Mais il trouve sur sa route Raju, un officier indien dévoué à la cause du British Raj (empire britannique). Leur lutte, au départ féroce, va connaître maints rebondissements romanesques et coups de théâtre.

Des prouesses quasi surnaturelles

Cette fable anticoloniale imagée paraphrase en même temps une des grandes épopées mythologiques indiennes, le Ramayana. En effet, lors de leurs combats, Bheem et Raju adoptent des postures de dieux hindouistes et accomplissent des prouesses quasi surnaturelles. Raju, transposition moderne de Rama, en arbore à un moment crucial les emblèmes, l'arc et les flèches ; son frère ennemi, Bheem, est l'équivalent d'Hanuman, le dieu singe. Rajamouli offre donc à la fois un film de guerre, une fresque mythologique et un récit anticolonialiste.

Pour cela, il ne s'embarrasse pas de sub-

tilités. Il joue à fond la carte du grand spectacle éblouissant, incluant une bonne part de chants et de danses. Le spectateur est conforté par la lisibilité des enjeux et des caractères - même si le personnage de Raju avance masqué et ménage quelques (bonnes) surprises. On pourrait parler de manichéisme, mais il s'agit d'un manichéisme positif, dont le principal enjeu est de rappeler l'enfer du colonialisme. Peu de circonstances atténuantes pour les Anglais, uniformément brutaux et cruels - hormis Jenny, nièce de l'immonde gouverneur, qui en pince pour Bheem.

Sur le même thème « Eega, la mouche vengeresse » de S.S. Rajamouli : David contre Goliath à Tollywood

Au-delà de la thématique et des personnages, le but de Rajamouli est avant tout d'élaborer une geste furieuse et entraînante fondée sur l'excès, en prêtant à ses héros (grâce aux effets numériques) une puissance et une agilité surhumaines. Voir comment, tour à tour, Bheem devient un danseur émérite lors d'une party britannique, ou fait tourner une moto au-dessus de sa tête lors d'un combat dantesque. Il y a du cirque dans l'univers kitsch de Rajamouli, qui mêle la candeur à la générosité, tout en restant fidèle à sa culture traditionnelle, et sans faire de concession aux clichés du cinéma occidental. Grâce à lui, le septième art redevient le spectacle forain qu'il a été à ses origines.

Ce contenu n'est pas visible à cause du paramétrage de vos cookies.

Paramétrer mes cookies RRR, de S. S. Rajamouli, Inde, 2022, 3 h 7, au cinéma le 29 juillet 2026.



D'abord blquette inoffensive, le film devient rapidement une délirante odyssée miniaturisée.

PHOTO CARLOTTA FILMS

«Eega» fait toujours mouche

Epopée burlesque et euphorisante où un jeune homme assassiné par son rival amoureux revient se venger réincarné en mouche, l'un des films clés du cinéaste indien S.S. Rajamouli ressort en salles.

Après le «director's cut» de la fresque *Baahubali* et avant la sortie officielle, enfin, sur les écrans français du monumental *RRR*, détour par un autre film de S.S. Rajamouli, cinéaste star du cinéma telugu

souvent surnommé à l'international, un peu par facilité, le «Spielberg indien», alors qu'il tient techniquement plus du rejeton cosmique illégitime de Shakespeare, Cecil B. De-Mille et Tex Avery. Sorti initialement en 2012, *Eega*, la mouche vengeresse a incarné en son temps un tournant dans le cinéma indien en termes d'effets spéciaux, marqué le renouveau de la très formatée production telugu et permis à Rajamouli de mettre sur pied le bar-num *Baahubali*. Pas exactement rien donc, même si le cinéaste en arrivait à son neuvième long métrage et comptait déjà à ce stade plusieurs films hautement significatifs

(*Magadheera*, *Vikramarkudu*). Pourtant, *Eega* avait initialement été envisagé comme une sorte de récréation, projet né d'une discussion dans les années 90 entre le cinéaste et son père, Vijayendra Prasad, autre figure du cinéma telugu dont il a été un scénariste notoire (*Appaji*, *Samarasimha Reddy*). Une conversation qui va trouver un écho direct dans le film, avec cet échange introductif où une petite fille, avant de se coucher, réclame une histoire à son père et se voit raconter, sur l'air du «il était une fois», celle de Nani, amoureux de sa voisine Bindu, assassiné par son rival Sudeep et revenant se

venger, réincarné... en mouche. Conte de fées surréaliste traité façon masala – mélange débridé d'action, fantastique, romance, thriller et comédie –, *Eega* commence comme une blquette inoffensive et relativement assommante (chansons, humour balourd), balayée au bout d'une demi-heure par une délirante odyssée miniaturisée (Nani-mouche se retrouve piégé dans une semelle de chaussure, noyé dans un verre de thé). Avant de virer au grand vertige surnaturelo-bouffon, enchaînant à un rythme insensé trouvailles et moments de bravoure (Nani-mouche fait de la muscu, Nani-mouche contre une armée d'oiseaux sataniques).

Transcendant son point de départ fantasque, Rajamouli réussit le tour de force de faire de sa mouche numérique un authentique personnage capable de vous faire bondir le cœur d'un simple zoom sur les ommatidies ou de vous donner envie de vous jeter torse nu du balcon du Max Linder un fumigène dans chaque main quand elle grave sur le pare-brise de son ennemi juré «*Je vais te tuer*» au terme d'un accident de voiture carnavalesque. Une parfaite synthèse du style Rajamouli (récit de vengeance + souffle mythologique + animaux élevés à l'égal de l'homme = spectacle superlatif) qui, si elle n'a pas la carrure surhumaine de *Baahubali* ou *RRR*, est sans doute le film le plus réussi du cinéaste en termes d'écriture, épure aux dialogues superflus s'abreuvant autant aux sources du *Mahabharata* que dans la filmographie de Buster Keaton.

LELO JIMMY BATISTA

EEGA, LA MOUCHE VENGERESSE de S.S. RAJAMOULI avec Sudeep, Nani, Samantha Ruth Prabhu... 2 h 25.

Le cinéma indien XXL de S. S. Rajamouli

La Cinémathèque française accueillera le réalisateur le temps d'un week-end, du 26 au 28 juin

A la faveur d'une actualité française foisonnante, on se penche aujourd'hui sur le phénomène Koduri Srisaia Sri Rajamouli, aussi connu sous le nom S. S. Rajamouli. A 52 ans et 12 longs-métrages réalisés depuis 2001, ce cinéaste a donné du cinéma populaire indien, souvent musical et chanté, une version démesurée et hallucinée.

Originaire du sud-ouest de l'Inde, né dans l'état du Karnataka, Rajamouli travaille au sein de l'industrie cinématographique de l'état de l'Andhra Pradesh et dialogue ses films en télougou, l'une de ces langues dravidiennes – distinctes de l'hindi –, parlée par environ 100 millions de personnes. La précision est loin d'être anodine.

Dans les États méridionaux de l'Inde subissant de longue date l'hégémonie du Nord, il résulte de cette spécificité linguistique, historique, et proprement politique, une sensibilité particulière. Le pays comptait en 1950 au moins 14 langues officielles, dont une (avec l'anglais) reconnue au niveau de l'état central : l'hindi.

Il fallut le jeûne à mort de l'activiste Potti Srimamulu (1906-1952) pour arracher en 1953 au premier ministre Nehru la création de l'état télougouophone de l'Andhra Pradesh, jusqu'alors rattaché au Tamil Nadu tamoulouphone. L'industrie du cinéma, très puissante dans ces deux États, y est ainsi, en plus d'un divertissement ultrapolulaire, un vecteur identitaire.

La porosité du passage entre star de l'écran et tribune politique se teinte dans le Sud d'une forte affirmation régionale. On se souvient de « l'idole » tamoul, Marudhar Gopalan Ramachandran (1917-1987), membre du parti régionaliste DMK, puis fondateur de son propre parti, qui devint premier ministre de l'état du Tamil Nadu – on estime que ses funérailles ont été suivies, à Madras, en 1987, par 2 millions de personnes. Même régime dans l'Andhra Pradesh, où l'acteur et réalisateur Nandamuri Taraka Rama Rao, mort en 1996, non content d'avoir interprété 17 fois à l'écran le dieu Krishna en télougou, fut élu quatre fois premier ministre de l'état.

L'éclat que donne aujourd'hui Rajamouli au cinéma populaire du Sud n'aura quant à lui jamais été atteint. Un succès qui déborde non seulement sur le reste de l'Inde, où ses films les plus récents font des records d'audience, mais aussi sur le plan international, où son dernier film en date, *RRR*



Image extraite du film « Eega. La mouche vengeresse », de S. S. Rajamouli, réalisé en 2012. CARLOTTA FILMS

(2022), a effectué une percée inédite pour le cinéma indien. Notamment grâce à sa diffusion sur Netflix, remportant aux États-Unis l'Oscar de la meilleure chanson originale (*Naatu naatu*).

Comment l'expliquer ? D'abord par le fait que Rajamouli, qui cultive certes une singularité méridionale, est en même temps une grande figure du cinéma « panindien », qui transcende les différences et cumule les bénéfices en offrant des versions doublées d'un même film dans nombre de langues indiennes, à commencer par l'hindi. Avançons ensuite, à titre d'hypothèse, que la tradition des cinémas populaires du Sud – qui consiste à superlativiser l'esthétique Bollywoodienne – rencontre la tendance mondiale, cultivée au premier chef par Hollywood, de l'hyperbolisation du spectacle cinématographique.

Débauche hallucinée des scènes d'action et des effets numériques,

prolifération abracadabrante des rebondissements et simplisme réconfortant des caractères, exaltation frénétique des récits de vengeance, apologie de la lutte du faible contre le fort : telle est la recette Rajamouli d'un cinéma plus grand et merveilleux que nature, qui lui a valu la reconnaissance de certains de ses homologues, tels James Cameron aux États-Unis ou Christophe Gans en France.

Mythologie indienne revisitée
Alors que l'ensemble de son œuvre reste encore dans l'ombre, trois titres récents entretiennent sa réputation à l'international, lesquels sont au cœur de l'actualité qui lui est consacrée aujourd'hui en France. On commence par ce qui est probablement son film le plus original, *Eega, la mouche vengeresse* (2012). Nani, un garçon simple au cœur pur, est fou amoureux de sa belle voisine, Bindhu. Laquelle

L'éclat que donne aujourd'hui Rajamouli au cinéma populaire de l'Inde du Sud n'a jamais été atteint

est séduite par Sudeep, un businessman véreux et psychopathe qui finance l'ONG consacrée aux enfants sourds-muets de Bindhu. Reconnaissant Nani comme un rival, il l'assassine, avant que celui-ci ne se réincarne sous forme de mouche pour se venger et reconquérir le cœur de sa dulcinée. Rien que ça.

Diffusé à la Cinémathèque française dans le cadre d'une rétrospective du cinéaste les 26, 27 et 28 juin, *La Légende de Baahubali*

(2015-2017), diptyque qui nous plonge dans une mythologie indienne revisitée, propose un récit épique de cinq heures situé dans l'Inde médiévale. Inauguré par une image qu'on croirait biblique (Moïse sauvé des eaux), il met aux prises sur le long terme deux cousins, Sivudu, prince évincé du trône, et Bhallaladeva, despote usurpateur, qui se disputent tout à la fois le cœur de la reine Devasena et les destins du royaume de Mahishmati.

RRR (pour *Rise, Roar, Revolt*), son dernier film en date, se situe à l'époque contemporaine et a fabuleux l'alliance de deux figures historiques du nationalisme indien, Alluri Sitarama Raju (1897-1924) et Komaram Bheem (1900-1940), contre la barbarie de l'occupant anglais, qui en prend légitimement pour son grade. Le choix du sujet témoigne du nationalisme panindien de Rajamouli, autant que celui des inter-

prètes de ces deux héros : Ram Charan, qui incarne le premier, est issu d'une véritable dynastie de Bollywood ; quant à N. T. Rama Rao Jr, qui interprète le second, il n'est autre que le petit-fils du célèbre acteur et homme politique télougou Nandamuri Taraka Rama Rao, évoqué plus haut. Aussi bodybuillés, surpuissants et omnipotents l'un que l'autre, ils pourraient se réclamer de l'univers Marvel. ■

JACQUES MANDELBAUM

Week-end Koduri Srisaia Sri Rajamouli, à la Cinémathèque française, du 26 au 28 juin.
Puis deux sorties en salle : « Eega, la mouche vengeresse » (2012) à l'occasion de la fête du cinéma, du 28 juin au 1^{er} juillet, « RRR » (2022) le 30 juin au Grand Rex, Paris 2^e, puis le 1^{er} juillet à l'Institut Lumière à Lyon, avant que le film soit relancé en salle à compter du 29 juillet.

Un jeu de massacre au croisement de Tarantino et de Tex Avery

Dans un film de 2012 resté inédit en France, S. S. Rajamouli orchestre, avec une fantaisie folle, une histoire de représailles acidulée

EEGA. LA MOUCHE VENGESSE

Présente en événement exceptionnel durant la fête du cinéma, dimanche 28 juin, *Eega, la mouche vengeresse*, réalisé en 2012 mais resté inédit en France, met à l'honneur le cinéaste indien Koduri Srisaia Sri Rajamouli, aussi connu sous le nom de S. S. Rajamouli, nouvelle coqueluche de Tollywood, cet équivalent méridional de Hollywood situé dans l'état d'Andhra Pradesh, où les films sont parlés en télougou. Le succès que rencontrent ses longs-métrages, en Inde et à l'international, est dû à une manière bien à lui de puiser aux diverses formules du film d'action – du

film de kung-fu jusqu'à l'univers Marvel – avant de les diluer dans le bain traditionnel télougou et d'en pousser les curseurs à un point de décalisation mamérique avancé. *Eega, la mouche vengeresse*, œuvre singulière dans sa filmographie, relève le défi de la science-fiction en le passant au crible de la métépsychose hindouiste et de la loi du karma. Le long-métrage commence, en voix off sur l'écran noir du générique, comme une histoire qu'une petite fille demande à son père de lui raconter, plaçant le récit sous les auspices de la fantaisie, du retour en enfance, du plaisir de la narration. Puis on se transporte sur un stand de tir, où l'on commence par découvrir Sudeep, un businessman aux faux airs de Sylvester Stallone, qui cumule, en

l'espace de quelques instants, toutes les qualités : prétentieux, machiste, vulgaire, méchant. Sur le plan suivant, entrent en scène les deux autres protagonistes de ce qui va rapidement devenir un triangle infernal. Tandis que la belle Bindu travaille au fond de l'humanité en tant que bénéficiaire d'une ONG pour enfants sourds-muets, Nani, à la fenêtre d'en face, jeune homme au cœur pur, fait des mines pour attirer l'attention de la jeune femme, qui reste de marbre, encore qu'en son cœur, elle soit loin d'être indifférente. Tant et si bien que leur amour ne manquera pas d'éclore, au moment même, hélas, où Sudeep, qui a eu vent des activités de Bindu, décide de subventionner l'ONG pour ajouter, en réalité, la jeune femme à son tableau de

chasse de don Juan bling-bling. Nous en arrivons au point où les deux hommes finissent, au faite de leurs ambitions sentimentales respectives, par se croiser.

Plans d'extermination cinglés
La chose se passe on ne peut plus mal. Sudeep œuvrant sans la moindre hésitation à liquider son concurrent de la plus cruelle façon. De sorte que la narration triangulaire se retrouve à la 34^e minute du film avec un côté ne moins, cas rare dans les manuels de scénario, mais aubaine pour le spectateur qui ne se voyait pas continuer longtemps sur cette lancée manichéenne, fût-elle agréablement chantée et colorée en jaune citron, rouge fraise, rose fuchsia et bleu pastel. Gardant à l'esprit que nous sommes dans

une histoire qu'un père improvise pour sa fille à une heure vespérale, le réalisateur se conforme à la manière dont un conteur inexpérimenté, embarrassé par sa propre audace, la résoudreait. Avec plus d'audace encore ! Et voit pourquoi votre fille est muette et Nani revient, réincarné en mouche. Quelque chose s'inaugure alors entre l'animation et la prise de vues réelles, qui vise à conférer au diptère, naturellement privé de la parole, une expressivité propre à suggérer, d'un côté, la rage vibrante d'un récit de vengeance, de l'autre, la bruisante douceur d'une reconquête amoureuse. Il suffira d'y croire.

Ce qui peut y aider est tout de même le côté complètement cinglé des plans d'extermination que se vouent réciproquement Sudeep – qui a tôt reconnu, dans ce chétif insecte et excrément de la terre, son ancien rival – et Nani la mouche. On songe à la rencontre de Quentin Tarantino et de Tex Avery, plutôt qu'à David Cronenberg (*La Mouche*, 1986). Chez Rajamouli, la fantaisie l'argue les amares et s'en donne à cœur joie dans les morceaux de bravoure, depuis l'éclosion bucolique de Nani dans son nouvel avatar jusqu'à l'orgie de destruction finale qui saccage, à coups de fusil à pompe et d'artillerie, l'appartement du bientôt ex-novo riche. ■

J. M.A.

Film indien de S. S. Rajamouli (2012). Avec Sudeep, Nani, Samantha Ruth Prabhu (2 h 14). Sortie en salle dimanche 28 juin à l'occasion de la fête du cinéma

l'Humanité

EN LIGNE LE 23 JUIN

« EEGA, LA MOUCHE VENGERESSE » DE S.S. RAJAMOULI : DAVID CONTRE GOLIATH À TOLLYWOOD

La Cinémathèque Française met à l'honneur l'œuvre essoufflante et hilarante de S. S. Rajamouli, héraut du cinéma télougou, qui brosse ici une farce virevoltante entre une mouche et un macho formidablement grotesque.

CULTURE ET SAVOIR

🕒 3min

Publié le 23 juin 2026

Vincent Ostria



Écouter l'article - réservé aux abonné·e·s



0:00/ 9:48

x1



« Eega, la mouche vengeresse » du réalisateur S. S. Rajamouli, en salles seulement à partir du 28 juin lors de séances exceptionnelles.

© 2012 ARKA MEDIAWORKS PROPERTY

La poursuite impitoyable ou David contre Goliath à Tollywood

Vincent Ostria

Cinéma Où l'on découvre l'oeuvre essoufflante et hilarante de S. S. Rajamouli, héraut du cinéma télougou, qui brosse ici une farce virevoltante entre une mouche et un macho grotesque.

Eega, la mouche vengeresse, de S. S. Rajamouli, Inde, 2012, 2 h 14

Eega, la mouche vengeresse, de S. S. Rajamouli, Inde, 2012, 2 h 14

Grâce à l'irruption tonitruante de S. S. Rajamouli, on va commencer à comprendre que le cinéma commercial indien ne se résume pas à Bollywood (Mumbai). En effet, ce réalisateur de 52 ans est le fer de lance d'un autre pôle surnommé Tollywood, situé au sud-est de Mumbai, à Hyderabad. Si les films de Rajamouli, tournés en langue télougou, battent tous les records au box-office national et si ses recettes sont assez proches de celles de ses concurrents de l'ouest, il parvient à mettre dans sa poche le public et la critique - en dépit de, ou plutôt grâce à, ses gros sabots. Eega, la mouche vengeresse (2012) est son premier opus à sortir en salle en France (1), concomitamment à son édition en DVD. Mais en fait, Eega n'est qu'un hors-d'oeuvre de 2 h 14, préludant à la sortie du dernier gros morceau du cinéaste, une fresque épique (et anti-coloniale) de trois heures, RRR, le

29 juillet.

Sur le papier, Eega est une farce, une pochade facétieuse, qui repose en grande partie sur une 3D encore rudimentaire. L'argument est simple : Nani, jeune homme sympathique d'extraction modeste, s'évertue à faire la cour à la jolie Bindu, qui s'obstine à le snober. Elle est sur le point de lui céder lorsque Sudeep, un businessman macho sans scrupule auquel elle résiste également, assassine Nani par pure jalousie. Réincarné en mouche, celui-ci va se venger, d'où le titre. Ou comment on peut reprendre l'idée de la Mouche noire (1958), popularisée par son remake de 1986 signé Cronenberg, pour en faire l'argument d'un film de vengeance désopilant, avec une grande liberté formelle et narrative.

une candeur à toute épreuve

Comme le disait Hitchcock : « meilleur est le méchant, meilleur est le film ». Et sur ce plan, on ne fait pas mieux que Sudeep, brute au machisme outré et à la

suffisance grotesque, que va pourfendre la vaillante et ingénieuse mouche. Tout repose sur l'ingéniosité de la stratégie fatale échafaudée par le diptère enragé pour laminer Sudeep. Voir, par exemple, la fabrication d'une arme à partir d'un petit canon décoratif posé sur un meuble. Il y a du Tex Avery ou du Chuck Jones (celui de Bip Bip et le Coyote) dans cet enchaînement de catastrophes et de poursuites, qui repose sur la grande fluidité des prises de vues - avec en sus un quota restreint de séquences musicales. Bref, du dessin animé en images réelles (en partie), mais également, en filigrane, un talent épique, bigger than life, où Rajamouli rejoint par certains côtés les oeuvres spectaculaires d'Eisenstein ou de Cecil B. De Mille.

On pourra le constater avec son autre revenge movie, RRR, aux accents historiques. Ce style monumental et outré s'appuie certes sur toutes les possibilités techniques du médium, mais il conserve en même temps une candeur à toute épreuve. Autrement dit une fraîcheur qui s'est évaporée depuis longtemps des fastidieux blockbusters usinés à Tinseltown, alias Hollywood.

Note(s) :

Eega, la mouche vengeresse, de S. S. Rajamouli, Inde, 2012, 2 h 14

(1) En salles seulement à partir du 28 juin lors de séances exceptionnelles. Mini-rétrospective de 5 films de Rajamouli à la Cinémathèque française, du 26 au 28 juin.

CULTURE CINÉMA

S. S. Rajamouli, le cinéma populaire indien en version XXL

Avec ses 12 longs-métrages où pullulent les scènes d'action outrées et les rebondissements abracadabrants, le réalisateur de 52 ans bat des records d'audience en Inde, mais aussi à l'international. Il sera à La Cinémathèque française le temps d'un week-end tandis que deux de ses films sortent en salle.

Par Jacques Mandelbaum

Publié le 20 juin 2026 à 11h00, modifié le 20 juin 2026 à 12h24 • Lecture 3 min.

Article réservé aux abonnés



Le cinéaste indien S. S. Rajamouli. CARLOTTA FILMS

A la faveur d'une actualité française foisonnante, on se penche aujourd'hui sur le phénomène Koduri Srisaila Sri Rajamouli, aussi connu sous le nom S. S. Rajamouli. A 52 ans et 12 longs-métrages réalisés depuis 2001, ce cinéaste a donné du cinéma populaire indien, souvent musical et chanté, une version démesurée et hallucinée.

Originaire du sud-ouest de l'Inde, né dans l'Etat du Karnataka, Rajamouli travaille au sein de l'industrie cinématographique de l'Etat de l'Andhra Pradesh et dialogue ses films en télougou, l'une de ces langues dravidiennes – distinctes de l'hindi –, parlée par environ 100 millions de personnes. La précision est loin d'être anodine.

Dans les Etats méridionaux de l'Inde subissant de longue date l'hégémonie du Nord, il résulte de cette spécificité linguistique, historique, et proprement politique, une sensibilité particulière. Le pays comptait en 1950 au moins 14 langues officielles, dont une (avec l'anglais) reconnue au niveau de l'Etat central : l'hindi.

Il fallut le jeûne à mort de l'activiste Potti Sriramulu (1906-1952) pour arracher en 1953 au premier ministre Nehru la création de l'Etat télougouphone de l'Andhra Pradesh, jusqu'alors rattaché au Tamil Nadu tamoulophone. L'industrie du cinéma, très puissante dans ces deux Etats, y est ainsi, en plus d'un divertissement ultrapopulaire, un vecteur identitaire.

Records d'audience et un Oscar

La porosité du passage entre star de l'écran et tribunicien politique se teinte dans le Sud d'une forte affirmation régionale. On se souvient de « l'idole » tamoul, Marudhar Gopalan Ramachandran (1917-1987), membre du parti régionaliste DMK, puis fondateur de son propre parti, qui devint premier ministre de l'Etat du Tamil Nadu – on estime que ses funérailles ont été suivies, à Madras, en 1987, par 2 millions de personnes. Même régime dans l'Andhra Pradesh, où l'acteur et réalisateur Nandamuri Taraka Rama Rao, mort en 1996, non content d'avoir interprété 17 fois à l'écran le dieu Krishna en télougou, fut élu quatre fois premier ministre de l'Etat.

L'éclat que donne aujourd'hui Rajamouli au cinéma populaire du Sud n'aura quant à lui jamais été atteint. Un succès qui déborde non seulement sur le reste de l'Inde, où ses films les plus récents font des records d'audience, mais aussi sur le plan international, où son dernier film en date, *RRR* (2022), a effectué une percée inédite pour le cinéma indien. Notamment grâce à sa diffusion sur Netflix, remportant aux Etats-Unis l'Oscar de la meilleure chanson originale (*Naatu naatu*).

Lire aussi | [Comment « RRR », film indien « génereux et débridé », a conquis le monde](#)

Comment l'expliquer ? D'abord par le fait que Rajamouli, qui cultive certes une singularité méridionale, est en même temps une grande figure du cinéma « panindien », qui transcende les différences et cumule les bénéfices en offrant des versions doublées d'un même film dans nombre de langues indiennes, à commencer par l'hindi. Avançons ensuite, à titre d'hypothèse, que la tradition des cinémas populaires du Sud – qui consiste à superlativiser l'esthétique Bollywoodienne – rencontre la tendance mondiale, cultivée au premier chef par Hollywood, de l'hyperbolisation du spectacle cinématographique.

Débauche hallucinée des scènes d'action et des effets numériques, prolifération abracadabrante des rebondissements et simplisme réconfortant des caractères, exaltation frénétique des récits de vengeance, apologie de la lutte du faible contre le fort : telle est la recette Rajamouli d'un cinéma plus grand et merveilleux que nature, qui lui a valu la reconnaissance de certains de ses homologues, tels James Cameron aux Etats-Unis ou Christophe Gans en France.

Mythologie indienne revisitée

Alors que l'ensemble de son œuvre reste encore dans l'ombre, trois titres récents entretiennent sa réputation à l'international, lesquels sont au cœur de l'actualité qui lui est consacrée aujourd'hui en France. On commence par ce qui est probablement son film le plus original, *Eega, la mouche vengeresse* (2012). Nani, un garçon simple au cœur pur, est fou amoureux de sa belle voisine, Bindhu. Laquelle est séduite par Sudeep, un businessman véreux et psychopathe qui finance l'ONG consacrée aux enfants sourds-muets de Bindhu. Reconnaisant Nani comme un rival, il l'assassine, avant que celui-ci ne se réincarne sous forme de mouche pour se venger et reconquérir le cœur de sa dulcinée. Rien que ça.

Diffusé à La Cinémathèque française dans le cadre d'une rétrospective du cinéaste les 26, 27 et 28 juin, *La Légende de Baahubali* (2015-2017), diptyque qui nous plonge dans une mythologie indienne revisitée, propose un récit épique de cinq heures situé dans l'Inde médiévale. Inauguré par une image qu'on croirait biblique (Moïse sauvé des eaux), il met aux prises sur le long terme deux cousins, Sivudu, prince évincé du trône, et Bhallaladeva, despote usurpateur, qui se disputent tout à la fois le cœur de la reine Devasena et les destinées du royaume de Mahishmati.

RRR (pour *Rise, Roar, Revolt*), son dernier film en date, se situe à l'époque contemporaine et affabule l'alliance de deux figures historiques du nationalisme indien, Alluri Sitarama Raju (1897-1924) et Komaram Bheem (1900-1940), contre la barbarie de l'occupant anglais, qui en prend légitimement pour son grade. Le choix du sujet témoigne du nationalisme panindien de Rajamouli, autant que celui des interprètes de ces deux héros : Ram Charan, qui incarne le premier, est issu d'une véritable dynastie de Bollywood ; quant à N. T. Rama Rao Jr, qui interprète le second, il n'est autre que le petit-fils du célèbre acteur et homme politique télougou Nandamuri Taraka Rama Rao, évoqué plus haut. Aussi bodybuildés, surpuissants et omnipotents l'un que l'autre, ils pourraient se réclamer de l'univers Marvel.

¶ Week-end Koduri Srisaila Sri Rajamouli, à La Cinémathèque française, du 26 au 28 juin.

¶ Puis deux sorties en salle : *Eega, la mouche vengeresse* (2012) à l'occasion de la Fête du cinéma, du 28 juin au 1^{er} juillet ; *RRR* (2022) le 30 juin au Grand Rex, Paris 2^e, puis le 1^{er} juillet à l'Institut Lumière à Lyon, avant que le film soit relancé en salle à compter du 29 juillet.

Jacques Mandelbaum

HEBDOMADAIRES

Le Canard enchaîné

N° 29 JUILLET

*Les films qu'on peut voir
cette semaine*

RRR

En 1920, dans un village du sud de l'Inde, une fillette est enlevée par la femme du gouverneur britannique qui fait tuer sa mère... Au même moment, un sous-officier indien d'élite affronte une foule en furie pour arrêter, sur ordre, un suspect.

Après ces deux séquences choc époustouflantes, cette épopée de trois heures met aux prises un villageois parti à la recherche de la fillette et le sous-off, qui unissent temporairement leurs forces pour sauver un gamin au beau milieu d'un fleuve dans lequel tombe un wagon en flammes ! Avec son cinéma spectaculaire, ses mouvements de caméra virtuoses et son art des effets numériques, le réalisateur S. S. Rajamouli, qui tourne en langue télougou, a conquis la planète et bluffé James Cameron et Steven Spielberg, tous deux admiratifs... Turban bas ! - **D. F.**

Le Point

N° EN LIGNE LE 1^{er} JUILLET

Dieu vivant du cinéma indien, le réalisateur du blockbuster « RRR » a électrisé la célèbre salle parisienne, mardi 30 juin au soir, durant une master class de feu.



PAR **MARC GODIN**

Publié le 01/07/2026 à 16h40



S.S. Rajamouli (de son vrai nom Koduri Srisailla Sri Rajamouli), cinéaste superstar en Inde... et aussi un peu (beaucoup) en France. DR



Une vraie rock star : après le Festival du film d'animation d'Annecy, la Cinémathèque française et avant le Festival Lumière de Lyon, S. S. Rajamouli poursuivait sa tournée française, mardi 30 juin, au Grand Rex avec une projection de son blockbuster RRR (2022), précédée d'une master class.

Si son nom reste encore peu connu du grand public français, le réalisateur indien de *La Légende de Baahubali*, *RRR* ou *Eega*, *la mouche vengeresse* est vénéré par des millions de spectateurs en Inde, mais aussi célébré à Hollywood par des géants comme James Cameron ou Steven Spielberg.

Tournées pendant deux ou trois ans, les épopées de Rajamouli mêlent action délirante, humour, romance, mélodrame, mythologie et chansons chorégraphiées avec une liberté que le cinéma américain semble avoir perdue. Le meilleur exemple reste « Naatu Naatu », le numéro musical de *RRR*, récompensé par l'Oscar de la meilleure chanson en 2023.



Les chorégraphies endiablées de « RRR »
DR

Deux jours avant le Grand Rex, la Cinémathèque française avait déjà réservé à Rajamouli un accueil digne d'une icône. Les projections de *Baahubali*, *Eega* ou de la délicieuse comédie *Maryada Ramanna*, libre relecture des *Lois de l'hospitalité* de Buster Keaton, s'étaient déroulées dans une ambiance de stade, ponctuée d'applaudissements, de cris et de chants. Du jamais vu dans l'histoire de la vénérable Cinémathèque...

Mardi 30 juin, Le Grand Rex a prolongé cette euphorie. Deux heures avant l'ouverture des portes, les fans patientaient déjà sur les Grands Boulevards. « *C'est la quatrième fois que je vois RRR*, raconte Melvin, venu spécialement de province. *On est là pour célébrer le cinéma indien, mais surtout Rajamouli. Pour moi, c'est le plus grand réalisateur de cinéma d'action actuel.* »

James Cameron est fan

Chaque spectateur découvre sur son siège un tee-shirt et lors de la master class, Rajamouli revient sur sa manière très personnelle de fabriquer ses films. Son secret ? Une affaire de famille. Son père cosigne les scénarios, son frère compose les musiques, sa femme supervise les costumes, son fils produit ses films : *« J'ai des journées qui commencent à six heures du matin et se terminent à dix heures du soir. Le meilleur moyen de voir ma famille était finalement de travailler avec elle »*, sourit-il.

Il raconte aussi sa rencontre avec James Cameron, qui lui confia avoir vu RRR plusieurs fois, revendique son goût pour les scènes d'action (*« c'est ce que je préfère tourner »*) et balaie les accusations de propagande adressées à RRR. *« La politique n'est qu'une toile de fond. Mon film parle avant tout d'amitié. La politique ne m'intéresse pas. »* Quant à son prochain long-métrage, *Varanasi*, il promet *« un film encore plus ambitieux »* que tous les précédents.

Héros moustachus et bodybuildés

Puis les lumières s'éteignent. Trois heures durant, le Grand Rex se transforme en arène. Les spectateurs applaudissent les entrées des héros moustachus et bodybuildés, hurlent, exultent pendant les affrontements et, au moment où retentit la chanson *« Naatu Naatu »*, se mettent spontanément à chanter et battre la mesure. Rarement une salle française aura vécu un blockbuster avec une telle intensité.

On rappelle l'histoire de RRR pour les novices : dans l'Inde coloniale des années 1920, après le kidnapping d'une fillette par de hauts dignitaires britanniques, deux figures historiques se rencontrent et deviennent frères d'armes, avant que leurs destins ne s'opposent. Mais l'intrigue importe presque moins que la manière dont Rajamouli filme ses personnages. Des héros plus grands que nature, quelque part entre les guerriers du *Mahabharata*, Bruce Lee et les super-héros modernes, capables d'affronter un tigre à mains nues ou de défier des armées entières. Un cinéma qui ne cherche jamais le réalisme mais la légende.

Prochain film en avril 2027

Trois heures plus tard, le public, euphorique, laisse éclater sa joie devant le Grand Rex et Rajamouli, heureux, comblé, de conclure : « *Le simple fait qu'un Français me dise : "j'ai vu votre film et je l'ai aimé", est déjà une immense joie. Car je n'ai jamais pensé mes films pour un autre public que le public indien.*

Alors recevoir autant d'affection de la part de spectateurs d'autres cultures est profondément gratifiant pour moi. »

S. S. Rajamouli s'éclipse. Il doit terminer son prochain mastodonte, *Varanasi*, dont le tournage touche à sa fin. « *J'ai déjà mis en boîte les séquences les plus spectaculaires. Tout va bien, et le film sortira en avril prochain.* » Après deux ans de travail aux quatre coins du monde, il ne lui reste plus que... quatre-vingts jours de tournage. À son échelle, presque des vacances.

CINÉMA

LE CHOIX DU CINÉPHILE

Il était une fois à Tollywood

Vous aimez Bollywood? Vous adorerez les films en télougou, furieux et exaltés, de S.S. Rajamouli. Rétrospective flamboyante à la Cinémathèque.

Connaissez-vous l'Inde de Tollywood? Non, ce n'est pas une faute de frappe, c'est un « autre » empire de cinéma populaire, plus de 600 kilomètres au sud-est de Bombay et de son Bollywood, capitale du glamour hindi. Depuis quelques années, une irrésistible vague de superproductions en langue télougoue (d'où le « T » de Tollywood) déferle sur la planète depuis l'État du Telangana, au cœur du plateau du Deccan. Son centre névralgique se trouve dans la grande métropole locale de Hyderabad, avec ses studios, son public aussi immense que ses ambitions, et bien sûr ses stars. Parmi ses célébrités, le réalisateur S.S. Rajamouli, 52 ans, est sans doute l'ambassadeur le plus flamboyant de cette industrie en plein essor : un maître d'amples récits d'aventures et des blockbusters à la fois furibards et exaltés, où l'action violente et les folies pyrotechniques se mêlent au grand spectacle musical. Du 26 au 28 juin, la Cinémathèque française l'accueille en personne pour un week-end exceptionnel de rétrospective. Dans la foulée, le distributeur Carlotta ressortira *Eega, la mouche vengeresse* (le 28 juin, au cinéma), puis *RRR* (le 29 juillet). Entre-temps, le Grand Rex projettera *RRR* (le 30 juin), en présence de ce maître tollywoodien. En une douzaine de films, il exalte en effet quelques traits majeurs de ce cinéma de la démesure : goût pour des chorégraphies spectaculaires et des bagarres épiques, pour l'héroïsme échevelé – corps masculins changés en statues, en armes, en miracles – et goût du risque tous azimuts. Dans *Eega* (2012), un homme

se réincarne ainsi en mouche pour se venger de son rival et assassin : minuscule insecte, énorme cinéma, à la fois déroutant, cocasse et inventif. Quant aux deux volets de *La Légende de Baahubali* (2015 et 2017), ils déploient une fresque mythologique et dynastique qui n'a rien à envier aux monuments occidentaux tels que *Le Seigneur des anneaux* ou *Game of Thrones*. Et dans *RRR* (2022), S.S. Rajamouli s'intéresse avec fougue à l'histoire coloniale de son pays, en réinventant deux fameux révolutionnaires indiens des années 1920 en figures quasiment divines, frères de feu, d'eau, de danse et de fureur.

Le succès de cette débordante production est irrésistible. *La Légende de Baahubali 2* a rapporté environ deux cent cinquante-quatre millions de dollars dans le monde, contre cent soixante-six millions pour *RRR*. Ce dernier a offert à Tollywood son trophée le plus visible : en 2023, *Naatu Naatu*, single composé par M.M. Keeravani et écrit par Chandrabose, a remporté l'Oscar de la meilleure chanson originale.

Mais réduire Tollywood à ses records reviendrait à passer à côté de son charme. Ce cinéma fascine parce qu'il ose tout ce que les blockbusters occidentaux semblent avoir un peu oublié au profit de l'ironie « méta » et de l'efficacité mercantile : la croyance absolue dans le récit, le lyrisme assumé, la foi dans la puissance primitive du spectacle. La rétrospective Rajamouli ne présente pas seulement un cinéaste spectaculaire ; elle invite à changer notre carte du monde. La ville de Hyderabad n'est plus à la périphérie exotique de l'imaginaire cinéphile mondial. C'est l'un des lieux où se réinvente un grand cinéma d'aventures populaire, qui entre aujourd'hui en fanfare dans nos salles. — Cécile Mur

Rétrospective

S.S. Rajamouli

Du 26 au 28 juin.

Cinémathèque française.

51, rue de Bercy, 12^e.

cinematheque.fr. 1-13 €.

Sorties

Eega, la mouche

vengeresse en Blu-ray

le 16 juin et au cinéma

le 28 juin. *RRR*,

au cinéma le 29 juillet.

Avant-première

de «RRR» au Grand Rex

Le 30 juin, 20h : discussion

avec le réalisateur

avant la projection.

1, bd Poissonnière, 2^e.

legrandrex.com. 25 €.

Dans *Eega, la mouche vengeresse* (2012), un homme se réincarne en mouche pour se venger de son rival et assassin.



PVP CINEMA - VAARAH CHALANA CHITRAM - VEL RECORDS

Eega La Mouche vengeresse (Eega) de S.S. Rajamouli

Amoureux transi de Bindu, sa jolie voisine, Nani est battu et assassiné par un autre prétendant de la belle. Il se réincarne alors en mouche et n'a plus qu'une ambition : se venger. Un drôle de film indien et un joyeux mélange des genres.



★★ Attention les yeux ! Ce film risque de surprendre celles et ceux qui le découvriront sans préavis. On ne voit pas tous les jours débarquer un long métrage aussi déjanté ! D'ailleurs, celui-là aura mis une petite quinzaine d'années à arriver dans les salles françaises, après sa sortie dans son pays d'origine : l'Inde. Là-bas, on parle volontiers de cinéma masala pour qualifier ce type de programmes, prêt à mélanger les genres pour séduire un public nombreux. Que trouve-t-on dans *Eega* ? De l'action débridée autour d'une histoire de vengeance, de la romance, un certaine dose d'humour proche de l'esprit cartoonesque de Tex Avery et plein d'autres choses encore. À commencer par une mouche amoureuse comme personnage principal. Cette accumulation de bizarreries peut sembler lourdingue aux habitués du cinéma, disons... occidental. Il n'empêche que cette incroyable créativité a quelque chose d'extraordinairement ludique, ce qui séduira quelques spectateurs déterminés à sortir des sentiers les plus balisés. Sur la forme, il faudra en passer par les chansons (souvent sirupeuses) qui émaillent le récit, des ralentis vus mille fois ailleurs ou encore quelques effets spéciaux un peu ratés. Il faudra aussi "digérer" le méli-mélo sonore, où l'anglais vient parfois en répétition du télougou, une langue indienne rarement entendue sous nos latitudes. Rien d'impossible, mais les sous-titres passent parfois un peu vite pour saisir toutes les subtilités... Quand on arrive à s'accrocher, on passe un bon moment en appréciant la folie douce qui émane d'une telle production, à sa juste mesure. Certains parleront de nanar. Solution possible face à une éventuelle consternation : débrancher son cerveau et rire un bon coup. **_M.K.**

COMÉDIE D'ACTION
Adultes / Adolescents

♦ GÉNÉRIQUE

Avec : Sudeep (Sudeep), Nani (Nani), Samantha Ruth Prabhu (Bindu), Hamsa Nandini (Kala), Adithya Menon (l'associé de Sudeep), Devadarshini Chetan (la belle-sœur de Bindu), Noel Sean (l'ami de Nani), Srinivasa Reddy (l'assistant de Sudeep), Thagubothu Ramesh (le braqueur ivre).

Scénario : S.S. Rajamouli, Janardhana Maharshi et Crazy Mohan, d'après une histoire de S.S. Rajamouli, d'après une idée de K.V. Vijayendra Prasad **Images :** KK Senthil Kumar **Montage :** Kotagiri Venkateshwara Rao **Musique :** M.M. Keeravani **Son :** Jeevan Babu et Chinmaya Parida **Costumes :** Rama Rajamouli **Effets visuels :** Sunil Akula, Pete Draper et Satya Reddy **Dir. artistique :** S. Ravindar **Maquillage :** Srinu Nalla **Production :** Vaarahi Chalana Chitram **Producteurs :** Sai Korrapati et D. Suresh Babu **Producteur exécutif :** M.M. Srivalli **Distributeur :** Carlotta Films

134 minutes. Inde, 2012
Sortie France : 24 juin 2026

♦ RÉSUMÉ

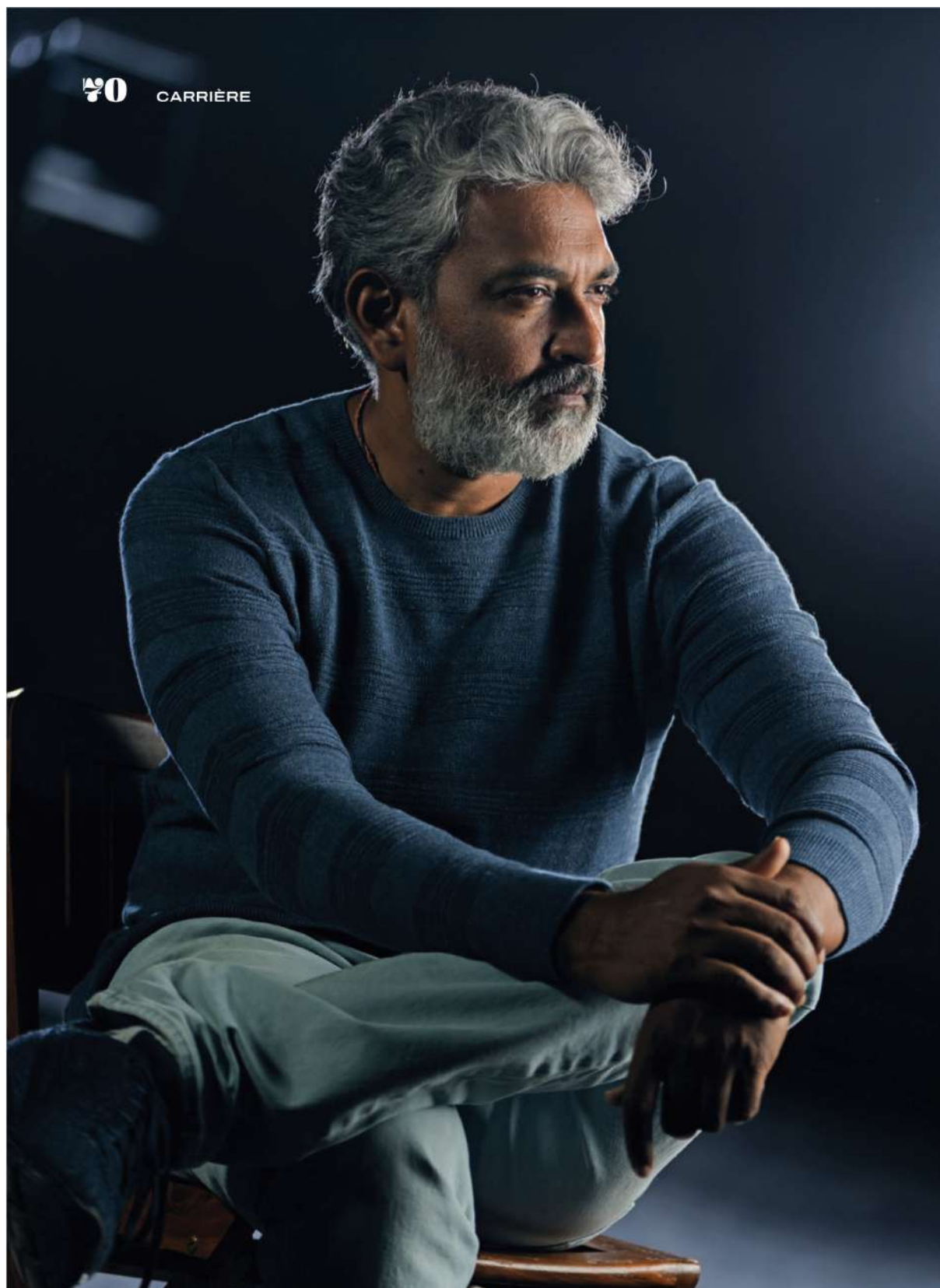
La belle Bindu vit avec sa belle-sœur, crée des bijoux et travaille pour une association. Depuis plus de deux ans, un garçon lui tourne autour : amoureux, Nani tarde à se déclarer. Le soir où il le fait, il est conduit auprès de Sudeep, un homme d'affaires véreux qui s'est lui aussi entiché de Bindu et lui a offert une somme importante. Sans scrupule, il tue son rival, mais ne s'aperçoit pas que l'âme de Nani s'échappe du corps et que le défunt se réincarne... en mouche ! Une deuxième vie pleine de dangers - le petit insecte échappe à plusieurs morts violentes. Il retrouve alors le meurtrier et arrive à lui pourrir la vie de bien des façons. Son objectif : prendre sa revanche sur celui qui s'est approché de Bindu de beaucoup trop près.

SUITE... S'ensuivent de très nombreuses péripéties, au cours desquelles la jeune femme finit par comprendre que son amoureux a été assassiné et qu'il s'est transformé en animal. Elle arrive à communiquer avec lui et l'aide à échafauder ses plans vengeurs. Sudeep s'avère toutefois "résistant" et découvre que Bindu n'est plus dupe de sa nature criminelle. Il s'en prend à la jeune femme pour déclencher un ultime duel avec Nani. La mouche parvient à tuer son adversaire et à sauver la demoiselle de son cœur. Tout est bien qui finit bien, d'autant que l'insecte ressuscite. Mieux encore : les nobles sentiments qui l'animent semblent bel et bien partagés...

MENSUELS

MAD MOVIES

N° Juillet & Août



S.S. RAJAMOULI

RÉALISATEUR, SCÉNARISTE & PRODUCTEUR

L'épopée suit son cours

Au début de l'été, S.S. Rajamouli a pu constater à quel point l'enthousiasme pour son cinéma se propageait au public francophone. De la Cinémathèque française à l'Institut Lumière, du Festival d'Annecy au NIFFF, le réalisateur télougou a partagé sa joie contagieuse avec des salles combles et comblées. Il était impensable de ne pas saisir l'occasion de revenir avec lui sur son parcours.

Propos recueillis et traduits par François Cau. Merci à Lucie Mottier, Vincent Paul-Boncour, François Da Silva, la Cinémathèque française & le Café Lola.



Il y a quelques aperçus de votre personnalité artistique dans votre premier long-métrage, *Student No: 1* (2001), mais le film reste assez conventionnel par rapport à la suite de votre filmographie. Quand situez-vous votre véritable naissance en tant que cinéaste ?

J'ai commencé par réaliser une série télévisée (*Santhi Nivasam*, 2000-2001 - NDR), dont le producteur était Raghavendra Rao, un metteur en scène légendaire du cinéma télougou. Il aimait ma façon de travailler et il m'a offert l'occasion de réaliser *Student No: 1*. Le scénario a été validé avant même que je n'arrive sur le projet - c'était presque une commande de studio. J'ai suivi la vision de Raghavendra Rao, à l'exception d'une scène ou deux dans lesquelles j'ai pu expérimenter à ma manière. Pour être tout à fait honnête, mes connaissances en matière de réalisation cinématographique étaient très limitées, à ce moment-là. Le film est sorti, il a remporté un joli succès, grâce aux chansons - en Inde, si la bande originale cartonne, le film s'en tire bien, surtout avec le budget dont on disposait. Je n'ai pas pu montrer mon talent, mais je n'en avais pas vraiment à l'époque. (*rires*) J'ai mis un certain temps avant de réaliser mon second long-métrage, *Simhadri* (2003 - NDR). Durant cette période, j'ai pu me demander quel genre de film je voulais mettre en scène. « Est-ce que je devais réaliser des films simplement parce que j'en avais l'occasion, ou faire ce dont j'avais envie ? » J'ai pris le temps de réfléchir, et au bout de deux ans, j'ai réalisé *Simhadri*, qui me correspondait plus, même si c'était toujours assez rudimentaire.

C'est marrant que vous parliez de la musique, parce que justement, une partie de votre style narratif repose sur cette façon que vous avez de contourner ces passages obligés, de les intégrer plus franchement à la narration.

Il y a eu beaucoup de changements dans les standards et les techniques de mise en scène dans les deux dernières décennies. Au début de ma carrière, il était impératif d'avoir six chansons dans un film - pour les distributeurs, c'était non négociable. L'écriture du scénario devait tenir compte de cette contrainte. Les choses ont changé peu à peu. Les chansons jouent toujours un rôle important dans le succès d'un film, et c'est quelque chose que j'ai assimilé, mais à ce moment-là, ce n'était plus aussi contraignant. On ne peut plus se contenter de personnages qui se regardent et tombent amoureux en chanson : il faut trouver un moyen d'intégrer cette émotion dans le passage musical. C'est un peu plus compliqué à l'écriture, mais si c'est réussi, la chanson a plus d'impact.

“

AU DÉBUT DE MA CARRIÈRE, IL ÉTAIT IMPÉRATIF D'AVOIR SIX CHANSONS DANS UN FILM - POUR LES DISTRIBUTEURS, C'ÉTAIT NON NÉGOCIABLE.

”

Sur *Student No: 1* et *Simhadri*, vous avez travaillé avec le comédien NTR Jr., que vous avez retrouvé par la suite sur *Yamadonga* (2007) et *RRR* (2022). À l'éclairage de ces différents rôles, diriez-vous que vos parcours ont monté en puissance de façon parallèle ?

Student No: 1 était son deuxième film. Il était très jeune, il devait avoir 17 ou 18 ans (*de fait*, NTR Jr. est né en 1983 - NDR). On partageait un certain manque de connaissance du métier. On a débuté ensemble, on a appris ensemble. Avec les années, j'ai eu le privilège de le voir mettre à profit ses prédispositions, ses facultés à comprendre l'émotion d'un film, l'émotion d'une scène, pour finalement arriver à jouer sans effort. Aujourd'hui, on est tellement raccords que lorsque je commence à lui raconter une scène, il sait tout de suite où elle va. Quand je conçois la scène, je sais comment il va la jouer. Et ça ne rate jamais. Je l'ai dit et répété : j'ai travaillé avec beaucoup d'acteurs, je les aime tous, mais il reste mon préféré.

Vous avez aussi travaillé plusieurs fois avec Prabhas, sur *Chatrapathi* (2005) et les deux *Baahubali* (2015 et 2017) ; à chaque fois, il joue un fils adoptif opposé à son frère, l'enfant biologique à qui tout serait dû. C'est un motif scénaristique récurrent dans les cinémas indiens. Qu'est-ce qui vous a fait y revenir ?

Je m'inspire beaucoup de la mythologie indienne. Dans le *Rāmāyana* (seconde grande épopée indienne après le *Mahābhārata*, elle vante les exploits de Rāma, septième avatar du dieu Vishnu - NDR), il y a ce personnage de la belle-mère de Rāma, Kaikeyi. Elle l'aime beaucoup, mais à la suite de circonstances particulières, elle l'envoie en exil. De cette idée d'une mère qui ne comprend pas son fils, il se dégage une émotion puissante, sur laquelle on a basé *Chatrapathi*. J'aime beaucoup le film, sa relation à cette idée. On a fait *Baahubali* plusieurs années plus tard. En toute honnêteté, je n'avais pas réalisé que je racontais la même histoire.



S.S. Rajamouli dirige Ram Charan sur le tournage de RRR.

Ah bon ?!

Oui, on était tellement impliqués dans l'histoire de Baahubali, dans ces personnages, ces thèmes, la logistique... C'est quand le tournage a commencé que je m'en suis rendu compte ! (rires) Le décor est différent, les personnages aussi, mais la base est similaire. Ça m'a tétanisé. J'espérais que personne ne le remarquerait...

Désolé.

(rires) Généralement, les personnes qui ont fait le rapprochement ont tellement apprécié Baahubali que ça ne les a pas dérangés.

C'est vrai que la découverte du second film, après deux ans d'attente...

Désolé. (rires)

... Dans une salle pleine d'Indiens déchaînés, c'était quelque chose.

Oui, c'est un public merveilleux. Les Indiens mettent tout leur cœur et leur âme dans le visionnage d'un film. Je me sens très chanceux, en tant que cinéaste, d'être né dans mon pays.

Il y a un vrai tournant dans votre carrière, en matière d'ambition et d'ampleur, à partir de Magadheera (2009). Est-ce que l'industrie cinématographique télougoue était prête pour un tel projet, à l'époque ?

Le public est toujours prêt. Il faut l'imagination, le cadre pour développer votre idée en long-métrage, des gens qui partagent votre état d'esprit pour tourner avec vous – parce qu'un film est une aventure collective. Il faut le marketing, la distribution appropriée pour susciter l'intérêt des spectateurs. Les limites se situent là, pas du côté du public.

J'ai toujours vu les choses en grand, et porter ces grandes idées à l'écran demande de bons techniciens et des producteurs qui puissent croire dans ce rêve. Enfin, croire, c'est une chose ; avoir l'argent pour le concrétiser, c'en est une autre. À cette époque, je réduisais déjà ma rémunération autant que possible, pour que cet argent se retrouve à l'écran. Puis, il fallait trouver comment s'en tirer avec quelques dollars de moins. Comme j'étais entouré de techniciens rodés, ils m'aidaient à faire baisser la note. De cette manière, on a pu produire Magadheera, pour un budget de 30 crores (300 millions de roupies, soit environ 5,67 millions d'euros selon le taux de change de 2005 et 2,73 millions d'euros actuels – NDR). Tout le monde pensait qu'il avait coûté deux fois plus. J'ai pu y parvenir grâce aux techniciens, et grâce à cette envie de raconter de grandes histoires. Encore une fois, le public est toujours prêt ; il suffit de trouver la bonne équipe pour y arriver.

Magadheera était votre première collaboration avec le responsable des effets spéciaux Pete Draper. Comment cette aventure a-t-elle mené à la création du studio Makuta VFX ?

Magadheera exigeait bien évidemment des effets visuels, et si l'on avait fait appel à un studio, le budget aurait explosé. J'ai engagé l'un de mes amis, le fantastique Kamalakannan, au poste de responsable. Je lui ai raconté l'histoire, je lui ai dit : « Voilà ce que je veux, et voilà le budget. » Il m'a répondu qu'il fallait trouver des gens capables de faire la majeure partie du travail, avant de confier l'exécution à une société d'effets spéciaux plus modeste. Il a déniché Pete Draper en Angleterre, et Adel Adili (directeur technique des effets 3D – NDR) en Iran. Ils se sont réunis, et ils ont tout conçu sur leurs ordinateurs, puis ont missionné des petits studios pour la mise en œuvre. Makuta VFX s'est créé autour de



Sudeep prépare sans le savoir le bouquet final d'Eega.

ces trois personnes en freelance. Ils avaient tellement fait du bon boulot ensemble que je me suis dit qu'il serait bien de les rassembler. J'ai appelé mon cousin Raja Koduri, qui travaille comme ingénieur informatique aux États-Unis. Je lui ai demandé si l'on pouvait monter un petit studio à partir de ce trio. Il a accepté, et la structure a pris forme avec les trois en question et une douzaine d'employés, pour que cette émulation perdure.

La production d'Eega, la mouche vengeresse (2012) a été complexe du point de vue des effets spéciaux, justement. Quel regard portez-vous sur cette expérience, avec le recul ?

Eega était un projet expérimental, avec une mouche comme héros. À la base, je voulais filmer en trois mois, avec une caméra vidéo, pour un dixième du budget de Magadheera. Puis, le tournage a fini par durer deux ans, avec le même budget que Magadheera. (rires) Makuta VFX s'occupait des effets visuels. On a bouclé le projet grâce à eux, donc je leur donne tout le crédit. On a commencé à tourner avant que le design de la mouche ne soit finalisé. J'ai tourné pendant six mois, puis Pete m'a montré à quoi elle ressemblait. Ça ne m'a pas du tout plu. Je ne savais pas comment le lui dire. J'ai pris quelques jours avant de lui annoncer que ça n'allait pas, qu'il fallait tout changer. Il m'a dit : « OK, je ferai quelques ajustements. » Je lui ai répondu qu'il devait repartir de zéro. Il a pété les plombs (rires) : « Comment tu peux dire ça après six mois de travail ! » Au bout du compte, le public se fiche du temps que ça a pris : il voit la mouche, ça lui plaît ou pas. Peu importe que la sortie du film soit décalée : il était nécessaire de revenir au point de départ.

Eega était le premier film que vous avez tourné simultanément en télougou et en tamoul⁽¹⁾, un processus de production qui semble périlleux à mettre en œuvre, surtout pour un projet aussi imposant que le diptyque Baahubali... Comment avez-vous abordé ce défi ?

Je ne voulais pas me limiter à tourner des films à destination du seul public télougou. Je me disais que mes longs-métrages avaient le potentiel pour voyager au-delà des frontières. J'ai tenu à le faire sur Magadheera, en me disant que le film fonctionnerait bien en tamoul. Il fallait un peu d'argent en plus pour faire le doublage, mais le producteur m'a dit que l'on avait déjà trop dépensé, donc ça n'a pas pu se faire. Sur Eega, le producteur, qui était un ami proche, m'a annoncé que c'était possible. Selon moi, pour le présenter au public, on avait besoin d'un peu plus qu'un simple doublage. C'est là que j'ai pensé au tournage simultané. Pas pour tous les plans, évidemment : la question ne se posait pas quand il n'y avait pas de dialogues ou même pour les plans larges. Mais quand il y avait un gros plan, on le tournait également en tamoul. Il y a aussi une scène comique que l'on a tournée avec un acteur différent. Ce n'était pas si difficile, en fait. Il fallait juste bien prévoir, et avoir le bon état d'esprit. Sur Eega, ça allait. Mais sur Baahubali... C'était de la torture, parce que pour chaque plan, il y avait énormément de détails à prendre en compte : les costumes, les lumières, l'action, les effets spéciaux... Chaque fois que tout était prêt, tout le monde poussait un soupir de soulagement, était prêt à passer à autre chose, et la première assistante, Devika Bahudhanam, disait : « OK, maintenant, en tamoul. » L'énergie s'en ressentait sur le plateau, c'était très difficile.

Et sur Eega, il y avait aussi l'enjeu de restituer l'humour dans les deux versions...

J'adore les comédies, mais je trouve que la réalisation des scènes humoristiques de mes premiers films n'était pas convaincante. Je n'avais pas le sens de l'humour de certains réalisateurs télougous pour qui ça ne pose aucun problème. J'y mettais beaucoup d'efforts. Parfois ça marchait, parfois non, mais je savais que ce n'était pas optimal. Puis, je me suis rendu compte que j'étais moins à l'aise avec les dialogues qu'avec le comique de situation. C'est ce que j'ai fait dans *Maryada Ramanna* (2010, remake des *Lois de l'hospitalité de John G. Blystone et Buster Keaton* - NDR), où l'aspect comique vient de personnages normaux plongés dans des situations inédites. Je me suis dit : « OK, je ne suis pas un réalisateur de comédie, mais je peux travailler comme ça », et c'est ce que j'ai continué à faire sur *Eega*.

Le succès de Baahubali a popularisé le terme de « cinéma pan-indien », qui est utilisé désormais à tort et à travers à la moindre association d'acteurs de différentes industries. Mais vous l'entendez dans une acception plus large, qui est l'essence de votre cinéma : réunir les mythes, les cultures et les croyances dans une même histoire, qui parle à tout le monde. Pensez-vous que ce terme a encore du sens ?

Je crois que si une intrigue marche dans un pays, dans une langue ou dans un État, la plupart du temps, il n'y a aucune raison qu'elle ne fonctionne pas ailleurs. Les seules choses qui pourraient l'amener à ne pas toucher le public, ce serait la distribution, le marketing, la barrière de la langue. L'échec tient à ces facteurs, pas au film lui-même. J'étais persuadé que *Baahubali* fonctionnerait dans d'autres langues ; c'est ce qu'on a fait autant que possible à travers l'Inde, et ça a marché. À sa sortie, c'était le plus grand hit dans vingt-huit États. C'est là que le terme « pan-indien » s'est popularisé, mais ce n'est qu'un terme, rien d'autre. En quatre-vingt-cinq ans d'Histoire des cinémas indiens, un seul film a réussi à s'imposer dans tous les États. Et dans les dix ans qui ont suivi, une dizaine de films y sont parvenus. *Baahubali* a montré la voie, mais chaque film ne fonctionne pas comme ça. En tant que cinéaste, vous devez vous demander si vous voulez vraiment parler à tout le monde, ou si vous vous contentez de faire un doublage pour entrer dans cette catégorie de cinéma pan-indien.

“

SI UNE INTRIGUE MARCHE DANS UN PAYS, DANS UNE LANGUE OU DANS UN ÉTAT, LA PLUPART DU TEMPS, IL N'Y A AUCUNE RAISON QU'ELLE NE FONCTIONNE PAS AILLEURS.

”

RRR a rencontré un grand succès en Inde, mais aussi à l'international. Le film a bénéficié d'un véritable bouche-à-oreille mondial, avec comme apogée l'Oscar de la meilleure chanson pour Naatu Naatu. Comment redescend-on d'une telle aventure ?

C'était comme se retrouver sur une plage et se faire renverser par une vague, puis une autre, puis encore une autre. Vous vous relevez, et avant d'avoir pu reprendre votre souffle, vous êtes à nouveau emporté. Ça n'arrête pas. Le film est sorti juste après la crise de COVID. Il a remporté du succès, on était tous très heureux. Puis, des échos nous sont parvenus de l'Ouest trois mois après la sortie ; apparemment le film plaisait aux Américains. Il y a eu de plus en plus de séances dans des salles spécialisées, des vidéos étaient postées sur les réseaux sociaux... Normalement, ça n'arrive jamais. Il y a une diaspora indienne importante aux États-Unis, mais là, il y avait aussi un public américain. Une fois, je me suis rendu à Los Angeles, il y avait une projection au Chinese Theater, cette salle de 900 places, remplie d'Américains qui dansaient dans les rangées. Après ça, le film est sorti au Japon, où il a rencontré un énorme succès. Semaine après semaine, il a fait de plus en plus d'entrées. On a reçu beaucoup de messages d'amour. Du côté des États-Unis, il nous a été de plus en plus suggéré de tenter notre chance aux Oscars - on n'osait même pas y penser, mais les pressions s'accroissaient de la part d'agences de relations publiques influentes. On y est allés et on a remporté l'Oscar. C'était incroyable. Il y a eu la Revue Takarazuka, la troupe japonaise entièrement féminine, qui a adapté *RRR* sur scène. C'était surréaliste. Et maintenant, je me retrouve à une rétrospective à la Cinémathèque française (*du 26 au 28 juin derniers* - NDR), avec de grands réalisateurs comme Costa-Gavras ou Christophe Gans qui disent du bien de mes films... J'ai l'impression que ça ne s'arrête jamais. Je ne redescends pas ! (rires)

Il y a eu une controverse autour du teaser de votre nouveau film, Varanasi, en février dernier. Vous avez débunké les rumeurs d'utilisation de l'I.A., tout en précisant votre position sur l'usage de cette technologie comme un simple outil. En Inde, d'autres réalisateurs n'hésitent pas à recourir à l'I.A. générative, parfois à l'échelle d'un film entier. Quel regard portez-vous sur les évolutions récentes autour de ce sujet ?

Ma connaissance de l'I.A. est limitée. Je ne vais pas vous mentir et prétendre que je sais ce qui va se passer. À mes yeux, pour le moment, l'I.A. est un assistant fantastique pour faire de la recherche, pour vous aider à travailler sur des images. Par exemple, on écrivait des séquences dans les premières phases de préparation ; on voulait avoir l'image d'une usine en Antarctique, rien de vraiment concret, juste une base sur laquelle travailler. Si on l'avait demandé à un concept artist, ça lui aurait pris une semaine, sans que l'on sache si ça allait nous servir ou pas. L'I.A. nous permet d'avoir un rendu rapide, de savoir si l'idée peut fonctionner. Ce n'est qu'un exemple, mais sur ce type de recherches,

Page de droite : La scène de présentation paroxystique du personnage de NTR Jr. dans *RRR*.

Et sur Eega, il y avait aussi l'enjeu de restituer l'humour dans les deux versions...

J'adore les comédies, mais je trouve que la réalisation des scènes humoristiques de mes premiers films n'était pas convaincante. Je n'avais pas le sens de l'humour de certains réalisateurs télougous pour qui ça ne pose aucun problème. J'y mettais beaucoup d'efforts. Parfois ça marchait, parfois non, mais je savais que ce n'était pas optimal. Puis, je me suis rendu compte que j'étais moins à l'aise avec les dialogues qu'avec le comique de situation. C'est ce que j'ai fait dans *Maryada Ramanna* (2010, remake des *Lois de l'hospitalité de John G. Blystone et Buster Keaton* - NDR), où l'aspect comique vient de personnages normaux plongés dans des situations inédites. Je me suis dit : « OK, je ne suis pas un réalisateur de comédie, mais je peux travailler comme ça », et c'est ce que j'ai continué à faire sur *Eega*.

Le succès de Baahubali a popularisé le terme de « cinéma pan-indien », qui est utilisé désormais à tort et à travers à la moindre association d'acteurs de différentes industries. Mais vous l'entendez dans une acception plus large, qui est l'essence de votre cinéma : réunir les mythes, les cultures et les croyances dans une même histoire, qui parle à tout le monde. Pensez-vous que ce terme a encore du sens ?

Je crois que si une intrigue marche dans un pays, dans une langue ou dans un État, la plupart du temps, il n'y a aucune raison qu'elle ne fonctionne pas ailleurs. Les seules choses qui pourraient l'amener à ne pas toucher le public, ce serait la distribution, le marketing, la barrière de la langue. L'échec tient à ces facteurs, pas au film lui-même. J'étais persuadé que *Baahubali* fonctionnerait dans d'autres langues ; c'est ce qu'on a fait autant que possible à travers l'Inde, et ça a marché. À sa sortie, c'était le plus grand hit dans vingt-huit États. C'est là que le terme « pan-indien » s'est popularisé, mais ce n'est qu'un terme, rien d'autre. En quatre-vingt-cinq ans d'Histoire des cinémas indiens, un seul film a réussi à s'imposer dans tous les États. Et dans les dix ans qui ont suivi, une dizaine de films y sont parvenus. *Baahubali* a montré la voie, mais chaque film ne fonctionne pas comme ça. En tant que cinéaste, vous devez vous demander si vous voulez vraiment parler à tout le monde, ou si vous vous contentez de faire un doublage pour entrer dans cette catégorie de cinéma pan-indien.

“

SI UNE INTRIGUE MARCHE DANS UN PAYS, DANS UNE LANGUE OU DANS UN ÉTAT, LA PLUPART DU TEMPS, IL N'Y A AUCUNE RAISON QU'ELLE NE FONCTIONNE PAS AILLEURS.

”

RRR a rencontré un grand succès en Inde, mais aussi à l'international. Le film a bénéficié d'un véritable bouche-à-oreille mondial, avec comme apogée l'Oscar de la meilleure chanson pour Naatu Naatu. Comment redescend-on d'une telle aventure ?

C'était comme se retrouver sur une plage et se faire renverser par une vague, puis une autre, puis encore une autre. Vous vous relevez, et avant d'avoir pu reprendre votre souffle, vous êtes à nouveau emporté. Ça n'arrête pas. Le film est sorti juste après la crise de COVID. Il a remporté du succès, on était tous très heureux. Puis, des échos nous sont parvenus de l'Ouest trois mois après la sortie ; apparemment le film plaisait aux Américains. Il y a eu de plus en plus de séances dans des salles spécialisées, des vidéos étaient postées sur les réseaux sociaux... Normalement, ça n'arrive jamais. Il y a une diaspora indienne importante aux États-Unis, mais là, il y avait aussi un public américain. Une fois, je me suis rendu à Los Angeles, il y avait une projection au Chinese Theater, cette salle de 900 places, remplie d'Américains qui dansaient dans les rangées. Après ça, le film est sorti au Japon, où il a rencontré un énorme succès. Semaine après semaine, il a fait de plus en plus d'entrées. On a reçu beaucoup de messages d'amour. Du côté des États-Unis, il nous a été de plus en plus suggéré de tenter notre chance aux Oscars - on n'osait même pas y penser, mais les pressions s'accroissaient de la part d'agences de relations publiques influentes. On y est allés et on a remporté l'Oscar. C'était incroyable. Il y a eu la Revue Takarazuka, la troupe japonaise entièrement féminine, qui a adapté *RRR* sur scène. C'était surréaliste. Et maintenant, je me retrouve à une rétrospective à la Cinémathèque française (*du 26 au 28 juin derniers* - NDR), avec de grands réalisateurs comme Costa-Gavras ou Christophe Gans qui disent du bien de mes films... J'ai l'impression que ça ne s'arrête jamais. Je ne redescends pas ! (rires)

Il y a eu une controverse autour du teaser de votre nouveau film, Varanasi, en février dernier. Vous avez débunké les rumeurs d'utilisation de l'I.A., tout en précisant votre position sur l'usage de cette technologie comme un simple outil. En Inde, d'autres réalisateurs n'hésitent pas à recourir à l'I.A. générative, parfois à l'échelle d'un film entier. Quel regard portez-vous sur les évolutions récentes autour de ce sujet ?

Ma connaissance de l'I.A. est limitée. Je ne vais pas vous mentir et prétendre que je sais ce qui va se passer. À mes yeux, pour le moment, l'I.A. est un assistant fantastique pour faire de la recherche, pour vous aider à travailler sur des images. Par exemple, on écrivait des séquences dans les premières phases de préparation ; on voulait avoir l'image d'une usine en Antarctique, rien de vraiment concret, juste une base sur laquelle travailler. Si on l'avait demandé à un concept artist, ça lui aurait pris une semaine, sans que l'on sache si ça allait nous servir ou pas. L'I.A. nous permet d'avoir un rendu rapide, de savoir si l'idée peut fonctionner. Ce n'est qu'un exemple, mais sur ce type de recherches,

Page de droite : La scène de présentation paroxystique du personnage de NTR Jr. dans *RRR*.





Sathyaraj fait pénitence sous le pied de Prabhas dans le premier *Baahubali*.

c'est un outil fantastique. Pour le résultat final, néanmoins, je ne pense pas que ce soit viable en l'état actuel des choses. En fait, ça ne me viendrait pas à l'idée de m'en servir.

Vous avez fait deux apparitions remarquées dans le blockbuster *Kalki 2898-A.D* et dans le jeu vidéo *Death Stranding 2: On the Beach*. Est-ce que la science-fiction est un genre que vous aimeriez explorer ?

J'adore regarder des films de science-fiction, mais aucune des idées qui me viennent pour de futurs projets ne se sont liées à ce genre. Je m'en éloigne probablement à cause du fait que je ne m'y connais pas assez, que ce soit d'un point de vue technique ou scientifique.

Où en êtes-vous de la production de *Varanasi* ?

On a terminé toutes les scènes d'action principales – et il y en a un certain nombre. (*rires*) Il nous reste des scènes plus simples à tourner, des corrections à apporter. Ça devrait être bouclé pour la fin septembre, plus vraisemblablement en octobre. Toutes les séquences déjà tournées sont en postproduction. En ce qui concerne le tournage à proprement parler, je suis un peu plus détendu, maintenant que toutes les scènes spectaculaires sont en boîte.

L'antagoniste du film est joué par Prithviraj Sukumaran, un grand acteur et réalisateur. Sa dernière mise en scène, *L2: Empuraan*, a suscité la controverse au point de se voir imposer des coupes. Ce genre de tensions entre les industries cinématographiques, les représentants politiques, le CBFC⁽²⁾ et autres groupes de pression semblent se multiplier en Inde. Est-ce que la situation vous inquiète ?

Chaque cinéaste doit se sentir concerné par les atteintes à sa liberté d'expression, et il faut préserver ce droit. Je pense que les réseaux sociaux ont une grande responsabilité dans la polarisation des opinions : de plus en plus de gens s'enferment dans des visions opposées, sans qu'il y ait de position intermédiaire. C'est vrai ou c'est faux, il n'y a pas de juste milieu. Notre fil d'actualité nous conforte dans nos avis et nos goûts, l'alternative disparaît, et en très peu de temps, on devient intransigeant sur n'importe quel sujet. La personne qui pense le contraire est tout aussi convaincue que nous, et ça crée énormément de tensions. Les politiciens et le CBFC doivent prendre cet aspect en considération, et donner plus de place à la liberté d'expression. Je comprends que certains sujets puissent perturber l'ordre du pays, je ne dis pas le contraire, mais il ne faut pas se servir de ça comme d'une excuse pour faire taire certaines voix. C'est regrettable que Prithviraj, ou tout autre cinéaste, ait dû endurer ça. Je suis à peu près sûr que ça va m'arriver – ça a même déjà été le cas. J'espère que le bon sens va l'emporter. **I**

Pour aller plus loin, voir notre dossier « Le cinéma de S.S. Rajamouli » dans notre numéro 397.

(1) Le télougou est une langue parlée dans les États indiens du Telangana et de l'Andhra Pradesh (situés dans la moitié sud du pays), où elle est la langue officielle ; le tamoul est une langue parlée dans l'État du Tamil Nadu (tout au sud de l'Inde), au Sri Lanka, diffusée aussi à travers le monde par des diasporas. L'industrie cinématographique télougoue est surnommée « Tollywood » ; l'industrie tamoule est quant à elle appelée « Kollywood ».

(2) Le Central Board of Film Certification, l'office de régulation et de classification cinématographique en Inde.

RRR

SA MAJESTÉ DU CASSAGE DE BOUCHES

Mars 2022. La tétanie face à la crise de COVID s'estompe, les arpenters de salles obscures sont prêts à sauter sur la moindre promesse de grand divertissement décalé *ad nauseam* par ces sombres histoires de confinement. Du côté de l'Inde, les fermetures à rallonge imposées par les restrictions sanitaires ont rebattu toutes les cartes de l'exploitation cinématographique. Bon nombre de blockbusters hindis ont opté pour une sortie sur plate-forme ; toute la profession attend le mois de septembre, une goutte de sueur sur la tempe, pour savoir si la grosse meringue super-héroïque **Brahmāstra, Part One: Shiva** va rentrer dans ses frais (spoiler, oui, mais spoiler bis, la **Part Two** se fait attendre depuis quatre ans dans une indifférence polie). Les cinémas du sud du pays partent en éclaircissement avec le monstrueux **K.G.F: Chapter 2** de Prashanth Neel prévu mi-avril, dans lequel des émules de Michael Bay partouzent grand banditisme, grande Histoire et **Mad Max: Fury Road**. **RRR** de S.S. Rajamouli sort quant à lui un mois plus tôt, non sans angoisse.

Outre ce contexte de sortie post-COVID encore incertain, à l'échelle de la carrière de son auteur, le film succède au phénoménal **Baahubali 2 : la conclusion** – un accomplissement artistique intimidant, et l'un des plus gros succès indiens de tous les temps, ni plus ni moins. C'est peu dire que **RRR** est attendu au tournant. Le scénario fantasmait la réunion de deux authentiques révolutionnaires des années 1920, pendant la colonisation britannique de l'Inde ; la bande-annonce a le bon goût de ne

pas trop divulguer ses coups d'éclat. Dès les scènes de présentation des personnages principaux, toute appréhension, toute crainte de déception explose en un feu d'artifice sensoriel. S.S. Rajamouli ne se contente pas d'icôner NTR Jr. et Ram Charan : il réinvente de fond en comble leur aura cinématographique dans des morceaux de bravoure à s'en décrocher la mâchoire et celle de tous ses voisins de rangée. Chaque scène d'action supplante la précédente jusqu'à ce climax animalier à mi-parcours, aussi brutal qu'euphorisant. La seconde moitié ne baisse pas en intensité. L'Irlandais Ray Stevenson, dans l'un de ses derniers rôles, se régale en représentant sadique du Raj britannique. L'intrigue ne lésine pas sur le drame, encore moins sur la violence, mais la première chose qui frappe à la vision du film, c'est sa joie communicative à raconter son histoire, la foi et l'espoir qui transparaît dans le volontarisme inébranlable de ses deux héros, notamment dans cette fameuse battle de danse sur le morceau *Naatu Naatu*.

C'était en mars 2022, et au sortir de trois heures passées aux côtés de spectateurs indiens survoltés, le monde d'après s'annonçait formidable. Pour revivre ce moment suspendu, pour retrouver foi dans le blockbuster, dans le cinéma et même, pourquoi pas, dans la révolution, ne ratez pas le long-métrage lors de sa reprise en salles fin juillet. C'est pas de la salsa ni du flamenco : c'est **RRR**. I.F.C.

2022. Inde. Réalisation S.S. Rajamouli. Interprétation NTR Jr., Ram Charan, Ray Stevenson... Ressortie le 29 juillet 2026 (Carlotta Films).



ÉVÉNEMENT

S.S. RAJAMOULI La jubilation de croire

Lorsque Sudeep (Sudeep Sanjeev), riche entrepreneur qui n'a pas l'habitude que les femmes lui résistent, assassine l'homme que lui préfère Bindhu (Samantha Ruth Prabhu), il ne se doute pas que c'est le début d'un calvaire : réincarné en mouche, Nani entend bien se venger. Malgré son postulat improbable, *Eega, la mouche vengeresse* (2012) n'est pas une simple farce, mais cherche bien à susciter de l'empathie pour l'insecte. Pour permettre à son héros muet de communiquer avec les personnages et le public, S. S. Rajamouli utilise l'expressivité de son anatomie. La mouche parvient ainsi à révéler son identité à sa victime, mais aussi à poursuivre son idylle avec Bindhu, qui devient sa complice.

Le rire suscité par *Eega* se fonde sur le mélange de sérieux avec lequel le cinéaste aborde son histoire et de fantaisie décomplexée. Dans cet esprit,

la représentation de la mouche procède d'une singulière combinaison de réalisme – sa physionomie évoque assez précisément celle de l'animal – et d'imaginaire – l'un des sommets de drôlerie du film voit l'insecte se livrer à une séance de musculation à l'aide d'objets du quotidien (cassette audio, ampoule...).

S. S. Rajamouli célèbre la montée en puissance progressive de la mouche, qui met en place des dispositifs de plus en plus sophistiqués, aux conséquences de plus en plus violentes – insomnie, accident de la route, incendie... Le comique naît du contraste entre la petite taille de l'insecte, mis en péril par de simples gouttes de pluie, et l'ampleur des désagréments qu'il provoque par la force de son inventivité. Tandis que l'assassin de Nani se terre dans une maison qu'il voudrait hermétique à toute bestiole, le héros trouve le moyen d'y pénétrer. Et lorsque Sudeep cherche à déverrouiller le coffre-fort contenant sa fortune, la mouche se déplace de touche en touche sur le clavier où il doit taper son code d'accès pour le pousser à l'erreur, jusqu'à ce que le millionnaire se rabatte sur une ouverture au chalumeau, aux risques et périls de ses précieux billets. Métaphore du pouvoir de sédition des opprimés, *Eega* se délecte de la folie qui envahit Sudeep face à un ennemi qu'il croyait négligeable et invite à exulter de concert avec la mouche vengeresse à chacune de ses victoires.

Loti d'un budget dix fois plus élevé que celui d'*Eega*, *RRR* (2022) se montre beaucoup plus sophistiqué dans son scénario, qui revisite la période coloniale en s'inspirant de personnages historiques. Sixième plus grand succès de tous les temps au box-office indien (derrière *La Légende de Baahubali – 2^e partie*, un autre film de S. S. Rajamouli, classé troisième), il évoque les mésaventures de deux hommes : Raju (Ram Charan), policier infiltré à la solde du gouverneur britannique, recherche Bheem (N. T. Rama Rao Jr., alias NTR), membre d'un peuple tribal venu à la capitale récupérer une enfant enlevée par les colons, et lui-même infiltré dans la communauté musulmane. Ne connaissant pas leurs identités respectives, le chasseur et le chassé se lient d'amitié. Si Raju et Bheem possèdent des compétences surhumaines, *RRR* tranche



Eega, la mouche vengeresse de S. S. Rajamouli (2012).

ÉVÉNEMENT

fondamentalement avec le rire cultivé dans les films de superhéros états-uniens du XXI^e siècle, basés sur l'instauration d'une distance ironique avec le récit. S. S. Rajamouli pousse au contraire la suspension d'incrédulité dans ses derniers retranchements, pour retrouver le plaisir forain du cinéma : on s'y amuse d'arriver à croire à l'impossible. *RRR* rappelle par certains aspects d'autres blockbusters hollywoodiens : ceux d'une époque révolue, aux grandes heures de Sylvester Stallone, où le premier degré et l'excès combinés savaient produire une forme d'allégresse. S. S. Rajamouli ne lésine pas sur les effets (ralentis, contre-plongées, ponctuations musicales), mais cette emphase de la mise en scène est si continue et indifférenciée que, plutôt que d'imposer une série de réponses émotionnelles, elle ramène le visionnage à une expérience avant tout sensorielle, intime et presque abstraite. Comme dans *Eega*, les passages musicaux sont ici marginaux, mais c'est en fait à l'ensemble du film que S. S. Rajamouli applique une logique chorégraphique, dotant son récit épique d'une puissance de ravissement rare. Les sidérantes séquences d'action fonctionnent comme les temps de danse : elles abordent le décor à la manière d'un espace scénique, méprisent la vraisemblance, jouent sur le timing et la performance (qu'elle soit truquée à l'ancienne ou numériquement), mais aussi sur une forme de communication télépathique entre les personnages. La première rencontre des deux héros en témoigne : par quelques gestes lointains, les inconnus s'entendent pour se jeter simultanément de part et d'autre d'un pont, une même corde à la main, afin d'extraire un garçon pris au piège des flammes à la faveur d'un mouvement de balancier croisé. À l'image de cette rencontre, tributaire d'un accident de train, *RRR* se nourrit sans cesse de détails aléatoires qui ancrent l'héroïsme quasi divin des personnages dans la contingence. Lors d'une valse au palais du gouverneur, un plateau renversé par Bheem à la suite d'un croc-en-jambe malveillant roule au ralenti jusqu'à être renvoyé en l'air d'un coup de pied par Raju et rattrapé au vol pour servir d'instrument à percussion, ouvrant la voie à une *battle* chorégraphique endiablée. La puissance ludique

du film repose par ailleurs sur des effets de contraste : la charge dramatique des scènes dépeignant la violence coloniale favorise un relâchement par le rire face aux exploits des héros ou à leur amitié – leur bonheur d'être ensemble dépasse les proportions admises de la *bromance*, et constitue par sa démesure même un motif comique en soi. L'animation numérique consolide cette réjouissante politique de l'excès, permettant la rencontre d'un loup et d'un tigre dès les premières minutes du film, spectacle impressionnant qui n'était pourtant qu'une mise en bouche : pendant l'un des nombreux climax qui suivront, Bheem lâche une vingtaine d'animaux sauvages dans le jardin du gouverneur. Cette démonstration de force destinée à la puissance coloniale apparaît dans le même temps comme une adresse à l'industrie occidentale du divertissement, qui paraît bien timorée au regard d'un tel spectacle.

Olivia Cooper-Hadjian

Eega, la mouche vengeresse (2012) et *RRR* (2022), en salles respectivement le 28 juin et le 29 juillet.



RRR de S. S. Rajamouli (2022).

présences du cinéma



S. S. Rajamouli

Spectacle total
Ophélie Wiel

La sortie en Blu-ray et la reprise en salle d'*Eega*, *la mouche vengeresse* et de *RRR* par Carlotta, ainsi que deux cycles des films de S. S. Rajamouli à l'Institut Lumière et à la Cinémathèque française ont permis de (re)découvrir le cinéaste indien qui repousse toutes les limites. Focus sur une œuvre divertissante en perpétuel renouvellement.

POUR QUALIFIER le cinéma de Rajamouli, une expression anglaise vient à l'esprit : « *jaw-dropping* » soit, littéralement, la « mâchoire tombante ». En français, on traduirait par « bouche bée », mais on se priverait alors de la dimension « cartoonnesque » de l'œuvre d'un cinéaste dont le principal objectif est de divertir : devant un film de Rajamouli, le spectateur se sent comme le loup devant le Petit Chaperon sexy de Tex Avery. Comment ne pas rester époustoufflé devant la scène délirante de *RRR* (2022), où un camion conduit par des rebelles indiens, fonce dans la foule d'une fête organisée par les colons anglais, largue, au ralenti, sa cargaison d'une centaine d'animaux sauvages (tigres, panthères, loups, cerfs, sangliers...), qui volent avant de s'abattre sur des convives terrifiés et de déclencher un carnage ?

On a envie de dire qu'on n'a jamais vu cela au cinéma, que Rajamouli semble transcender tous les possibles et réaliser ce que personne avant lui n'aurait osé imaginer. Pourtant, ce n'est pas tout à fait vrai. En France, on réduit souvent les cinémas indiens à Bollywood, soit le cinéma en hindi produit à Bombay. La dimension spectaculaire de cette industrie est connue, voire moquée. On sait moins que les industries cinématographiques du sud de l'Inde (dont Rajamouli est originaire), et en particulier l'industrie télougou, sont célèbres

pour leurs propositions visuelles d'une démesure telle que leurs héros pourraient convaincre les héros Marvel de ranger leurs capes au vestiaire. Rajamouli est d'abord un héritier de cette tradition ; son originalité est d'avoir pensé qu'il était possible de repousser les limites encore plus loin, plus haut, plus fort, à l'aide d'effets spéciaux, et d'y être parvenu tout en renouvelant ce qui existait déjà. Dans *La Légende de Baahubali* (2015, 2017), dont les deux parties réunies durent presque six heures, Rajamouli conclut son film par l'une des plus spectaculaires batailles de l'histoire du cinéma, d'une durée de 45 minutes ; dans *Magadheena* (2009), le héros se jette d'un toit pour atterrir sur les pales d'un hélicoptère en plein vol, après s'être, au début du film, presque transformé en oiseau pour rattraper sa promise tombée d'une falaise.

Mythes et merveilleux

Pour Rajamouli, les « héros sont des missiles et les réalisateurs sont la rampe de lancement¹ ». De fait, loin de réalisme, ses personnages sont, dans la pure tradition hindoue, une incarnation des dieux, ce qui explique que des hommes *a priori* ordinaires y soient dotés de pouvoirs surnaturels sans qu'il soit nécessaire d'en expliquer l'origine. Un spectateur indien comprend aisément les références aux deux grandes épopées, le *Mahabharata* (les fratries ennemies de *La Légende de Baahubali* et de *Maryada Ramanna*), ou le *Ramayana* (dans *RRR*, avec l'impressionnante scène finale où l'un des deux héros se transforme en Rama, incarnation de Vishnou, arc et flèches compris, dans un rai de lumière qui

¹ Les héros sont des missiles et les réalisateurs sont la rampe de lancement (*RRR* : Ram Charan) © Carlotta

traverse la jungle). Pour Rajamouli, ces épopées, avant d'être religieuses, sont d'abord un moyen de raconter des histoires, dans la foulée des petits livres de contes que tous les Indiens connaissent, publiés à partir des années 1970 par l'éditeur Amar Chitra Katha. Quoi de plus merveilleux (dans le sens littéraire du terme) que l'idée de réincarnation, qui permet de proposer deux films en un, deux histoires en une, en traversant les époques (*Magadheera*, *La Légende de Baahubali*) ou en transcendant la nature ? Ainsi, dans *Eega*, le héros assassiné se réincarne en... mouche, et va devoir apprendre à maîtriser ce nouveau corps pour pouvoir se venger de son meurtrier.

Un cinéma d'identité nationale ?

Cette capacité à honorer la mythologie indienne sur grand écran, dans la lignée des pionniers du cinéma indien, comme D. G. Phalke, a permis à Rajamouli de réussir là où le cinéma hindi nehruvien, après l'indépendance, avait échoué : transcender les frontières linguistiques dans un pays aux vingt-deux langues constitutionnelles et où les spectateurs vont d'habitude voir les films réalisés dans leur État d'origine. À partir de *La Légende de Baahubali*, qualifié par le producteur Karan Johar de « plus grand film indien » (et non pas « télougou ») pour sa campagne marketing à Bombay, Rajamouli s'est trouvé honoré du titre de « réalisateur pan-indien ». La gloire qui en a découlé n'a pas été sans son flot de critiques. Apprécié par les partisans de la *hindutva*, soit l'idéologie au pouvoir depuis l'accession de Narendra Modi à la tête de l'Inde (2014), *La Légende de Baahubali* semble ainsi prôner le système de castes, la fierté d'être hindou (et en particulier un *ksatriya*, un « guerrier ») ainsi qu'un racisme rampant (les ennemis, noirs, sont réduits à l'état de sauvages et parlent une langue simpliste). Quant à *RRR*, il peut à la fois vibrer d'un patriotisme contagieux (comme dans cette scène où le héros est sauvé du feu par le drapeau indien qu'il a enroulé autour de lui) et d'un nationalisme douteux (pour la chanson du générique, « *Etthara Jenda* », où seuls les héros hindous de l'indépendance sont glorifiés, ignorant les musulmans).

Rajamouli n'a rien à répondre aux critiques, à part clamer son athéisme. Surprenant de la part d'un cinéaste qui sait, comme aucun autre, composer des plans dont semble émerger quelque chose du divin... On peut tout à fait préférer voir dans ses films une manière de « faire perdurer l'héritage culturel de l'Inde² ». Il est ainsi l'un des rares cinéastes indiens à exploiter aussi bien ce qui est typiquement indien : la foule, notamment des grandes cérémonies religieuses, qui permet de disparaître ; ou l'immensité d'un territoire qui abrite une variété de milieux naturels qui permet aux personnages de passer, d'un plan à l'autre, du désert à la jungle ; de la cascade au fleuve tourbillonnant ; de la ville frénétique aux étendues rurales infinies. Les deux tiers de *Maryadha Ramanna* sont un quasi-huis clos qui se déroule dans une maison dont le héros ne peut franchir le palier. S'il sort, il sait qu'il sera assassiné, car le propriétaire refuse de verser le sang dans une enceinte qu'il estime sacrée. À partir de cette fine ligne de scénario, Rajamouli compose des scènes extraordinaires, qui exploitent toutes les possibilités de fuite et de dissimulation dans une maison typiquement indienne, labyrinthique, aux plafonds surélevés, avec sa cour intérieure que l'on peut observer du premier étage, et son toit-terrasse.



Du spectacle à l'état pur

On peut aussi tout simplement préférer voir en Rajamouli un ambassadeur très convaincant de son extraordinaire industrie cinématographique, à laquelle il fait atteindre une perfection. Pas un code du cinéma *masala* (« épicé ») ne manque à l'appel : action, romance, suspense, numéros musicaux, et même humour se mêlent pour proposer un spectacle total dans la plus pure tradition indienne. *Eega*, dans ce sens, est un pur bijou d'inventivité : tout le film repose sur les trésors d'imagination auxquels l'homme/mouche devra faire appel pour se venger ; la mouche est humanisée pour donner un semblant de cohérence à l'histoire (elle se frotte les pattes de satisfaction, elle réalise des cascades, dessine « je vais te tuer » sur la vitre d'une voiture ou esquisse une petite danse), mais à aucun moment, Rajamouli ne se prend au sérieux – comme le prouvent d'ailleurs une grande partie des génériques de ses films, où il s'amuse à révéler l'envers du décor. Ce n'est donc QUE du cinéma ! Rajamouli est peut-être tout simplement une bouffée d'oxygène pour un 7^e art à la peine. Impossible d'imaginer voir ses films sur une plateforme : grâce à lui, le grand écran a retrouvé un nouveau souffle. ■

1. *Nouveaux maîtres du cinéma indien* : S. S. Rajamouli, documentaire Netflix, 2024.

2. *Ibid*

Reprise le 28 juin 2026 et en Blu-ray (Carlotta)

Eega, la mouche vengeresse

Eega

Inde (2012) 2 h 14. Réal. : S. S. Rajamouli. Int. : Nani, Samantha, Sudeepa, Adithya, Chatrapathi Shekhar. Dist. fr. (reprise) : Carlotta.

Reprise le 29 juillet 2026

RRR

Inde (2022) 3 h 04. Réal. : S. S. Rajamouli. Int. : Ram Charan, N.T. Rama Rao Jr., Alia Bhatt. Dist. fr. (reprise) : Carlotta.

En Blu-ray, Carlotta

La Légende de Baahubali : 1^{re} partie (*Baahubali*, Inde, 2015, 2 h 39).

La Légende de Baahubali : 2^e partie (*Baahubali*, Inde, 2017, 2 h 47).

Ce n'est donc QUE du cinéma ! (*Eega, la mouche vengeresse*) © Carlotta

focus

LE DERNIER DES GÉANTS

On le surnomme le Spielberg indien. Ses blockbusters sont d'une ampleur démesurée, cosmique, orgasmique. Les Américains sont fous de lui, le nomment aux Oscars, le pompent sans vergogne. Les Français, eux, n'en ont jamais entendu parler. Alors que *Eega, la mouche vengeresse*, son film le plus accueillant, débarque chez nous, *Première* s'interroge : S.S. Rajamouli va-t-il être enfin consacré au pays de l'exception culturelle ?

PAR FRANÇOIS GRELET

« L' »

homme possède son prédateur unique, terrible, omniprésent, et sans pitié : les mouches. Depuis le début de l'histoire de l'humanité, elles ont tué davantage que tous les conflits entre nations. » C'est par cette information en tous points capitale que Martin Monestier commençait son impeccable encyclopédie consacrée à cet abominable insecte volant (*Les Mouches*, 1999, éd. Le Cherche midi). A-t-elle été traduite en telugu ? Sinon, comment expliquer l'apparition, treize ans plus tard, de *Eega, la mouche vengeresse*, folie indienne où un jeune garçon assassiné dans la force de l'âge et en plein crush amoureux se réincarne soudainement en mouche pour mieux se venger de celui qui l'a zigouillé ? Il y a à chaque fois un plaisir certain à exposer des âmes pures et innocentes à ce postulat de cinéma parfaitement improbable. Une love story très premier degré, une colère venue de l'au-delà et une mouche. Quel allumé a bien pu assembler une trinité pareille, sorte de variation grotesque et azimutée sur le thème si dark de *The Crow* ? Surtout : quel zinzin a pu penser à un insecte si pénible et insignifiant pour mener à bien une vendetta sans merci contre un mâle alpha surarmé – à part un lecteur attentif de Martin Monestier ?







La réponse à ces deux questions est donc S.S. Rajamouli, né en 1973, fils d'un grand scénariste de l'industrie locale (qui est aussi devenu l'un de ses plus fidèles collaborateurs) et affectueusement surnommé « le Spielberg indien » par ses fans occidentaux (nombreux, désormais). Sorti il y a quatorze ans en Inde, *Eega* est son neuvième long métrage et le film qui fit de lui le super génie du cinéma telugu (on dit aussi Tollywood, en opposition à Bollywood), où la langue et les règles de bienséance ne sont pas les mêmes. C'est également, et de loin, le pitch le plus improbable de sa carrière. Comme son surnom l'indique, S(teven) S(pielberg) Rajamouli n'est pas un apôtre du « bizarre rigolo », sa spécialité, c'est le mainstream, l'universalisme, la barrière culturelle pulvérisée (en faisant le plus de bruit et de dégâts possible). Le point de départ de *Eega* a beau être tordant, c'est aussi une fausse piste : oui, il y aura bien une mouche assoiffée de vengeance et conçue en images de synthèse. Oui, tout ceci sera régulièrement absurde, marrant, cartoon, pas toujours bien fagoté. Mais il y aura surtout des torrents de passion, de sang et de haine qui vont traverser ce récit. Venez pour l'incongruité, restez pour le sens du spectacle !

Premier degré

La plus grande stupéfaction offerte par le film réside là-dedans : cette foi absolue de Rajamouli en une histoire impossible à prendre au sérieux. Un credo qui n'empêche ni les gags méta-bêta ni les parenthèses parodiques (le segment où la mouche se lance dans un training-montage avant de filer à la bagarre). Le classicisme très premier degré qui gouverne ce récit permet cependant de transformer une idée de court métrage destroy en une épopée de 2 h 20 avec twists, numéros musicaux et entracte. L'aspect miniature du personnage principal agit en contrepoint à l'ampleur démesurée des visions saisies par Rajamouli. Illustration superbe : cette scène de résurrection où la mouche prend immédiatement conscience de sa fragilité, percutée successivement par tout ce qui apparaît face à elle (une semelle, une bulle de savon, une balle de tennis, un oiseau affamé...). La séquence d'ouverture des *Aventuriers de l'arche perdue* jouée au

↑ N.T. Rama Rao Jr. dans *RRR* et S.S. Rajamouli ↓



microscope. Et enchaînée à un immense moment de burlesque : l'insecte qui se met à saisir l'ampleur de ses capacités de nuisance, voyageant entre les narines et les oreilles de celui qui l'a laissé pour mort quelques heures plus tôt, quand il était encore humain...

Eega débarque ces jours-ci sur notre territoire, doté d'un sous-titre rigolo, *la mouche vengeresse*, et dans un Blu-ray tout à fait compétent. Il est garni de quelques bonus dans lesquels Christophe Gans, devenu le grand prophète local du cinéma indien [lire *Première* n° 570], désosse avec beaucoup de méthode et de sérieux l'intégralité de l'œuvre de Rajamouli (composée à 95 % d'objets introuvables ici). Il se concentre ensuite sur *Eega*, sa fabrication pas évidente, son ambition démesurée, sa manière de propulser le style de son auteur dans une nouvelle galaxie : c'est-à-dire mainstream et internationale. En découle une punchline, reprise en gros sur la jaquette : « *Eega est à Rajamouli, ce que E.T. est à Spielberg.* » On finit donc toujours par revenir à celui dont le nom est synonyme d'émerveillement et de plaisir hollywoodien. Dans le cas de *Eega*, la comparaison est assez inévitable : c'est ce que Rajamouli a imaginé de plus accueillant. Une façon de présenter sa culture au reste du monde, de la même manière que *E.T.* nous rendait immédiatement familiers les *suburbs*, les *BMX*, le merchandising, *Halloween* et les parties de *Donjons et Dragons*. Récit en ligne droite, burlesque partout, émotion qui déborde, action qui dépote, durée contenue (seulement 140 minutes !) et séquences musicales qui sont tout sauf des interludes : même un alien ne pourrait pas lutter contre ça.

Inexplicable résistance

Depuis sa sortie dans les salles indiennes en 2012, la réputation de *Eega* s'est d'ailleurs établie dans le monde entier, passant de copies bootlegs refourguées par des dealers bien informés en festivals de plus en plus courus, puis en



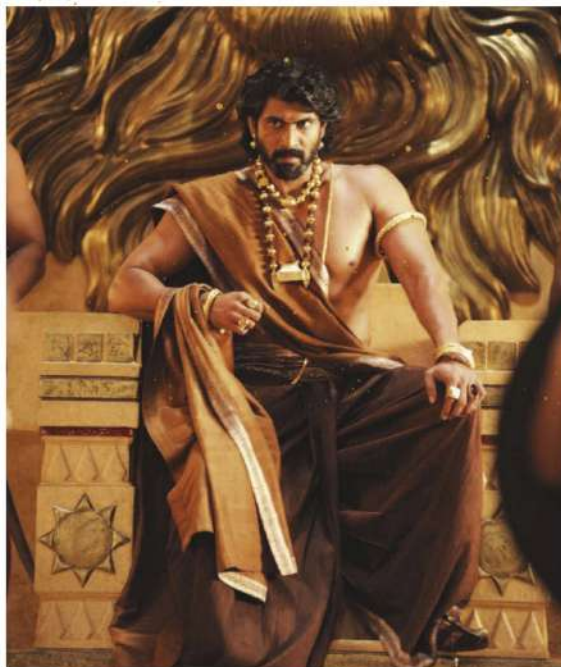
bénéficiant rétroactivement de l'attention offerte aux nouveaux Rajamouli – dont le dernier, *RRR*, en 2023, a carrément fini sa tournée mondiale sur la scène des Oscars. Chez nous, *Eega* est pourtant resté totalement inédit jusqu'à présent : c'est à peine une curiosité.

Ça commence à devenir un particularisme local : le pays de l'exception culturelle est aussi l'un des seuls à résister au charme dévastateur et bruyant du cinéma de Rajamouli. La maison Carlotta semble avoir statué que cette inexplicable résistance devait être écrasée. Quelques mois après avoir sorti un imposant Blu-ray de *La Légende de Baahubali*, l'éditeur a décidé que cet été 2026, par ailleurs complètement sevré de blockbusters yankees

[lire page 9], sera celui de Rajamouli ou ne sera pas. Outre la sortie en Blu-ray (le 16 juin) puis au cinéma (le 28 juin) de *Eega*, c'est *RRR* qui va réapparaître dans nos multiplexes, le 29 juillet, quatre ans après un passage éclair dans quelques salles essentiellement fréquentées par la diaspora indienne. Néanmoins cette seule offensive ne peut pas suffire à mettre en orbite la réputation d'un cinéaste, même si certaines voix prescriptrices affirment qu'il est désormais le plus important de tous. C'est donc là qu'entrent en scène les relais médiatiques et institutionnels hexagonaux. Carlotta a invité Rajamouli à venir découvrir le pays des 300 fromages et sa tournée des grands-ducs passera, dès la fin du mois de juin, par le festival d'Annecy, la Cinémathèque française, l'Institut Lumière de Lyon, et deux des cinémas les plus prestigieux de la capitale : l'UGC Ciné Cité Les Halles et le Grand Rex. Rien de moins. Il y aura aussi des master class, des rétros, des rencontres (avec Christophe Gans, qui d'autre ?), des sessions de questions-réponses et des films, accessoirement (*Eega*, *RRR* et les deux parties de *La Légende de Baahubali* : la crème de sa crème). Une grosse semaine de présence sur notre sol qui sera menée façon blitzkrieg, avant un saut au festival de Neuchâtel, début juillet. Puis retour au turbin : il faudra finir la postproduction de *Varanasi*, nouveau blockbuster prévu pour 2027 et qui devrait pulvériser à nouveau toutes les limites du colossal (un astéroïde, des timelines qui s'entrechoquent, un tournage qui a voyagé de l'Afrique vers l'Antarctique).

Symétrie HK

Si, au moment de la rentrée des classes, la France tout entière ne s'est pas convertie au rajamoulisme, c'est que ce pays ne croit décidément plus en rien. On peut encore ignorer l'existence de ces films ; on ne peut plus envisager leur exotisme comme une barrière. Point de comparaison le plus évident, mille fois évoqué au sujet du nouveau cinéma indien : le Hong Kong d'avant la rétrocession, devenu désormais un territoire sacré. Disposons les indices sur la table si vous le voulez bien.



Au cœur de ces deux dossiers : une ancienne colonie britannique, des spectateurs pleins les salles, un star-system monstrueux, les grands festivals qui regardent ailleurs, Hollywood qui se sert dans ce grand imagier, et Christophe Gans en super évangéliste francophone. Tout est raccord, symétrique, allez hop, affaire bouclée. En ce qui concerne précisément le cas Rajamouli, on pourrait d'ailleurs le raconter comme une fusion parfaite entre les deux plus grands cadors du cinéma hongkongais : Tsui Hark (pour la folie des grandeurs, le mélange des genres, le besoin vital d'effets spéciaux) et John Woo (l'ouverture vers l'Occident, la clarté du récit, la figure de l'auteur-star, et *RRR* qui peut se voir comme un remake en costumes d'*À toute épreuve*). Un souvenir lointain : la France a mis un temps insensé avant d'adoubé ces deux génies-là. Les studios américains, eux, s'étaient déjà chargés de les embaucher, tandis que les Anglais mitraillaient leurs films partout dans les grandes villes du pays. Ici, il a d'abord fallu établir une passerelle Melville-Delon pour qu'on saisisse toute la noblesse qui imbibait *The Killer*.

Il y a néanmoins un bouleversement majeur : l'Asie est en train de remporter la bataille pop culturelle mondiale, l'exotisme n'angoisse plus la jeunesse occidentale. Le cinéma indien n'est pas (encore) réellement concerné par cette victoire, mais Rajamouli est déjà devenu plus grand que ça. Plus grand que toute son industrie. Plus grand que les autres. Plus grand que Spielberg ? Ça, on commencera à y réfléchir lorsqu'on entendra parler du « Rajamouli américain ». ●

★ Prabhas Raju dans *La Légende de Baahubali*

Eega, la nouche vengeresse
DE S.S.
RAJAMOULI
AVEC SUDEEP,
NANI, SAMANTHA
RUTH PRABHU...
SORTIE 28 JUIN

RRR
DE S.S.
RAJAMOULI
AVEC N.T. RAMA
RAO JR., RAM
CHARAN, ALIA
BHATT...
SORTIE
29 JUILLET

EEGA, LA MOUCHE VENGERESSE

Les ailes du désir à la mode de Bollywood

BR. FILM ★★★★★ / BONUS ★★★★★

(Eega) Inde. 2012. Réal.: S.S. Rajamouli. Avec : Sudeep, Nani. Edit.: Carlotta Films. Format : 2.35 – support : BR – 2h24.

Quand le réalisateur de *La Légende de Baahubali* se pique de traiter de vendetta de manière originale cela donne lieu à une superproduction délirante mais néanmoins typique de Bollywood où l'humour affleure de manière référentielle quand le héros qui s'est réincarné en mouche tente de survivre à la noyade dans le verre de son ennemi juré au rythme d'accords rappelant ceux des *Dents de la mer*. Victime de la jalousie d'un rival, notre infortuné héros revient miraculeusement à la vie sous une forme surprenante pour empêcher ce dernier de lui rafler celle dont il était épris et lui faire payer son crime, en s'évertuant à ne pas finir écrasé au gré des péripéties qu'il traverse à l'échelle de sa taille miniature.



Filmées de son point de vue, ses mésaventures divertissantes font montre d'une inventivité constante en parvenant à nous faire ressentir ses sentiments et ses états d'âme quand il parvient à se poser à proximité de sa dulcinée comme quand il entreprend de fondre sur son bourreau. S.S. Rajamouli parvient à capter la jalousie du diptère en colère qui se glisse dans l'oreille dans ce dernier pour y vrombir avec malice avant d'être pris au piège d'une toile d'araignée, reprenant à son compte des épreuves endurées par *L'Homme qui rétrécit* de Jack Arnold transmuté ici en insecte à la merci permanente d'un sort funeste. Malgré sa taille miniature, notre Nemesis volante parvient à accomplir l'objectif qu'elle s'est assignée en communiquant tant bien que mal avec celle qui fait battre son cœur à défaut de ne jamais plus pouvoir l'atteindre.

BR / Carlotta Films nous livre le film dans un master HD avec en supplément une analyse de C. Gans.



 Cinéma
DÉCRYPTAGE

OÙ SONT LES BLOCKBUSTERS ?

Si quelques grosses productions américaines sortiront cet été (*L'Odyssée* de Christopher Nolan, *Spider-Man. Brand New Day* de Destin Daniel Cretton), de plus en plus de blockbusters d'autres pays parviennent jusqu'aux écrans français. La carte de ce cinéma à gros budget se remodèle, comme en témoignent la rétrospective consacrée au cinéaste indien S. S. Rajamouli à la Cinémathèque française ainsi que la sortie prochaine de *Hope* du Sud-Coréen Na Hong-jin.



© Universal Studios - All Rights Reserved
L'Odyssée de Christopher Nolan (2025)



Lorsque *Mission à Moscou* de Michael Curtiz sort au cinéma en mai 1943, les critiques du magazine *Time* le considèrent comme « aussi explosif qu'un blockbuster ». Le terme « blockbuster » désigne alors les bombes aériennes larguées par les Alliés, des armes capables de faire exploser un bloc entier d'une ville européenne. Aujourd'hui, le mot convoque immédiatement un imaginaire états-unien, bâti sur des succès imprévus dans les années 1970, comme celui du film *Les Dents de la mer* de Steven Spielberg (plus de 470 millions de dollars de recettes pour un budget initial d'environ 10 millions), ou faisant référence à des films spécifiquement pensés par les studios dans l'objectif de rapporter plusieurs centaines de millions de dollars au box-office. Des œuvres de cet acabit ne peuvent pas sortir en salles chaque semaine en raison de leur coût de production, mais aussi parce qu'elles doivent engranger le maximum de recettes en un temps record sans pour autant empiéter sur les fenêtres d'exploitation des films concurrents, au risque de diviser les bénéfices respectifs. Aujourd'hui, le modèle hollywoodien semble s'essouffler : la pandémie de Covid-19 a laissé de lourdes traces sur la fréquentation des salles, le public se désintéresse des sagas à rallonge (dont le MCU – les films Marvel – pourrait être vu comme le symbole) et les stars ne suffisent plus à déplacer les foules sur leur seul nom. Parallèlement à ce phénomène, le film d'animation chinois *Ne Zha 2* a rapporté plus de 2,2 milliards de dollars de recettes mondiales l'an passé, devenant ainsi le quatrième plus gros succès de l'histoire du cinéma. Si on a peu entendu parler de cet exploit en France (où le film n'a fait que 60 000 entrées), il marque avec force une reconfiguration des blockbusters qui, en plus de pouvoir maintenant cibler des communautés précises grâce aux outils numériques, se font loin de Los Angeles.

Conquérir un public mondial

Les nouveaux foyers de cinéma à gros budget se situent dans des pays très peuplés, à l'image de la Chine, de l'Inde ou de la Russie. Ceci n'est pas une coïncidence : dans le cas où ces blockbusters peinent à s'exporter à l'international, comme le font habituellement les films amé-

ricains, ceux-ci devront, à tout prix, être rentabilisés sur leur propre territoire. Ainsi, *Ne Zha 2* (sorti en 2025) a dépassé les 320 millions d'entrées en Chine (pour rappel, les plus grands succès du box-office français sont *Titanic* et la comédie *Bienvenue chez les Ch'tis*, les seuls films à avoir dépassé les 20 millions d'entrées). En 2023, le film d'animation russe *Tchebourachka* est devenu le plus grand succès au box-office national, avec plus de 22 millions de spectateurs. En Inde, les films de S. S. Rajamouli figurent régulièrement en haut des classements, notamment *Baahubali 2*, qui a réuni plus de 100 millions de spectateurs sur ce seul territoire. Le diptyque indien a rapporté plus de 14 milliards de roupies, soit près de 150 millions de dollars, sans compter ses rediffusions sur les plateformes de streaming. De quoi asseoir l'hégémonie de Rajamouli en Asie. Mais ces nouveaux blockbusters peinent encore à s'exporter mondialement, en raison d'un soft power encore en retard par rapport à celui des États-Unis : des héros mal identifiés, des têtes d'affiche peu connues à l'étranger, un public qui n'est pas habitué à regarder des films non occidentaux... Ces industries avancent tout de même chacune avec leurs spécialités : de nombreux distributeurs acquièrent ces films pour contenter des publics ciblés et familiers de ces œuvres, en les sortant sur quelques copies bien identifiées sur une période très courte. Toutefois, le dernier film en date de S. S. Rajamouli, *RRR*, a rencontré un certain succès en Occident, en remportant notamment le Golden Globe du meilleur film étranger 2023 ainsi que l'Oscar de la meilleure chanson originale 2023 pour le titre « Naatu Naatu ». Des victoires symboliques qui légitiment, en quelque sorte, ces nouveaux blockbusters aux yeux du public occidental. De la même manière, le cinéma coréen a particulièrement réussi à s'exporter et à s'implanter en Europe et en Amérique. Par exemple, *Peppermint Candy* de Lee Chang-dong et *Old Boy* de Park Chan-wook ont été respectivement sélectionnés au Festival de Cannes à la Quinzaine des cinéastes en 2000 et en Compétition officielle en 2004. Deux films précurseurs aux thrillers coréens qui ont pénétré le marché occidental au cours de ces vingt-cinq dernières années jusqu'au sacre de *Parasite* de Bong Joon-ho en 2019 (Palme d'or, Oscar du meilleur film étranger...). Ainsi, un cinéaste comme Na Hong-jin peut désormais prétendre à concurrencer les blockbusters hollywoodiens avec *Hope* (dont la sortie en France est prévue le 4 novembre), en proposant

AUJOURD'HUI, LE MODÈLE HOLLYWOODIEN SEMBLE S'ESSOUFFLER.

un film d'auteur aux ambitions spectaculaires. Annoncé comme le film le plus cher de l'histoire du cinéma coréen (le magazine *Forbes* indique un budget d'environ 46 millions de dollars), le film devrait même ouvrir la voie à une franchise, avec au moins trois suites prévues. Reste encore à voir si la présentation du film en Compétition à Cannes, son préachat par la société-star américaine Neon ainsi que le caractère radical du projet (une durée de deux heures quarante et une proposition de genre qui a divisé la critique) parviendront à convaincre le public mondial.

Universel ou uniforme ?

On aurait tendance à penser que l'avènement de nouveaux épicentres de la création cinématographique à gros budget pourrait apporter une diversification bienvenue dans l'offre annuelle de blockbusters. À l'heure où le monde se fracture et se fait globalement plus réactionnaire, il serait alors possible de découvrir en haut de l'affiche des stars indiennes, coréennes ou chinoises côtoyer les figures occidentales que nous avons l'habitude de voir. Mais cet essor n'a que très peu de conséquences sur les histoires racontées. Le retour aux mythes et à l'histoire,

l'adaptation de grands classiques littéraires ou les « films de destruction » sont les sujets de prédilection de ce genre cinématographique (y compris en France, où des films aux budgets colossaux et à destination d'un grand public international se multiplient, comme *La Bataille de Gaulle*). Ces deux dernières années, on a pu voir une nouvelle adaptation du classique *Le Maître et Marguerite* par Michael Lockshin (2024), un film devenu le onzième plus gros succès au box-office russe ; ainsi que le troisième et dernier volet de *Creation of the Gods*, réalisé par Wu Ershan (2025)... Dans les mois à venir, en parallèle des sorties estivales de *L'Odyssée* de Christopher Nolan et des deux volets de *La Bataille de Gaulle* d'Antonin Baudry, d'autres films aux enjeux similaires verront le jour. À l'automne, Nitesh Tiwari dévoilera pour Diwali (l'une des fêtes hindoues majeures) la première partie du diptyque *Ramayana*, une adaptation cinématographique d'un des textes fondateurs de l'hindouisme. La plupart de ces sorties interrogent sur le risque d'uniformisation des récits. Ce phénomène est-il inhérent au genre, dans la mesure où la valorisation d'une histoire passée commune ou de valeurs abstraites (le courage, l'amour...) seraient les derniers éléments partagés aujourd'hui par l'ensemble de l'humanité ? Impossible également de ne pas rappeler que tout un pan du cinéma mondial n'arrive toujours pas jusqu'aux écrans occidentaux, à l'image des productions de Nollywood, l'industrie nigérienne, la deuxième puissance cinématographique au monde au regard du nombre d'œuvres produites. La remise en cause de l'hégémonie de Hollywood à travers le monde permet aussi l'émergence de nouvelles industries aux États-Unis, qui tentent de concurrencer les vieilles recettes par des récits originaux, plus en phase avec le monde contemporain. Si la carrière de Christopher Nolan démontre bien qu'il existe une « autre » manière de faire des blockbusters, à la fois originaux et fédérateurs, les récents résultats du box-office prouvent aussi qu'une nouvelle génération arrive doucement aux manettes, avec des idées neuves. Les youtubeurs Curry Barker (26 ans) et Kane Parsons (21 ans) ont réalisé respectivement l'un des films les plus rentables de l'histoire (*Obsession*, sorti en mai dernier) et le plus gros succès de l'histoire du studio A24 (*Backrooms*, sorti en juin dernier). Deux films originaux que l'industrie n'avait pas vus venir et qui ne demandent qu'à être dépassés.

Par Nicolas Moreno

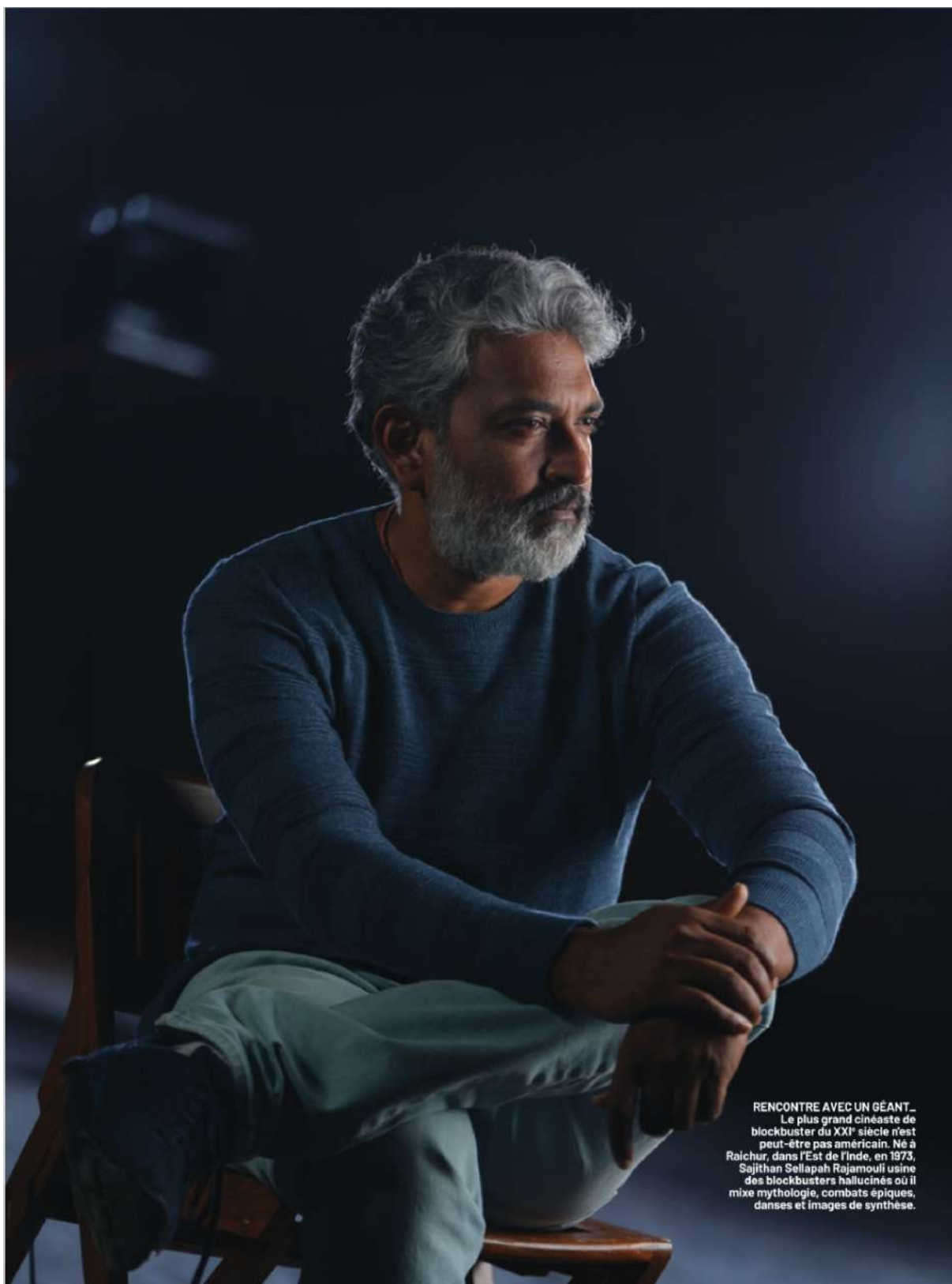


Jung Ho-yeon dans *Hope* de Na Hong-jin (2026)

TECHNIKART

ACCÉLÉRATEUR D'IDÉES

N° ÉTÉ



RENCONTRE AVEC UN GÉANT.

Le plus grand cinéaste de blockbuster du XXI^e siècle n'est peut-être pas américain. Né à Raichur, dans l'Est de l'Inde, en 1973, Srijithan Sellapah Rajamouli usine des blockbusters hallucinés où il mixe mythologie, combats épiques, danses et images de synthèse.

ONCE UPON A TIME IN... TOLLYWOOD

Avec *RRR* et *La Légende de Baahubali*, S. S. Rajamouli a conquis le monde sans jamais renier les **codes du cinéma** populaire indien. Rencontre avec un cinéaste qui ne croit ni aux effets spéciaux, ni aux recettes du blockbuster, mais aux bonnes histoires et à l'émotion.

Par
Marc Godin

Lorsque S. S. Rajamouli apparaît à la Cinémathèque française, en ce début d'été, rien ne laisse deviner que l'homme assis devant nous est devenu, en une dizaine de films, l'un des réalisateurs les plus influents de la planète. Cheveux grisonnants, barbe impeccablement taillée, kurta sombre, voix si douce qu'elle oblige parfois à tendre l'oreille. On est loin de l'image du général-dictateur dirigeant des armées de figurants et d'infographistes. Pourtant, depuis quelques années, quelque chose s'est déplacé dans la géographie du cinéma mondial. Pendant plus d'un siècle, le blockbuster a parlé américain. Désormais, une partie de son avenir s'écrit à Tollywood, dans le sud de l'Inde, à Hyderabad, capitale du cinéma télougou. C'est là que Rajamouli, 52 ans, a signé des fresques démesurées comme *RRR* ou *Baahubali* (près de deux ans de tournage, 2000 figurants, 400 techniciens au quotidien sur le plateau, 600 informaticiens...), capables de rivaliser avec les mastodontes hollywoodiens tout en imposant une grammaire radicalement différente. Si on continue volontiers de le présenter comme « le James Cameron indien », la formule semble désormais réductrice et dépassée. Rajamouli revendique son admiration pour Cameron, Steven Spielberg ou Ridley Scott, mais le mouvement s'est inversé : aujourd'hui, c'est Hollywood qui observe son travail. Et lorsqu'on lui demande ce qui le guide, il ne parle ni de technologie, ni de budget, ni même de mise en scène. La réponse fuse, désarmante : « Le spectacle seul ne m'intéresse pas. S'il n'y a pas d'attachement émotionnel, les effets spéciaux ne servent à rien. La seule véritable règle est de faire aimer les personnages au public. Une fois que le spectateur ressent quelque chose pour eux, vous pouvez tout lui raconter, même des histoires avec un vélo qui parle ou une mouche qui se venge. Il est prêt à vous suivre. »

ÉPOPÉE MYTHOLOGIQUE

Cette phrase résume toute sa conception du cinéma. Les batailles titanesques de *Baahubali*, la mouche d'*Eega*, les ralents héroïques ou les animaux lancés

au galop de *RRR*, ne sont jamais conçus comme de simples démonstrations de force. Ils traduisent physiquement un sentiment. Chez Rajamouli, un homme peut affronter un tigre à mains nues non parce qu'il faudrait rivaliser avec les super-héros de Marvel, mais parce qu'aucun dialogue ne pourrait exprimer avec autant de puissance sa détermination ou sa colère. Son cinéma obéit moins aux lois de la physique qu'à celles de l'épopée mythologique.

Cette manière de raconter est ancienne. Bien avant le cinéma, il y a eu les histoires. « Toute ma famille était extrêmement cultivée et passionnée de littérature, du Ramayana, du Bhagavata. Chez nous, ces histoires étaient présentes en permanence. Mon père vivait avec mes cinq oncles, mes treize cousins... Nous passions notre temps à discuter des personnages, de leurs motivations, des différentes versions du Mahabharata, des acteurs qui les avaient incarnés à l'écran, de leur manière d'interpréter tel ou tel héros. Ces conversations faisaient partie de notre vie quotidienne. J'ai grandi au milieu d'elles. Elles sont devenues une partie de moi. »

FAIRE DIALOGUER LES GENRES

Le cinéma, lui, arrive presque par hasard. Rajamouli éclate de rire en se souvenant de cette époque. « Je n'étais pas particulièrement ambitieux. J'étais plutôt paresseux. Mon père me répétait sans cesse de faire quelque chose de ma vie. Un jour, pour mettre fin à la discussion, je lui ai répondu : "Je vais devenir réalisateur." Je ne le pensais pas vraiment, mais lui m'a pris au mot. » Son père, le scénariste Vijayendra Prasad, lui trouve d'abord un poste en salle de montage, puis comme assistant réalisateur. Il devient aussi son premier professeur de dramaturgie. « Il m'a appris à construire une scène, à faire monter progressivement la tension, à conduire une émotion jusqu'à son point de rupture. » Quand on lui demande ses influences ciné, Rajamouli se révèle plus laconique. Ado, il aime Bruce Lee et Jackie Chan, et si on insiste, il cite trois films d'Akira Kurosawa, *Ben-Hur* (« l'un de mes films préférés ») ou des westerns de Sergio Leone. Point final !

PORTRAIT — S. S. RAJAMOULI

Sans maître ni modèle, Rajamouli fait tout cohabiter dans ses récits. L'action, bien sûr, mais aussi la romance, la comédie, la musique, la danse, le mélo, la mythologie ou le film historique. Là où Hollywood a progressivement séparé les genres, lui les fait dialoguer. Une chanson ne suspend jamais l'action, elle la prolonge. Une scène d'amour peut avoir le même poids dramatique qu'une bataille rangée. Une danse raconte parfois davantage sur une amitié qu'une longue scène dialoguée. Rajamouli ne craint ni le mélo, ni l'héroïsme, une vision héritée des grandes épopées indiennes, où la force n'est jamais dissociée d'une exigence morale.

FAMILLE ET HOLLYWOOD

Cette philosophie irrigue aussi sa manière de fabriquer ses films. Son père cosigne les scénarios, son frère compose les musiques, sa femme supervise les costumes, son fils participe à la production, tandis que plusieurs proches occupent des postes clés sur les tournages. Dans une industrie mondialisée où les superproductions ressemblent à des multinationales, Rajamouli travaille en famille. *« C'est ma plus grande force. Ils ne sont pas là parce qu'ils sont de ma famille, mais parce qu'ils sont mes critiques les plus sévères. Quand un film mobilise des centaines de techniciens, il est facile d'oublier l'essentiel. Eux me ramènent toujours à une seule question : pourquoi tournons-nous cette scène ? »*

Cette recherche permanente de simplicité se retrouve jusque dans son rapport aux effets visuels. Contrairement à l'image que l'on se fait de lui, Rajamouli ne se présente pas comme un virtuose de la technologie. *« Je ne suis pas un spécialiste des effets spéciaux. Mon travail consiste à trouver les meilleurs informaticiens possibles, et de m'attribuer leur mérite (rires). Je leur demande ensuite de fabriquer l'image que j'ai en tête, le moins cher possible. Les effets visuels sont un outil ! »*

Plus étonnant encore, Rajamouli ne cherche jamais à adapter son cinéma au goût du public occidental. Là où les studios poursuivent un hypothétique « film mondial », suffisamment neutre pour séduire partout, lui revendique l'exact contraire. *« Je ne me demande jamais comment faire un film pour les Américains, les Européens ou les Japonais. Je me demande seulement si l'émotion est sincère. Si elle est juste, elle voyagera. Les cultures changent, les langues changent, les émotions, elles, restent les mêmes. Je crois que lorsqu'un film est vraiment bien raconté, son contexte importe peu. On n'a pas besoin de connaître l'histoire, la culture ou les références du pays pour être emporté. Prenez Braveheart. J'adore ce film. Pourtant, je ne connais quasiment rien à l'histoire des conflits entre l'Écosse et l'Angleterre. J'aime énormément Tigre et Dragon, sans connaître réellement le contexte culturel chinois. »*

C'est peut-être là que réside le paradoxe Rajamouli. Plus son cinéma s'enracine dans les récits, les mythes et les traditions de l'Inde, plus il touche un public universel. Même s'il rêve de tourner à Hollywood (*« ça me sortirait de ma zone de confort, mais j'ai besoin d'au moins deux ans de tournage et du final cut »*), il veut absolument adapter un jour le *Mahabharata*, l'immense épopée fondatrice de la culture indienne. Il en parle avec une humilité presque déconcertante. *« Mais je ne suis pas encore prêt. »*

À une époque où Hollywood raisonne en franchises, plateformes et propriétés intellectuelles, Rajamouli continue obstinément de parler d'histoires. Son cinéma ne réinvente peut-être pas le blockbuster, il lui rappelle simplement ce qu'il avait fini par oublier : le spectacle n'a de sens que s'il donne une forme visible aux émotions. C'est sans doute pour cela que, désormais, Hollywood regarde vers Hyderabad, en attendant son prochain blockbuster, *Varanasi*, le film le plus ambitieux de Rajamouli, qui sortira en avril 2027.

PAR MARC GODIN

Eega, la mouche vengeresse, en salles depuis le 28 juin

RRR, en salles le 29 juillet

Remerciements : Carlotta Films



EN ATTENDANT VARANASI...
Superstar en Inde, nous avons rencontré
S. S. Rajamouli, alors qu'il est en train de finaliser
sa dernière épopée *Varanasi*. La star du film ?
Priyanka Chopra (avec son revolver) !

« Lorsqu'un film est vraiment bien raconté, son contexte importe peu. »

— S.S. RAJAMOULI

Cinéma Culture · 24 juillet 2026

S. S. Rajamouli : « le cinéma doit être guidé par l'émotion »



Partager



Oubliez *L'Odyssée* de Christopher Nolan. Le grand film épique de l'été, c'est *RRR*, de S. S. Rajamouli, génie indien qui a imposé un cinéma plus grand que nature. Alors que vous pouvez découvrir son portrait dans le numéro d'été de Technikart, voici notre interview, réalisée lors de son hommage à la Cinémathèque française. À quelques jours de la sortie en salles de son chef-d'œuvre, *RRR*, Rajamouli, 52 ans, revient sur son enfance, son fonctionnement en clan familial et sa conviction qu'un film ne devient universel qu'à une seule condition : toucher juste. Rencontre avec le pape du cinéma total.



La première fois que j'ai vu *RRR*, j'ai eu l'impression de redevenir un enfant de douze ans. Toute la salle criait, chantait les paroles des chansons, participait au film. Je n'avais jamais vu ça. Et encore récemment, à la Cinémathèque française, c'était la même chose : les spectateurs riaient, applaudissaient, criaient. Comment expliquez-vous un tel enthousiasme ?

S. S. Rajamouli. Si vous ne pouvez pas l'expliquer, comment pourrais-je le faire ? (*rires*). Je n'en ai absolument aucune idée. Le simple fait qu'un Français me dise « *j'ai vu votre film et je l'ai aimé* », est déjà une immense joie. Car je n'ai jamais pensé mes films pour un autre public que le public indien. Dans mon esprit, seuls les Indiens allaient les voir. Peut-être, à la marge, les Japonais, parce que *Baahubali* avait plutôt bien marché là-bas. Alors recevoir autant d'affection de la part de spectateurs d'autres cultures est profondément gratifiant. Mais si vous me demandez pourquoi cela fonctionne, je suis incapable de vous répondre. Je fais simplement les films que je sais faire.

Vos films ressemblent moins aux blockbusters hollywoodiens qu'à des épopées antiques. Vos héros semblent sortir du *Mahabharata* davantage que des studios américains.

J'aime le cinéma de James Cameron ou de Steven Spielberg, mais mes héros viennent effectivement d'ailleurs. Je crois que les êtres humains ont besoin de croire en quelque chose qui les dépasse. Cela peut être une religion, une philosophie, une tradition ou simplement une idée. Peu importe sa forme, chacun cherche une figure capable de l'inspirer. C'est ainsi que je conçois mes personnages. Ils ne sont pas extraordinaires parce qu'ils sont invincibles. Ils le deviennent parce qu'ils sont prêts au sacrifice ultime, comme dans *Baahubali* ou *RRR*.

Vous parlez souvent de cinéma, mais on a surtout l'impression que vous êtes un conteur. D'où vient ce goût des histoires ?

De ma famille. Mon père avait cinq frères et nous étions treize cousins à vivre ensemble. À la maison, il y avait toujours quelqu'un pour raconter une histoire ou défendre une interprétation différente d'un épisode du *Mahabharata* ou du

Ramayana. Les discussions portaient autant sur la mythologie que sur la littérature, la musique ou la philosophie. Avec le recul, je comprends que j'ai grandi dans une sorte d'école du récit sans même m'en apercevoir. Les histoires faisaient simplement partie de notre quotidien. Le plus drôle, c'est que je n'avais aucune envie de devenir réalisateur. J'étais plutôt paresseux.

Votre père, Vijayendra Prasad, est l'un des grands scénaristes du cinéma indien. Qu'est-ce qu'il vous a transmis ?

À l'époque, je n'en avais pas conscience. Aujourd'hui, je dirais presque tout. Il m'a appris la dramaturgie. Comment construire une scène. Comment faire monter la tension. Comment provoquer une émotion sans que le spectateur s'en rende compte. Nous passions des heures à discuter de ses scénarios, à regarder des films américains, à débattre de leurs qualités et de leurs défauts. Je croyais simplement donner mon avis. En réalité, j'étais en train d'apprendre mon métier. Je ne m'en suis rendu compte que bien plus tard.

Chez vous, le cinéma est une affaire de famille puisque vous travaillez entouré de vos proches.

C'est vrai. Mon père écrit avec moi. Mon frère compose la musique. Ma femme crée les costumes. Ma belle-sœur produit les films. Mon fils participe à la production. Mes neveux travaillent aussi sur les tournages. Vu de l'extérieur, cela peut sembler étrange. Pour moi, c'est une immense chance, car ce sont les critiques les plus sévères que je connaisse. Il m'arrive même de devoir les convaincre qu'une scène mérite d'exister. C'est précisément pour cela que j'ai besoin d'eux.

Dans vos films, la démesure est permanente. Pourtant, vous répétez souvent que le spectacle ne suffit jamais.

Parce qu'un spectacle sans émotion ne m'intéresse pas. On peut construire le plus grand décor du monde, tourner la scène d'action la plus spectaculaire jamais filmée, utiliser les meilleurs effets spéciaux..., si le spectateur ne ressent rien, tout cela devient vide. Quand on dirige plusieurs centaines de techniciens, il est très facile de perdre de vue la raison pour laquelle on raconte une histoire.

Vous avez découvert le fonctionnement des grands studios américains lors de la promotion de *RRR*. Qu'est-ce qui vous a le plus surpris ?

Le fait qu'un réalisateur puisse ne pas avoir le contrôle du montage final de son propre film. Je ne critique pas Hollywood, que je connais mal, et ce système produit des chefs-d'œuvre depuis des décennies. Mais, personnellement, je serais incapable de travailler ainsi. Si quelqu'un me retirait le contrôle créatif de mon œuvre, j'aurais l'impression qu'on me coupait les jambes et les bras avant de me demander de continuer à courir. Un film est une vision. Si cette vision ne m'appartient plus, je ne vois pas très bien quelle est ma place. J'ai reçu plusieurs propositions de la part d'Hollywood. Certaines étaient très séduisantes et j'ai été très honoré. Mais je ne sais pas si leur manière de travailler est compatible avec la mienne, notamment avec mes tournages qui se déroulent sur plusieurs années... (*pour info, Baahubali a nécessité deux années de tournage, 2000 figurants, 400 techniciens au quotidien sur le plateau, 600 informaticiens..., NDR*)

Comparés aux standards hollywoodiens, vos budgets restent relativement modestes.

Je ne connais pas précisément les budgets des blockbusters américains. On me dit qu'ils atteignent souvent 150 ou 200 millions de dollars. Le film que je termine actuellement, *Varanasi* (sortie en avril 2027), est le plus coûteux de ma carrière. Il approche les 100 millions de dollars. *RRR* se situait entre 60 et 75 millions. Mais une chose est essentielle pour moi : tout cet argent se retrouve à l'écran.

Vos acteurs sont parmi les plus grandes vedettes de l'Inde.

Oui, ce sont d'immenses stars. Mais personne ne prend un cachet exorbitant au moment du tournage. Moi non plus. Nous préférons investir l'argent dans le film. Ensuite, lorsque le film est sorti et qu'il commence à rapporter de l'argent, chacun touche un pourcentage des bénéfices. C'est un modèle qui nous permet de consacrer le maximum de ressources à la fabrication du film lui-même.

En Inde, le cinéma reste une expérience presque sacrée. Comment l'expliquez-vous ?

Le cinéma est arrivé chez nous à une époque où très peu de gens avaient accès aux loisirs. Pour quelques roupies, une salle permettait d'oublier la réalité pendant trois heures. On y trouvait de l'aventure, de la musique, du rire, de la danse, de l'amour, des larmes... Cette relation s'est construite sur plusieurs générations. Aujourd'hui, les plateformes, les réseaux sociaux et les jeux vidéo existent, bien sûr. Mais le cinéma – toujours très peu cher – conserve cette capacité unique à réunir des millions de personnes autour d'une même émotion.

Qu'est-ce que *RRR* représente dans votre parcours ?

C'est probablement le film où j'ai eu le plus de liberté. Je ne voulais pas fabriquer un film « international ». Je voulais raconter une histoire profondément indienne avec les outils du grand spectacle populaire. Si le film a trouvé un public partout dans le monde, c'est parce qu'il parlait d'amitié, de courage, de loyauté et de sacrifice. Au fond, *RRR* est peut-être la démonstration la plus aboutie de ce que je cherche à faire depuis mes débuts.

Le succès mondial de *RRR*, puis l'Oscar remporté par la chanson « Naatu Naatu », ont-ils changé votre regard sur votre propre cinéma ?

Ils ont surtout confirmé une intuition. J'ai toujours pensé que les émotions voyageaient mieux que les cultures. Pendant longtemps, ce n'était qu'une conviction. Aujourd'hui, c'est devenu une expérience.

Vos films sont parmi les plus spectaculaires du moment. Pourtant, lorsqu'on vous écoute, vous parlez finalement très peu de technologie.

Parce que les effets spéciaux ne sont qu'un outil. Je plaisante souvent en disant que mon principal talent consiste à engager les meilleurs artistes et informaticiens, puis à m'attribuer leur travail (*rires*). La technologie ne m'intéresse que lorsqu'elle sert une émotion. Je préfère toujours qu'un acteur puisse réellement toucher un décor ou regarder son partenaire dans les yeux plutôt que de jouer face à un écran vert. Le numérique est extraordinaire. Mais il ne remplacera jamais la vérité d'un regard. Je crois que le cinéma doit être guidé par l'émotion. Si le public ressort émerveillé mais qu'il n'a rien ressenti, alors j'ai échoué.

RRR de S. S. Rajamouli

Sortie en salles le 29 juillet 2026

Par Marc Godin

Partager



Les Inrockuptibles

EN LIGNE LE 23 JUIN

Cinéma

3 choses à savoir pour comprendre la hype autour de S. S. Rajamouli

par **Nicolas Moreno**

Publié le 23 juin 2026 à 11h31

Mis à jour le 23 juin 2026 à 11h31



↑

RRR de S. S. Rajamouli (© Friday Entertainment)

Il est en Inde le réalisateur-star de blockbusters aussi épiques que débridés. Si le nom de S. S. Rajamouli commence doucement à s'imposer dans les sphères cinéphiles, la ressortie de ses films cet été devrait aider à le remettre définitivement au centre de la carte du cinéma d'action contemporain.

Surtout connu pour sa fresque *RRR* qui retraçait la vengeance d'un homme (et par extension, d'un peuple) sur le Raj britannique dans les années 1920, le parcours de S. S. Rajamouli ne doit rien au hasard. La preuve par trois, histoire de se mettre à la page avant la sortie de son nouveau projet très "nolanesque" l'an prochain : *Varanasi*, épopée à grand renfort d'astéroïdes se déroulant sur plusieurs continents, et premier film en IMAX tourné dans une autre langue que l'anglais...

1. Sa carrière commençait il y a plus de vingt ans

Le premier film où S. S. Rajamouli est crédité à la réalisation remonte à 2001, avec *Student No. 1*, l'histoire d'un étudiant en droit qui cherche (déjà) à pousser ses camarades à la révolte. Il réalisera ensuite de nombreux autres films jamais diffusés sur les écrans français (*Défi*, *Chatrapathi*, *Maryada Ramanna*), faisant déjà de l'insoumission le motif privilégié de sa filmographie.

Les choses changent en 2012 avec *Eega* (qui ressort en salle le 28 juin), une comédie d'action où un homme se venge de son rival lorsqu'il est réincarné en mouche. Son cinéma prend alors une certaine densité, de l'ampleur. Ne suivront alors plus que des blockbusters : le diptyque *Baahubali* entre 2015 et 2017, puis *RRR* en 2022. Ses films font désormais de lui le symbole flamboyant de Tollywood, l'industrie des films tournés en langue télougou, à ne pas confondre avec Bollywood (basé à Bombay, où les films sont tournés en hindi).

2. Il a déjà remporté un Golden Globe et un Oscar

Ce n'est pas pour rien que *RRR* est devenu instantanément culte dans le cinéma d'action (pour les retardataires, le film ressortira au cinéma le 29 juillet). Mais c'est pour sa musique que le film a été récompensé en 2023, d'un Golden Globe et d'un Oscar de la Meilleure chanson originale pour le titre *Naatu Naatu*.

Difficile de donner tort à ce palmarès : la fresque alterne avec une grande souplesse entre séquences d'action hallucinantes et pures capsules de comédie musicale, faisant du corps des interprètes et leurs savantes chorégraphies le dénominateur commun à une continuité cinématographique d'une grande logique. Danser pour conquérir le cœur des femmes de la cour ou partir à l'assaut de leurs maris soldats : même combat.

3. Il est la plus grande star que vous ne connaissiez pas

On a beau savoir que les GAFAM nous ont tous·tes enfermés dans des bulles isolées, cela reste hallucinant de découvrir un cinéaste comme S. S. Rajamouli, qui réunit régulièrement plus de 100 millions de spectateur·rices en Inde (!), et dont la notoriété concurrence aujourd'hui l'hégémonie américaine en Asie du Sud-Est, notamment grâce à la disponibilité de ses films sur les plateformes de streaming. Homme de tous les records, *Baahubali* occupe les 2^e et 4^e places du box-office indien de tous les temps, tandis que *RRR* ne se place "que" dans le top 13. Il ne reste plus qu'à voir quels exploits il réussira encore à surpasser avec *Varanasi* l'an prochain...

Rétrospective S. S. Rajamouli du 26 au 28 juin 2026 à la Cinémathèque française, suivie de la ressortie en salle des films *Eega*, la mouche vengeresse le 28 juin, puis *RRR* le 29 juillet.

rock&folk

N° JUILLET



RRR

“RRR” de SS Rajamouli, phénomène absolu du cinéma d'action indien, était déjà sorti en toute discrétion il y a quatre ans. Mais suite à une opération commémorative menée par la société Carlotta Films (habituée à ressortir en Blu-Ray les films chouchous des cinéastes

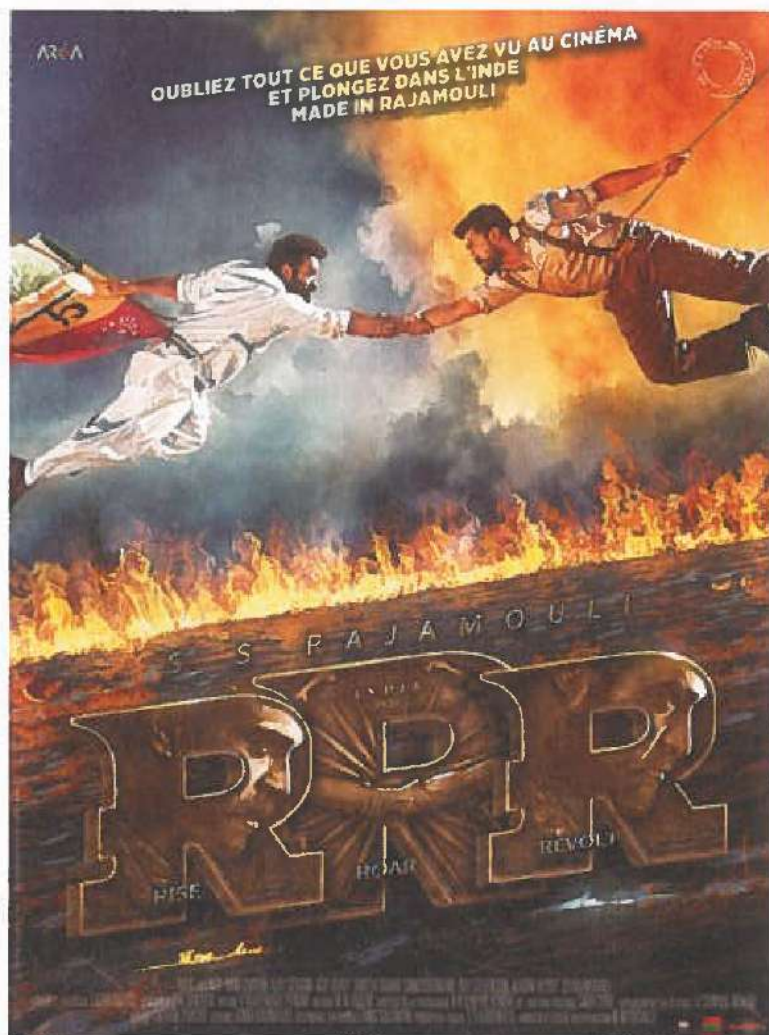
à la Cinémathèque), “RRR” est visible un peu plus facilement dans quelques salles en France. Et dire qu'il ne faut pas voir ce chef-d'œuvre sur grand écran serait bafouer l'honneur du septième art. En quoi ? Tout simplement parce que ce film d'aventures sur la colonisation est en démesure absolue. Trois heures et sept minutes d'un spectacle total et délirant où

se mêlent séquences d'action foldingues (un combat à mains nues contre un tigre, un enfant sauvé d'un fleuve en flammes, un affrontement final entre des milliers de guerriers) et numéros musicaux entraînants, dont une incroyable scène où les deux héros hindous se mettent à humilier les officiers britanniques par le chant et la danse (*en salles le 29 juillet*).

BIMESTRIEL

CINEMA TEASER

N° JUILLET & AOÛT



REPRISE S.S. RAJAMOULI

Roi de Tollywood, l'empire cinéma du Sud-est de l'Inde, S.S. Rajamouli déroule un cinéma musclé qui ose tout. Carlotta a la bonne idée de proposer en salles deux films rieurs et démesurés. D'un côté EEGA LA MOUCHE VENGERESSE (en salles) où un jeune homme assassiné se réincarne en mouche et jure vengeance. Mais surtout de l'autre, R.R.R., blockbuster total (29 juillet), épopée gargantuesque dans l'Inde coloniale qui voit s'affronter deux frères ennemis. Surpuissant par la générosité de son action, l'outrance de ses sentiments, mais surtout brillamment romanesque, R.R.R se dévore sur le plus grand écran possible. Parfait pour l'été.

R.R.R. 29.07.26

EEGA

AVANT LA DÉMESURE DE SES BLOCKBUSTERS, S.S RAJAMOULI FAISAIT DÉJÀ DU GRAND CINÉMA AVEC UNE PETITE MOUCHE.



16.06.26

De S.S Rajamouli
Carlotta



Avec le dyptique BAAHUBALI puis RRR, S.S Rajamouli s'est imposé comme le fer de lance du nouveau cinéma indien. Pour certains Européens c'était une évidence depuis près d'une quinzaine d'années, à savoir depuis qu'EEGA était apparu dans quelques festivals pour sidérer des spectateurs attirés par un pitch improbable : assassiné par un rival amoureux, Jani se réincarne en mouche et va tenter de se venger. Rajamouli malaxe cette base comme le ferait un Joe Dante : avec un inébranlable art du premier degré. L'une des renversantes forces d'EEGA est sa croyance profonde dans les récits. Aussi délirantes que soient les péripéties, l'inventivité et l'énergie restent au service d'une crédibilité. Pas ou très peu d'anthropomorphisme pour cette mouche persévérant dans sa vengeance ; encore moins de dialogues surexplicatifs. Au-delà de sa virtuosité technique – en dépit d'effets visuels qui ont un brin vieilli – EEGA emporte aussi le morceau grâce à l'écriture des personnages, qu'il s'agisse du cruel antagoniste poussé à la démence par l'insecte s'introduisant dans les orifices de son visage ou d'une amoureuse créant un lien réellement émotionnel avec la bestiole. Tout aussi surprenante, cette volonté de recentrer en permanence cette épopée (près de 2h20 généreusement survoltées) vers les canons de la comédie romantique. L'amour le plus palpable dans EEGA ? Celui de son réalisateur pour le cinéma de divertissement populaire. ■

PAR ALEX MASSON



S.S. Rajamouli : « J'adore transmettre des émotions avec un minimum de dialogues »

ACTUS < [HTTPS://WWW.SOFILM.FR/ACTUS/](https://www.sofilm.fr/actus/) >

ACTUS < [HTTPS://WWW.SOFILM.FR/MAGAZINE/ACTUS-MAGAZINE/](https://www.sofilm.fr/magazine/actus-magazine/) >

MAGAZINE < [HTTPS://WWW.SOFILM.FR/MAGAZINE/](https://www.sofilm.fr/magazine/) >

🕒 28 juillet 2026



C'est sans aucun doute le cinéaste indien vivant le plus connu et reconnu, que ce soit dans son pays ou à l'international. Il s'appelle S.S. Rajamouli et on lui doit une douzaine de films, parmi lesquels *Eega*, *RRR* ou encore l'immense *Baahubali*. Trois mots pour définir son cinéma : épique, démesuré et toujours inventif. De passage à Paris pour la ressortie de *RRR* par Carlotta, S.S. Rajamouli nous a fait l'honneur d'une masterclass exceptionnelle, en public et au Grand Rex, dont voici la retranscription... Par Axel Cadieux

Cet entretien a été réalisé dans le cadre d'une collaboration entre Sofilm et Mediawan. Il peut être visionné en intégralité sur le service de streaming Explore.

On sait que les salles de cinéma, en Inde, revêtent encore une importance toute particulière. Avez-vous un souvenir précis de votre première fois devant un grand écran ?

Encore aujourd'hui, si je ferme les yeux et que je me concentre, je peux retrouver mes sensations d'enfant entrant dans le cinéma de ma ville natale. Je me souviens de l'odeur, des émotions, de l'excitation. Je ne l'oublierai jamais, c'est pour toujours avec moi. C'est vraiment le lieu qui m'est resté, pas un film en particulier. Mais je devais en citer un, ce serait probablement *Missamma* (L.V. Prasad, 1955). C'est une comédie romantique absolument fantastique. Je le connais par cœur, je me souviens de chaque plan.

Y a-t-il un moment précis, durant vos jeunes années, où vous conscientisez le fait que vous vouliez devenir cinéaste ?

Le truc, c'est que toute ma famille travaille dans cette industrie. Et vers la fin de l'adolescence, à l'approche de la vingtaine, je me suis trouvé démuné. Je ne faisais rien. Mon père me demandait chaque jour ce que je comptais faire de ma vie : « *Sois productif !* » Et là, ça m'est apparu. J'ignorais tout de ce métier mais mon père m'a pris au sérieux et m'a fait travailler à plusieurs postes. J'ai été assistant monteur, j'ai bossé en studio d'enregistrement, j'ai aussi été l'assistant de mon père, qui est scénariste. À ses côtés, j'ai compris les

rouages basiques de la narration. Mais le truc, c'est qu'on écrivait pour d'autres cinéastes, auxquels on présentait nos scénarios. Et quand je les voyais portés à l'écran, c'était complètement différent de ce que j'avais imaginé. J'étais frustré, ce n'était pas ma vision. J'étais persuadé de pouvoir faire mieux. C'est là que j'ai décidé de devenir réalisateur.

Vous faites des films en famille. Votre père est votre scénariste, votre femme costumière, votre cousin compositeur, vous intégrez peu à peu les nouvelles générations... Qu'est-ce que cela vous apporte ?

Un film, pour moi, peut représenter jusqu'à 300 jours de tournage. Je travaille dur, toute la journée. Je tourne dès 5h30, je termine à 18h et je vais ensuite en montage. Je rentre chez moi à 22 ou 23h. C'est ma manière de bosser. Je n'aurais aucune vie de famille si les personnes que vous avez mentionnées ne travaillaient pas avec moi. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour continuer à les voir... De cette manière, nous sommes toujours ensemble. Mais j'ai vraiment usé de ruses pour les amener à travailler dans le cinéma, croyez-moi (*rires*) ! Et je dois encore convaincre ma fille et ma belle-fille...

Y voyez-vous aussi des vertus, d'un point de vue créatif ?

Bien sûr. Au-delà de ce qu'ils font, ils m'aident à rester fidèle à moi-même, ils veillent à ce que je ne m'éloigne pas de ma vision originelle. Si c'est le cas, ils me le signalent : « *Fais attention, tu ne prends pas le bon chemin !* » C'est très précieux. Ma famille est ma plus grande force.



Il y a un cinéaste qui compte énormément pour vous, c'est James Cameron. Vous faites référence à son cinéma dans plusieurs de vos films. Que vous a-t-il appris, concrètement ?

Quand je l'ai rencontré, durant la promotion du dernier *Avatar*, je l'ai surtout écouté et énormément remercié. Mais il a dit une chose qui m'a marqué, à propos de l'intelligence artificielle – j'en avais peur à l'époque, j'en ai d'ailleurs toujours peur aujourd'hui. Il m'a indiqué que selon lui, ça pouvait être un outil de recherche, un bon assistant, mais que ça ne remplacerait jamais le travail d'un artiste. Ça m'a fait énormément de bien.

Dans *Eega* (2012), l'un de vos films majeurs, un homme se réincarne en mouche, bien décidé à se venger de celui qui l'a assassiné. C'est un film qui contient très peu de dialogues. Quelles ont été vos influences ? Le cinéma muet par exemple ?

Pour préparer *Eega*, on a vu énormément de films contenant des rapports d'échelle entre des choses minuscules et d'autres de grande taille. Le cinéma muet n'en faisait pas spécialement partie. En revanche, je me suis beaucoup inspiré de Buster Keaton et plus précisément des *Lois de l'hospitalité* (1923) pour mon film *Maryada Ramanna* (2010). Pour moi, Keaton est un magicien. Il m'a appris une chose : il ne joue quasiment jamais. Que son personnage éprouve de l'amour, de la colère ou de la peur, son visage ne laisse rien transparaître. C'est un masque. Et pourtant, il transmet toutes les émotions nécessaires. Ça m'a énormément marqué, ça a été une révélation.

D'où ma supposition que son cinéma ait pu vous influencer pour *Eega*, et sa mouche en guise de personnage principal...

Je comprends, mais pour *Eega* j'ai plutôt pensé à la lampe Pixar. On ressent tout de ses émotions même si elle n'a pas d'expressions. Tout est contenu dans le langage corporel. Sa façon de se déplacer, sa taille... Dans *Eega*, on avait six pattes et des mouvements de tête. On a fait le maximum avec ça.

Vos films représentent souvent plusieurs de centaines de jours de tournage, des milliers de figurants, des moyens démesurés...

Mais in fine, que prenez-vous le plus de plaisir à mettre en scène ? Les scènes d'action ou d'émotion ?

Les scènes d'action ! Mais ce que j'adore avant tout, c'est faire comprendre l'histoire et transmettre des émotions avec un minimum de dialogues, que ce soit via des scènes d'action ou le jeu des acteurs et des actrices. J'aime travailler sur leur visage, leur gestuelle. Ils sont centraux dans mon processus de fabrication, et je crois, par exemple, que le casting de *Baahubali* (2015) est particulièrement réussi. Sans eux, le film n'aurait pas fonctionné. J'ai adoré les filmer.

***Baahubali* comporte une dimension mythique, l'histoire de la mouche dans *Eega* est en fait un conte raconté par un père à son fils... Avez-vous été plus influencé par les blockbusters américains ou par les épopées indiennes, comme le Mahabharata par exemple ?**

Je suis très marqué par les épopées comme le Mahabharata ou le Ramayana. C'est de là que viennent, notamment, les personnages de *Baahubali*. Mais je ne peux pas non plus nier l'importance de films comme *Ben-Hur* (1959), *Braveheart* (1995) ou *Gladiator* (2000), d'un point de vue visuel notamment. Disons que c'est un mélange.



Votre dernier film, *RRR* (2022), prend place au sein de l'Inde colonisée par l'Empire britannique. Diriez-vous que votre cinéma, peu à peu, se politise ?

Je ne me considère pas comme un cinéaste politique, pas du tout. Pour moi, *RRR* est davantage un film sur l'amitié entre deux hommes qu'un commentaire politique. La dimension soi-disant politique de ce film vient de son contexte historique, mais ça n'est pas ce qui m'intéresse. Ce que je veux mettre en lumière, ce sont les relations entre les personnages. Dans l'un de mes prochains films, si je trouve qu'il y a une histoire intéressante à raconter avec un arrière-plan politique, je foncerai, sans aucun doute. Mais ce seront toujours les émotions qui me guideront, avant toute autre chose.

Dans *RRR* toujours, l'un des deux personnages principaux unit les peuples grâce à une chanson. Diriez-vous que l'art, aujourd'hui, peut avoir cette vertu ?

L'art peut réunir les gens, bien entendu. C'est ma conviction profonde. Que fait-on ici, aujourd'hui ? Je suis un cinéaste indien parlant télougou, je ne connais strictement rien à la culture et à la population française. Et nous parlons de mes films, qui sont profondément ancrés dans les traditions indiennes. Quel meilleur exemple pourrait-on donner ?

Votre prochain film, *Varanasi* (2027), puise dans les genres de l'action et de l'aventure mais se trouve, lui aussi, profondément ancré dans la tradition indienne. Pensez-vous qu'il trouvera son public à l'international ?

Quand j'ai fait *Baahubali*, je pensais uniquement au public indien avant qu'il ne soit connu à l'international. Pareil pour *RRR*. Cela m'a appris une chose : on fait toujours un film avec ce que l'on connaît, nos racines, nos connaissances, notre culture. Il ne faut pas essayer de se diluer, de faire plaisir à d'autres régions du monde. In fine, c'est ce qui fait que ça marche. En ce moment, je fabrique *Varanasi* de l'exacte même manière. Et avec un peu de chance, il aura le même destin que mes films précédents. Mais ça, c'est aussi le rôle des distributeurs (*pires*) ! C'est une question de marketing, qui ne doit pas intervenir dans mon processus créatif.

***RRR*, au cinéma le 29 juillet.**

 Axel Cadieux



RRR

UN FILM DE
S.S. Rajamouli

AVEC
NTR, Ram Charan

EN SALLES
le 29 juillet

Si vous êtes passé à côté du phénomène *RRR* en 2022, la ressortie événement de Carlotta est l'occasion de profiter au cinéma d'une expérience qui se doit d'être collective. D'aucuns diront qu'il s'agit du propos du divertissement indien, entre ses passages chantés galvanisants et ses scènes d'action remplies de ralenti sur des muscles saillants, et dans le domaine, S.S. Rajamouli est devenu un maître incontesté, en plus d'être le chef de file du cinéma télougou (surnommé Tollywood et pratiqué à Hyderabad), contrepoint à l'hégémonie vacillante de Bollywood. Derrière ce goût du spectacle total se cache une recherche de connexion des spectateurs, comme s'il était possible de rythmer le souffle et les battements de cœur de toute une salle à l'unisson. Après tout, *RRR* est lui-même un double film de rencontre : celle, concrète, entre Bheem et Ram, deux résistants

indiens des années 20 opposés au colon britannique ; et celle, esthétique, de véritables figures historiques transformées en héros mythologiques. Leur première interaction, le temps d'un sauvetage face à un train en feu, sera non verbale. Rajamouli nous ramène à la pure folie cinématique des corps, à un instinct qui poussera même le duo à fusionner en une seule entité – l'un sur les épaules de l'autre – au début du climax le plus fou de la décennie. Les flèches sont récupérées en plein vol et les motos arrêtées d'un coup de pied avant de servir d'arme par procuration, le tout avec des cadres qui semblent pour certains relever du jamais vu.

LAST ACTION HEROES

Dans la mallette des clichés de la critique, le terme « viscéral » a une place de choix, mais peu de mots définissent *RRR* aussi bien que celui-là. La générosité du film se traduit par une réaction purement physique, notamment dans les premières compositions épiques de présentation des protagonistes, frères ennemis aux objectifs divergents (l'un veut sauver une petite fille enlevée par un gouverneur, l'autre infiltrer la police dans l'optique d'armer la résistance). Respectivement symbolisés par l'eau et le feu, les héros se raccrochent aux éléments et à la nature pour effacer leur individualité au profit d'une identité collective. Bien sûr, ce sommet d'hyperbole est loin de prôner

la non-violence, à moins que Rajamouli ne la révèle toujours plus illusoire dans un contexte de colonisation, y compris au sein de sa fiction surréelle. Pourtant, le plus grand morceau de bravoure de *RRR* n'est pas une scène d'action. Enfin, un peu quand même, puisqu'on parle d'une *dance battle* en plein bal britannique, où la fierté indienne se réaffirme face au racisme par une culture locale accueillante. Le fameux morceau *Naatu Naatu* (lauréat de l'Oscar de la meilleure chanson en 2023) n'est pas seulement un moment exaltant de comédie musicale digne de Gene Kelly : il se transforme en véritable flashmob, et c'est sans doute dans cette chorégraphie de la foule, régulièrement magnifiée par ses plans d'ensemble, que le film densifie ses oppositions volontiers caricaturales et rassemble au-delà des tribus et des communautés. Ainsi, le spectateur se voit à son tour embarqué dans la danse, connecté aux autres par l'euphorie et l'adrénaline qui l'accompagne en sortant de la salle. *RRR* reste l'un des objets de cinéma les plus sidérants de ces dernières années, et il l'est peut-être encore plus pour nous, Occidentaux biberonnés à des Marvel taylorisés et autres blockbusters américains radins. **ANTOINE DESRUES**

TRIMESTRIELS



EN LIGNE LE 28 JUILLET



Tsunami

Revue de cinéma

Numéro 18 : Le XXI^e Siècle



S. S. Rajamouli à Paris (© Nicolas Moreno / Tsunami)

Monsieur Rajamouli, avez-vous atteint les limites du cinéma ? « Ce n'est que le début »

Entretien avec S. S. Rajamouli

Comme beaucoup de cinéphiles, nous avons découvert le cinéma de S. S. Rajamouli à la sortie (alors confidentielle) de *RRR*, en 2022. Sentiments partagés : d'une part, l'impression de découvrir tout un pan du cinéma (indien, en l'occurrence), et qui s'ouvrait alors à nous avec la réjouissante possibilité d'y voir un véritable renouvellement dans le genre du *blockbuster*, aux standards beaucoup trop américanisés à notre goût ; et de l'autre, l'impossibilité de se détacher de son regard situé, de le garder en tête, y revenir et de buter à son

encontre, avec la crainte de favoriser l'emballlement en raison de sa propre ignorance... Mais le temps passe et les films de Rajamouli restent.

Sur invitation du distributeur Carlotta, le réalisateur a passé une dizaine de jours en France telle une *rockstar* en tournée ultra-millimétrée, ovationné partout où il passait, de la Cinémathèque Française (qui lui consacrait une rétrospective... incomplète de son œuvre) à l'Institut Lumière de Lyon, en passant par le Festival d'Annecy et le Grand Rex (pour une projection et masterclass, façon Quentin Tarantino). On grapille une trentaine de minutes dans cet emploi du temps hors-norme, hors du temps presque, puisque le réalisateur travaille toujours sur *Varanasi*, son prochain film déjà vendu comme le premier mastodonte non-anglais à être intégralement tourné en IMAX...

Tsounami : Comment va le cinéma indien aujourd'hui, tant du point de vue de l'industrie que de la cinéphilie ?

S. S. Rajamouli : C'est très difficile de répondre. D'un côté, il y a des films qui vont très bien, surtout les grosses productions. De l'autre, nous faisons face à un problème d'échelle globale. Le nombre d'Indiens qui vont au cinéma baisse, et c'est un sujet inquiétant. Ce qu'il se passe, c'est que lorsqu'ils aiment un film, ils viennent le voir en nombre, mais sinon, ils fuient complètement les salles, donc c'est un peu inquiétant. Mais à part ça, tout va bien.

T : Votre premier film, *Student N°1*, est sorti en 2001. En France, on connaît mal vos premiers films. Pourtant, le thème de l'insoumission était déjà là. Qu'est-ce qui vous intéresse dans ce motif ?

SSR : L'insoumission a toujours fait partie de mon travail. Je pense que tout le monde au quotidien, peu importe la vie qu'on mène, fait face à des situations d'injustice pure. Même de petites choses, comme lorsque tu attends dans une file pendant un long moment et que quelqu'un te double : tu es en colère mais tu ne peux pas faire grand chose. Cette forme de rage, pas dans un sens négatif, est là pour tout un chacun. Dans l'histoire, quand on voit notre héros qui est dans l'insoumission – vis-à-vis de n'importe quoi – on s'identifie immédiatement.

T : Votre carrière a pris une tournant avec *Magadheera* en 2009. Le film n'est pas sorti en France mais a été un énorme succès dans le cinéma télougou. Qu'est-ce qui a changé avec ce film, dans vos souvenirs ?

SSR : En réalité, il y a eu différentes périodes au sein de ma carrière. Mon deuxième film, *Simhadri*, m'a placé dans une « meilleure ligue ». Je voulais que *Magadheera* soit un film d'action vraiment épique, d'un niveau différent, et j'ai eu la chance d'y parvenir sur ce projet. C'est aussi le premier film qui m'a pris deux ans pour sa réalisation : c'était vraiment long à cette époque ! On avait plutôt l'habitude d'en faire en six ou huit mois. En gardant de la cohésion avec tout le monde dans mon équipe, avec le casting, nous nous sommes alignés sur l'objectif que l'on s'était fixé. C'était une proposition difficile, mais j'ai réussi à le faire et ça m'a donné beaucoup de confiance pour la suite, de me sentir capable d'accepter des projets encore plus gros, et encore plus longs à réaliser.

T : Vous avez donc toujours voulu faire des films d'action ? Qu'est-ce qui vous intéresse dans ce genre ?

SSR : Leur nature fantastique. Je n'aime pas trop les choses du quotidien, ce que je peux déjà avoir dans ma vie. Quand je vais au cinéma, je veux dépenser mon argent pour voir quelque chose qui ne peut pas m'arriver, au-delà de la vie réelle. Voilà pourquoi.

T : Ce qui impressionne dans vos films, c'est la manière dont vous politisez l'action sous le prisme de l'insoumission justement. Diriez-vous que vos films sont politiques ? Tous ramènent leurs personnages à leur condition, leur part de conflictualité sociale, comme dans *RRR* avec les colons anglais par exemple.

SSR : Je ne pense pas que mes films soient politiques. Prenez *RRR* : cela se passe dans un contexte d'oppression de l'Angleterre sur l'Inde, et c'est l'histoire de deux combattants de la liberté. Si on regarde le film politiquement, ça y ressemble. C'en est un, je ne dis pas que ce n'est pas le cas. Mais je l'ai seulement utilisé comme un contexte. Le thème du film, c'est l'amitié. Ce sont deux amis qui combattent l'oppression. Mais ce qui compte, c'est leur amitié, comment ils s'aident l'un et l'autre, comment ils dépassent leurs différences pour se lier, se tendre la main, atteindre un objectif commun. C'est cela qui est épique à mon sens. Je prends en charge les émotions humaines. Les combats politiques sont là, mais ils ne sont qu'un prétexte pour explorer les émotions humaines.



RRR de S. S. Rajamouli (© Friday Entertainment)

T : Ce film a rencontré un immense succès, y compris en Occident. Sauriez-vous dire pourquoi ce film a mieux réussi à s'exporter que *Eega* ou *Bahubali* par exemple ?

SSR : Je ne sais vraiment pas... Mais j'aurais aimé ! Si j'avais su qu'il y avait certaines choses qui permettaient d'ouvrir des portes, je l'aurais fait dès *Eega*, parce que c'est mon meilleur film, celui que je préfère. En 2022, *RRR* a été diffusé pendant deux ou trois mois avant de gagner un prix. J'étais déjà prêt à passer à autre chose, à mon prochain projet. Mais alors, il a commencé à décoller et passer en tête d'affiche. On a rien fait pour. Sa diffusion massive a été très organique. Une fois qu'on a commencé à comprendre qu'il se diffusait, il était déjà en train de gagner du terrain...

T : Vous avez dû être sacrément surpris que le film gagne un Oscar. Vous vous souvenez de votre réaction ?

SSR : Surpris est un bien petit mot. Extrêmement heureux et reconnaissant. Le cinéma indien n'en a jamais reçu, d'aucune production indienne. C'était vraiment une douce pensée que *RRR* soit le premier. Et un peu triste en même temps que toute la longue histoire de l'Académie des Oscars n'en ait récompensé qu'un. Je ne dis pas qu'on doit produire et faire des films dans le but d'obtenir un Oscar, mais on doit s'efforcer de viser une plus grande qualité en termes de *storytelling*, pour mériter un traitement international.

T : En matière de mise-en-scène, concrètement, à quoi ressemble le plateau de tournage de *RRR*, pour la scène du tigre et du camion par exemple ?

Combien de personnes sont présentes ? Combien de jours cela prend ?

SSR : Parfois, les plateaux semblent fantastiques, parfois ils sont très drôles. Ils sont multifacettes. Cette séquence, dans son intégralité, a été tournée sur 40-45 nuits. Quand on fait le *ying* et le *yang*, avec du feu et de l'eau dans un face à face, le plateau devient absolument irréel, avec l'eau surgissant de partout, le feu aussi... J'ai parfois l'impression de ne pas en avoir saisi l'ampleur, ce qui apparaît à l'écran me semble ne pas rendre justice de la folie de ce qui s'est passé sur le plateau. C'est un travail fabuleux. Quand on voit les animaux à l'écran, ça peut être très drôle parce qu'il n'y en a évidemment pas sur le plateau, et les acteurs devaient réagir en conséquence, malgré leur absence. J'ai filmé des gens courir pour fuir un tigre imaginaire, mais ils réagissaient à du vide, donc ça fait très bizarre. On a fait plusieurs choses, par exemple amener des voitures de course sur lesquelles on a mis des petits drapeaux avec la tête d'un loup, d'un cerf, d'un ours... pour que les acteurs puissent jouer avec eux, bouger en fonction d'eux. J'ai choisi en fonction du curseur de la vitesse, parce que les voitures sont plus rapides que les animaux, leurs réactions ou leurs regards. Donc oui, c'est drôle à voir le jour du tournage.

T : Vous avez une idée de combien de personnes sont là pour ce genre de scènes ?

SSR : Pour donner une idée, on avait 800 figurants. On voulait plein d'Indiens et d'Anglais dans le plan. Pour avoir différents types de personnages, de classes, de grades de policiers, avec des costumes différents. Seulement certains jours, pas tous. Avec l'équipe, on montait à 1000 personnes, mais c'est le maximum. Le minimum en revanche, c'est 300 ou 400.

T : Vous disiez avoir trouvé confiance avec vos films précédents. Mais est-ce qu'il y a des moments où vous doutez, où vous vous demandez ce que vous faites avec tous ces gens qui sont là et attendent vos ordres ? Ou peut-être que vous n'avez pas le temps pour ça ?

SSR : Je suis tous les jours terrifié ! J'ai cette pensée au moins une fois par jour. Quand je rentre sur le plateau, surtout les gros, que je vois tous ces gens qui travaillent pour apporter un élément au film, c'est terrifiant. Mais une fois lancé, il n'y a que très peu de temps pour penser, c'est un soulagement.

T : Pour continuer sur la séquence, il doit y avoir beaucoup de post-production ? Vous y participez ? Cette partie du travail vous intéresse ?

Combien de temps cela dure ?

SSR : Absolument. Ça n'a pas lieu une fois que tout est fini. Il n'y a pas un découpage net du temps entre la pré-production, le tournage et la post-production. On ne fonctionne pas comme cela. Dès que je commence à tourner, ils commencent à monter, et pendant que je continue sur d'autres séquences, j'envoie ce qu'on a fait aux VFX. Et c'est comme ça séquences après séquences. Donc tous les trois-quatre jours de tournage, je vais dans ma salle de post-production, que ce soit pour le montage ou les effets spéciaux, et on fait des retours dans un cercle permanent de discussion. Donc la production et la post-production ont lieu en même temps.

T : Donc ça a forcément une influence sur le reste du tournage.

SSR : Si quelque chose ne va pas dans la séquence, ça nous permet de refaire quelques prises rapidement. On peut trouver un mini temps-mort pour ajouter un plan rapproché ou bouger des capteurs.

T : La façon dont vous utilisez des effets spéciaux ou de la CGI est intéressante, parce qu'elle ne vise pas le réalisme à tout prix, contrairement à beaucoup de films d'action contemporains. J'ai l'impression que vous vous amusez beaucoup, parce que votre usage en est plus large.

SSR : Oui et non. Peu importe ce qu'on fait à l'écran, les spectateurs qui regardent doivent pouvoir s'identifier au personnage. Donc au moment où l'action a lieu, elle doit emporter le spectateur. *Baahubali* saute de roches en roches, c'est humainement impossible, mais c'est suffisamment intrigant pour l'audience pour qu'elle se dise qu'il y a quelque chose là-haut. On voit le héros qui essuie échec sur échec. Lorsqu'on arrive au moment culminant, l'audience veut absolument qu'il réussisse et continue son ascension. On crée ce désir dans l'esprit du spectateur. Alors, quand il réussit enfin son saut, qu'on y croit ou non, on en est à un point où on n'attend plus qu'une chose, qu'il y arrive.

T : Est-ce qu'on vous compare souvent au cinéma hollywoodien ? Je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure façon de parler de votre cinéma.

SSR : J'aime les films hollywoodiens, j'ai grandi avec, en les regardant et en les re-regardant. Ils ont une énorme influence sur moi, je ne le nierai pas. Donc je comprends pourquoi on dit ça, et je ne vais pas les blâmer. Je n'en ai pas honte.

T : Vous regardez toujours des films hollywoodiens contemporains ? En ce moment en France, tout le monde parle de *Backrooms* et d'*Obsession*.

SSR : Je ne les ai pas encore vus. J'en ai beaucoup entendu parler. Mais je n'ai plus de temps pour voir tous les films que j'aurais voulu voir. À cause de projets dans lesquels je suis impliqué qui sont si énormes, si complexes et chronophages.

T : Et ce nouveau film, *Varanasi*, qu'est-ce que vous pouvez nous en dire ?

SSR : Beaucoup de choses doivent rester secrètes. J'aime en parler comme j'aime parler d'Hollywood : j'aime beaucoup *Indiana Jones*, l'amusement enfantin qui s'en dégage. On a aussi mis en place une bande annonce du film, mais je n'ai pas voulu en dire trop, car ça ne rend pas justice à ce que c'est. On a tourné une vidéo sur ce que le public va expérimenter et ce qu'il peuvent en attendre, sans rien dire de l'histoire. Elle se déplace de Varanasi jusqu'à l'Antarctique, l'Afrique même, et jusque dans le passé, à Rome et où l'on revient enfin à Varanasi.



Varanasi (© D.R.)

T : C'est encore une nouvelle étape dans votre carrière. Vous avez pris cinq ans cette fois ?

SSR : Trois ans et demi je crois. On s'est penché sur l'histoire à partir 2022, en sortant de *RRR*. Donc peut-être même quatre ans et demi.

T : Avez-vous fini le film ?

SSR : On a tourné environ 80% du film, les autres 20% sont en cours. Mais on a terminé les plus grosses scènes d'action. Il nous reste les plus petites scènes et ce qu'il y a entre.

T : Ce sera le premier film non anglophone tourné entièrement en IMAX. Qu'apporte ce format à votre cinéma ?

SSR : L'IMAX requiert un énorme écran tout d'abord. Ensuite, pour le ratio qu'on a choisi : l'échelle choisie est si grande qu'on avait par exemple des boucliers de glace en Antartique de 300 pieds de hauteur (un peu plus de 90m, *ndlr*), de gigantesques armées de la Rome Antique... Donc on a essayé de les filmer et de saisir leur immensité de la meilleure manière qu'on a pu, et la ratio de l'IMAX le permettait.

T : Ça a changé quelque chose pour vous sur le tournage, d'avoir des caméras IMAX ?

SSR : Non. L'IMAX a apporté une panoplie de caméras qui sont additionnelles. On a tourné normalement mais de manière améliorée par l'IMAX.

T : Le plus grand fan d'IMAX, c'est Christopher Nolan. Vous en avez parlé tous les deux ?

SSR : Je ne l'ai jamais rencontré, mais j'aime beaucoup ses films !

T : Avez-vous atteint les limites du cinéma avec *Varanasi* et *RRR* ? Vous pouvez aller encore plus loin en termes de production et de grand spectacle ?

SSR : Ce n'est que le début !

T : Nous avons sorti cette année un numéro dédié au XXI^e siècle. Quels seraient pour vous les meilleurs films de cette période, les premiers à vous venir en tête ?

SSR : Je réfléchis à un film qui m'a complètement retourné, mais il y en a tellement... Je pense à *Munna Bhai M.B.B.S.* de Rajkumar Hirani. C'est un super concept et un film fantastique, qui m'a complètement captivé. Mais j'ai besoin de temps pour penser.

T : Cette semaine, vous avez présenté *RRR* à la Cinémathèque, vous y étiez très ému.

SSR : Pour être honnête, c'est la première fois que je venais en France. On m'a dit que les Français regardaient les films en silence, sans faire de bruit. En Inde nous sommes très bruyants. C'était à la fois comme on me l'avait dit et en même temps de manière complètement différente : beaucoup de cris, d'applaudissements, d'élans d'appréciation. C'était vraiment super. Pendant les deux-trois jours où je suis venu, j'ai aimé le public français. J'espère que tous les publics accueillent mon film ainsi. Je reviendrai avec *Varanasi*, c'est sûr.

T : Avec *RRR*, on peut sans aucun doute mesurer l'appréciation du public au bruit qu'il fait.

SSR : Chez moi c'est définitivement ce qui se passe. Je ne suis pas un expert mais j'espère juste qu'ils aiment, peu importe s'ils applaudissent.

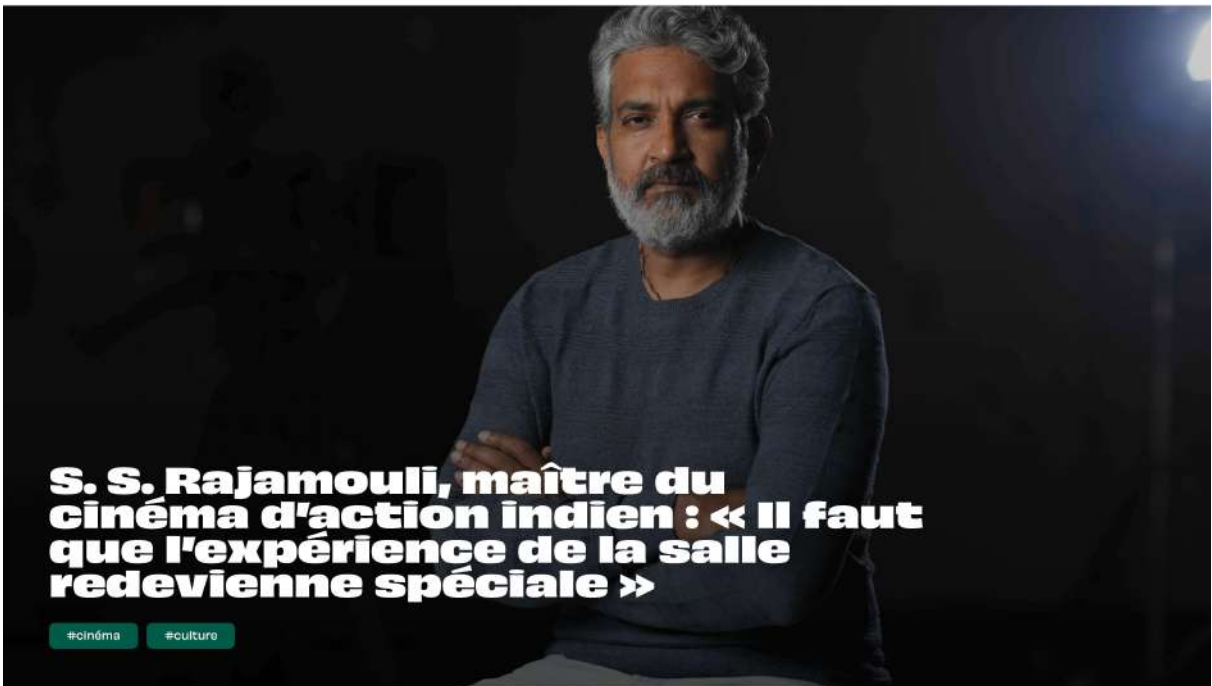
Entretien réalisé par Nicolas Moreno,

le 6 juillet 2026 à Paris

Traduction et retranscription par Zoé Lhuillier

Usbek & Rica

EN LIGNE LE 3 JUILLET



S. S. Rajamouli, maître du cinéma d'action indien : « Il faut que l'expérience de la salle redevienne spéciale »

#cinéma

#culture

Rencontre avec le réalisateur star S. S. Rajamouli, maître du cinéma d'action indien (*Magadheera*, *La Légende de Baahubali*, *RRR...*), de passage à Paris à l'occasion d'une tournée organisée par son distributeur français Carlotta Films.

L'avertissement dit toute la notoriété du personnage. Quelques jours avant d'échanger de vive voix avec S. S. Rajamouli, les équipes de son distributeur français [Carlotta Films](#) nous prient gentiment de « *garder pour nous* » l'adresse de notre rencontre, ceci « *afin d'éviter les fans* ». Une précaution qu'on aurait tort de prendre par-dessus la jambe : du [Festival du film d'animation d'Annecy](#) à [l'Institut Lumière](#) à Lyon en passant par le [Grand Rex](#) et la [Cinémathèque](#) à Paris, le cinéaste indien enchaîne ces jours-ci salles comblées et séances de dédicaces enfiévrées, à l'occasion d'une tournée franco-suisse inédite, menée tambour battant telle une *rock star*.

Un statut vieux d'au moins quinze ans dans son pays natal (en 2009, son film d'action *fantasy* *Magadheera* devenait le plus gros succès du cinéma télougou, lui permettant d'enchaîner avec les deux volets *Baahubali*, en 2015 et 2017) mais plus récemment acquis en Occident, à la faveur notamment du carton phénoménal de *RRR* (2022), uchronie épique et historique ultra-spectaculaire qui le propulsa jusqu'aux Oscars.

À LIRE AUSSI : [Les blockbusters indiens vont-ils détrôner Hollywood?](#)

Quelques semaines avant que ce dernier ressorte en salles (le 29 juillet), et alors que le plus méconnu *Eega* (2012) débarque concomitamment au cinéma et en Blu-ray, on retrouve donc le fringant quinquagénaire au moment opportun. Un brin harassé par l'exercice promotionnel, certes, mais néanmoins tout sourire derrière sa barbe poivre et sel soyeuse. Le regard déjà tourné vers son prochain projet, le méga-blockbuster *Varanasi*, film indien le plus cher jamais produit avec un budget dépassant 150 millions de dollars, attendu pour le printemps prochain...

Usbek & Rica : Votre producteur nous a accueilli en arborant un tee-shirt à l'effigie de Varanasi, qui ne sortira pourtant que l'année prochaine. Commençons par ce film qui n'existe pas encore, avant de revenir sur ceux que vous avez déjà réalisés : de quoi parlera-t-il ? Est-ce qu'il marquera, comme les premières images le sous-entendent, votre première incursion dans le genre de la science-fiction ?

S. S. RAJAMOULI

Non, ce ne sera pas un film de science-fiction mais de *fantasy*. Il pourra y avoir quelques éléments qui évoquent la science, puisqu'il parlera notamment d'astéroïdes et de ce genre de choses, mais ce ne sera pas de la science-fiction. Ce sera un film d'action et d'aventure qui fera voyager les spectateurs non seulement à travers le monde, mais aussi à travers le temps. Il nous transportera jusqu'à l'époque du *Ramayana* (*épopée mythologique hindoue, ndlr*), dans un univers mythologique où les Dieux règnent sur le monde. L'histoire se déroulera entre plusieurs Dieux, entremêlant passé, présent et futur. C'est un projet que je voulais réaliser depuis très longtemps et c'est, à ce jour, mon film le plus ambitieux.

***Fantasy, action, comédie, romantisme, musical...* Comme vos films mêlent plusieurs registres, il est souvent très difficile de les réduire à un seul genre. Est-ce un choix délibéré de votre part ?**

S. S. RAJAMOULI

C'est tout simplement notre manière, en Inde, de raconter des histoires. Nous mélangeons presque toujours les genres – cela fait partie intégrante de notre tradition cinématographique. Ce n'est pas quelque chose que j'ai inventé ; cela existait bien avant moi. Nous avons grandi avec cette manière de raconter et nous l'apprécions.

Je vais prendre un très mauvais exemple. Un repas indien est composé de nombreux plats : du riz, plusieurs currys différents, des soupes, toutes sortes d'accompagnements. Pour nous, un repas n'est complet que lorsqu'il réunit une grande variété de mets. C'est ce que nous appelons un « *repas complet* ». Si nous n'avons qu'un seul curry avec un seul riz, nous avons l'impression que le repas est incomplet. C'est exactement la même chose pour le cinéma : un film doit proposer toutes sortes d'émotions. Il doit être drôle, romantique, susciter la colère, le désir de vengeance et toutes sortes d'autres émotions. Toutes doivent coexister dans une même histoire pour que nous ayons le sentiment d'avoir vécu une expérience complète.



— Visuel promotionnel du film « Varanasi » © <https://varanasimovie.tech/>

Dans *RRR*, vous brossez le portrait croisé de Alluri Sitarama Raju et Komaram Bheem, deux révolutionnaires indiens des années 1920, en imaginant ce qui se serait passé s'ils s'étaient rencontrés et étaient devenus amis – et en intégrant à ce récit, encore une fois, de nombreux éléments fantastiques. Comment percevez-vous la distance qui sépare cette approche de la nôtre, en Occident, où les films historiques semblent avant tout obéir au principe de reconstitution « réaliste » ?

S. S. RAJAMOULI

Un même élément narratif peut être raconté de nombreuses façons. Certains conteurs et réalisateurs choisissent une approche réaliste parce qu'ils estiment que c'est ainsi que le public vivra le mieux l'histoire. D'autres peuvent au contraire considérer qu'une approche strictement réaliste manque de relief et décider d'y ajouter des éléments dramatiques ou de transformer la manière de la raconter afin que l'histoire touche davantage les spectateurs. Mais que l'on choisisse une approche réaliste ou fantastique, le but ultime reste exactement le même : permettre au public d'éprouver de l'empathie pour les personnages et pour leur histoire.

La manière dont nous racontons une histoire relève de notre goût personnel, de notre choix artistique. Mais notre objectif est toujours de faire ressentir quelque chose au spectateur. Si je ne parviens pas à vous faire éprouver des émotions pour mes personnages, si je ne vous fais rien ressentir face à l'histoire ou aux événements qu'ils traversent, alors la méthode employée n'a aucune importance. Elle ne sert à rien, qu'elle soit réaliste ou fantastique.



« Voilà ce que j'aime : lorsqu'un être humain accomplit quelque chose d'extraordinaire sous l'effet d'une émotion intense »

Vous dites croire en la capacité des êtres humains à décupler leur force physique de façon « *inimaginable* » lorsque celle-ci est « *portée par une émotion intense* ». À vos yeux, les exploits qu'accomplissent vos personnages dans vos films ne sont donc pas si invraisemblables ?

S. S. RAJAMOULI

Il y a des actes héroïques incroyables que de vraies personnes ont accomplis dans la vraie vie, et que nous avons pourtant du mal à imaginer. Généralement, ces actes ne se produisent qu'une seule fois dans une vie. La seule différence, c'est que dans mes films, j'augmente le nombre de fois où ils interviennent ! Cela paraît alors extraordinaire, et c'est tout l'intérêt. Après tout, je fais de la fiction, du cinéma, pas du documentaire ! On a envie d'y voir de grands moments, et même plusieurs grands moments. C'est pourquoi je crée des situations qui repoussent les limites de ce qu'un être humain est capable d'accomplir. Je pousse toujours ces limites aussi loin que possible.

Par exemple, dans *La Légende de Baahubali*, à un moment du film, le personnage Baahubali saute au-dessus d'un immense ravin. Sur le papier, c'est impossible, un être humain ne peut pas faire cela. Si, au moment où cette scène se produit, le public se dit « *Comment peut-il faire un tel saut ?* », alors le film est en effet un échec. En revanche, si, au moment où il saute, le public est déjà en train de penser « *Allez, saute !* », alors le film est une réussite. Tout l'enjeu consiste donc à amener le spectateur à désirer que le personnage accomplisse cette action.

Et comment faites-vous en sorte que cela soit le cas ?

S. S. RAJAMOULI

En l'occurrence, dans ce récit, j'ai établi qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire, et potentiellement de très sombre, au sommet de cette montagne. Le public veut donc savoir de quoi il s'agit. Au départ, la reine-mère arrive avec un bébé, elle sombre dans les eaux et meurt en lui disant : « *Ta mère t'attend là-haut. Tu dois y aller.* » À partir de ce moment-là, le spectateur souhaite que cet enfant monte jusqu'au sommet. Puis le bébé grandit. Trente ans passent, et pourtant cet homme n'est toujours pas monté. À ce stade, le public a presque l'impression d'avoir attendu lui aussi trente ans pour découvrir ce qu'il y a là-haut !



— Extrait du film « RRR » © Carlotta Films

S. S. RAJAMOULI

Ensuite, le personnage essaie plusieurs fois. Il échoue à chaque tentative. Puis il aperçoit cette jeune femme. Cette rencontre lui donne une énergie nouvelle. Il arrive enfin au point décisif, et à cet instant, le public souhaite de toutes ses forces qu'il réussisse son saut. Ainsi, lorsqu'il saute, le spectateur ressent de la joie, au lieu de laisser la logique prendre le dessus et de se demander « *Comment un être humain pourrait-il accomplir un tel exploit ?* » Voilà ce que j'aime : lorsqu'un être humain accomplit quelque chose d'extraordinaire sous l'effet d'une émotion intense – et qu'en tant qu'autre être humain, vous ressentez de l'empathie pour lui.

Au moment de l'écriture, puis de la mise en scène, pensez-vous à ce que vous aimeriez vous-même voir à l'écran en tant que spectateur ? Ou bien vous fiez-vous simplement à votre intuition ?

S. S. RAJAMOULI

En tout cas, lorsque je termine un film et qu'il sort en salles, je vais le voir de très nombreuses fois avec le public. J'essaie de devenir l'un de ses spectateurs, je vis le film avec eux. Cela me permet d'avoir une idée très précise de la manière dont mon film est reçu. Pas seulement dans son ensemble, mais scène après scène, séquence après séquence, chanson après chanson, combat après combat. J'essaie de comprendre exactement ce que le public ressent à chaque moment. Tout cela me permet d'acquérir une véritable bibliothèque de connaissances. Et d'ailleurs, cette bibliothèque ne se nourrit pas uniquement de mes propres films. Elle s'enrichit également de tous les autres films que je vois, elle ne cesse de grandir en moi.

Lorsque je commence à écrire une nouvelle histoire, je ne consulte pas consciemment cette bibliothèque pour chacune des scènes. J'écris de manière intuitive. Mais cette réserve de connaissances est déjà présente dans mon esprit, elle fonctionne en arrière-plan. C'est cela, l'intuition : elle est nourrie par cette accumulation d'expérience, vous n'avez pas besoin d'y retourner consciemment à chaque instant. Elle agit naturellement. Après, il est vrai que lorsque le scénario commence à prendre forme, je reviens dessus de manière plus analytique. Mais encore une fois, tout cela repose simplement sur les connaissances que j'ai accumulées au fil des années. Donc, lorsque vous me demandez si je fonctionne à l'intuition ou si j'essaie d'anticiper les réactions du public, je dirais que c'est les deux à la fois.

S. S. Rajamouli,
réalisateur indien («
Baahubali », « RRR »...)



« J'ai cinq chiens, j'élève une quarantaine de vaches et de buffles dans ma ferme. J'éprouve de l'amour pour [les animaux], et c'est cet amour qui les fait entrer dans mes histoires. »

Arrêtons-nous un instant sur *Eega* et son pitch délirant d'homme réincarné en mouche. Comment avez-vous imaginé un tel scénario ?

S. S. RAJAMOULI

C'est l'idée de mon père, pas la mienne. Quand il me l'a racontée, j'ai été absolument emballé. Je ne pensais pas encore à la réalisation, mais j'ai tout de suite accroché avec le concept. Il faut dire qu'il a toujours ce genre d'idées folles... Il les imagine sans filtre parce qu'il pense que tout est possible grâce aux effets visuels, et que ces effets visuels ne coûtent pas cher. La première affirmation est vraie, la seconde ne l'est pas ! En l'occurrence, il a imaginé cette histoire il y a environ 25 ans, bien avant l'émergence des effets visuels dans mon secteur : dans le cinéma télougou et indien, il n'existait pas vraiment d'industrie des effets spéciaux il y a encore vingt ans. J'ai donc dû patienter avant de pouvoir la mettre en œuvre.

L'histoire elle-même vient d'une réalité très pratique : nous, les Indiens, adorons les mangues ; c'est un fruit merveilleux, très apprécié. Mais avec les mangues viennent les mouches. Elles vous rampent sur le visage, sur les cuisses... C'est insupportable, elles vous empoisonnent la vie, c'est un véritable enfer. L'idée vient de là, et aussi de cette expression qu'on répète beaucoup en télougou, « *écrasé comme une mouche* », pour désigner quelque chose d'insignifiant. À partir de là, mon père a imaginé un méchant tuant un gentil après l'avoir insulté de la sorte : le garçon se réincarnerait alors en mouche, et cette mouche transformerait la vie du méchant en enfer, tout simplement. Je suis tout de suite tombé sous le charme.

Au-delà des effets spéciaux, quels défis avez-vous dû affronter pour donner vie à cette histoire ?

S. S. RAJAMOULI

La question principale pour moi était de savoir comment amener le public à prendre parti pour la mouche. Comme je l'évoquais tout à l'heure, si le public n'aime pas la mouche et ne soutient pas ses actions, le film – et l'idée elle-même – tombent à l'eau. Or, vue de près, une mouche est une créature effrayante. Si vous regardez la mouche de près, en gros plan, elle a l'air d'une créature grotesque. Pour résoudre ce problème, j'ai apporté des retouches à la mouche pour qu'elle ne paraisse pas trop monstrueuse – sans la rendre magnifique pour autant ; ça reste une mouche.

Ensuite, il y a eu la dimension romantique : j'ai cherché à rendre ce garçon très attachant, débordant de positivité et d'enthousiasme, un homme dont la vie n'est qu'amour. Et soudain, il se fait tuer, tout simplement ! Le public est donc de tout cœur avec lui. Que ce personnage naisse mouche, ou qu'il se réincarne en mouche, ou en buffle ou en n'importe quoi d'autre, cela importe peu. Ce qu'il compte à partir de là, c'est qu'il parvienne à se venger.



— Extrait du film « Eega » © Carlotta Films

Chevaux, tigres, éléphants, taureaux et donc mouches : les animaux occupent dans votre filmographie une place centrale. Vous considérez-vous comme un cinéaste animaliste ?

S. S. RAJAMOULI

Je ne cherche pas nécessairement à dire au public que les autres formes de vie sont tout aussi importantes que la vie humaine. Ce n'est pas mon intention première, même si j'en suis convaincu. Dans ma vie personnelle, j'adore les animaux : j'ai cinq chiens, j'élève une quarantaine de vaches et de buffles dans ma ferme. Qu'il s'agisse de chats, de chevaux, d'animaux sauvages ou domestiques, je les aime tous. J'éprouve simplement de l'amour pour eux, et c'est cet amour qui les fait entrer dans mes histoires.

Quelle importance accordez-vous à l'expérience collective de la salle ? On parle beaucoup du déclin des cinémas en ce moment, et certains se demandent si les blockbusters indiens ne pourraient pas leur donner une seconde vie face à l'épuisement des franchises hollywoodiennes...

S. S. RAJAMOULI

Pour moi, c'est une question vitale. Si les spectateurs cessent de venir au cinéma, mon point de vie (comme dans les jeux vidéo, *ndlr*) s'épuise. Il est donc absolument essentiel que le public continue de fréquenter les salles, parce que c'est pour elles que j'imagine mes histoires. Je le disais tout à l'heure : lorsque le scénario est terminé dans ses grandes lignes, je reviens dessus en essayant d'imaginer la réaction du public. Concrètement, je m'imagine assis dans une salle de cinéma et j'essaie de visualiser la manière dont les spectateurs réagiront à chaque scène. C'est donc extrêmement important pour moi.

Malheureusement, oui, la fréquentation des salles diminue. Le nombre de spectateurs baisse, et c'est quelque chose qui m'inquiète profondément. C'est même assez effrayant. En même temps, je ne considère pas les plateformes de streaming comme des ennemies. Je connais leur puissance. Je sais qu'elles permettent à certaines histoires d'atteindre des millions de personnes, ce que les salles de cinéma ne peuvent pas toujours accomplir. Ce sont simplement deux expériences différentes.

S. S. Rajamouli,
réalisateur indien («
Baahubali », « RRR »...)



« Il y a des choses à faire pour rendre l'expérience de la salle plus agréable, plus simple, plus plaisante »

S. S. RAJAMOULI

Regarder un film dans une salle, entouré de deux cents personnes, plongées dans l'obscurité, partager la même énergie, voir deux cents individus très différents, ressentir ensemble les mêmes émotions et suivre le chemin émotionnel imaginé par le réalisateur... C'est une expérience totalement unique. De même, regarder un film confortablement installé chez soi, avec quelques membres de sa famille, ou même seul devant un téléphone portable, constitue également une expérience unique. Mais c'en est une autre. Le public doit pouvoir choisir celle qu'il préfère. En revanche, aucune de ces expériences ne devrait condamner l'autre à disparaître. Les deux doivent coexister.

Êtes-vous optimiste quant à l'avenir de cette coexistence ?

S. S. RAJAMOULI

Oui. C'est un peu ce qui s'est passé avec l'arrivée de la télévision, vous savez : je ne sais pas si cela s'est produit de la même manière en Occident, mais en Inde, nous avions très peur. Nous nous disions : « *Puisqu'il y a désormais autant de films diffusés à la télévision, pourquoi les gens iraient-ils encore au cinéma ?* » Pourtant, ils ont continué à s'y rendre.

Aujourd'hui, en Inde, il existe une centaine de chaînes qui proposent énormément de divertissements. Elles ont leur propre public. Et, en parallèle, le cinéma possède toujours le sien. Je pense qu'il devrait en être de même aujourd'hui. Il peut y avoir un public de la télévision, un public des salles de cinéma et un public des plateformes. Ces publics peuvent parfois se recouper, parfois non. Mais ces trois formes de diffusion peuvent, et doivent, coexister. Pour moi, en tant que réalisateur, c'est indispensable.

En revanche, je crois qu'il y a des choses à faire pour rendre l'expérience de la salle plus agréable, plus simple, plus plaisante. Les problèmes de circulation et les difficultés d'accès n'aident pas, évidemment. Mais je pense qu'il nous appartient aussi à nous, cinéastes, de faire en sorte que l'expérience de la salle redevienne quelque chose de véritablement spécial. On revient à ce que je disais au début : il faut donner au public une raison supplémentaire de venir en salle, et pour moi cela passe par des films « complets », qui débordent d'émotions.



Pablo Maillé

- 3 juillet 2026



RADIO

https://www.franceinfo.fr/replay-radio/info-culture/un-film-comme-une-fenetre-pour-qu-on-s-interesse-a-nous-rrr-de-l-indien-s-s-rajamouli-ressort-en-salles_8069696.html

"Un film comme une fenêtre pour qu'on s'intéresse à nous" : "RRR" de l'Indien S.S. Rajamouli ressort en salles

C'est une fresque de trois heures, qui dépeint l'Inde des années 1920 sous l'occupation coloniale britannique. Un film-phénomène qui a fait un carton dans le monde et qui ressort au cinéma, ces jours-ci en France.

lire plus tard

commenter

partager



Matteu Maestracci
Radio France

Publié le 02/08/2026 17:30

Temps de lecture : 2min



Ram Charan et N. T. Rama Rao Jr. dans "RRR" de S.S. Rajamouli. (Copyright Friday Entertainment)

C'est peut-être l'occasion pour les spectateurs et cinéphiles français de réparer une erreur, un oubli, une anomalie : *RRR* (*Rise Roar Revolt*) de S.S. Rajamouli est à nouveau visible au cinéma, après une sortie en salles en mars 2022, dans un quasi-anonymat et une soixantaine de salles seulement.

Pourtant, dans le monde, le film a connu un beau succès, avec 175 millions de dollars de recettes, sans oublier l'Oscar remporté en mars 2023 par la chanson du film "[Naatu Naatu](#)". Cette distinction avait relancé l'intérêt autour du long-métrage, que de grands réalisateurs comme James Cameron ont encensé.

Un film foisonnant qui exalte le combat pour l'indépendance

De passage à Paris, fin juin 2026, le réalisateur S.S. Rajamouli a évoqué cet enthousiasme avec un peu de recul : *"Que ce soit James Cameron, vous ou n'importe quelle personne qui dit du bien du film (...), je prends bien sûr cet amour, mais je fais attention à ce que ces compliments ne me fassent pas tourner le tête. Je sais que je suis un réalisateur correct, mais je ne me considère pas comme un grand réalisateur qui fait des grands classiques. En revanche, je peux vous assurer qu'avec mon équipe, on se donne chaque à fond pour faire le meilleur film possible, avec dévotion et sincérité."*

"Je crois que cette implication, cette sincérité, parlent aux spectateurs."

S.S. Rajamouli

à franceinfo

RRR est un film ample, foisonnant et spectaculaire, qui mélange fresque historique, histoire d'amour, thriller et scènes de combat, sans oublier bien sûr la partie musicale et chantée. L'Inde dans les années 1920 est sous occupation britannique, une jeune fille autochtone est enlevée par des notables anglais dans un village. Cela va provoquer une rivalité qui se mue ensuite en amitié entre deux personnages masculins, inspirés d'icônes du combat pour l'indépendance indienne.

Une porte ouverte sur la culture télougou du sud de l'Inde

Le film est déliant, déchaîné, passionnant, mais, au-delà du divertissement, il nous apprend aussi des choses sur l'histoire du pays. Il montre notamment le sud de l'Inde, avec la culture et la langue télougou, au point que l'on parle de l'industrie du cinéma de "Tollywood" et pas "Bollywood" dans ce cas. *"Quand on fait des films, on ne veut pas forcément faire une leçon aux spectateurs étrangers sur notre culture et nos traditions"*, explique le réalisateur.

"On ouvre une porte, une fenêtre, en tous cas un espace pour qu'on s'intéresse à nous."

S.S. Rajamouli

à franceinfo

S.S. Rajamouli poursuit : *"Par exemple, si vous aimez RRR et qu'ensuite, vous vous intéressez à l'Inde, que vous lisez un article ou un livre, que vous regardez un documentaire, ça veut dire que des films peuvent être des tickets d'entrée pour s'intéresser à d'autres pays, d'autres peuples et d'autres cultures. Ça me rend très fier et très heureux que ça puisse arriver. C'est très épanouissant."*

Regarder le film en chantant ou applaudissant, "comme en Inde"

Réalisateur de 12 films en tout, dont les plus récents seulement sont connus en France, S.S. Rajamouli a fait l'objet d'une rétrospective à Paris, il y a quelques semaines. C'était l'occasion pour lui de nous parler de son rapport à la France, à la capitale, et au cinéma français. *"Je ne connais pas bien la France, mais pour ma deuxième fois ici, je rencontre cette fois des gens par l'intermédiaire de mon cinéma."*

"On m'avait dit que les Français regardaient les films au cinéma de manière très concentrée et silencieuse. Pourtant, lors des projections qu'on a pu faire au festival d'Annecy ou à Paris, dans un cinéma UGC, les gens étaient déchaînés !"

S.S. Rajamouli

à franceinfo

"Ils riaient, chantaient, applaudissaient, et j'avais l'impression de voir le film en Inde, dans ma ville de naissance ! J'étais totalement ravi", raconte encore le réalisateur. Si donc *RRR* passe dans un cinéma près de chez vous, ne ratez surtout pas cette occasion d'en prendre plein les yeux.

< Épisodes



Noise x Eega.

Pop Corn | Radio Nova



00:35



03:21



Voir la description

Pendant que les murs sud-coréens ont des oreilles, une mouche indienne fait bourdonner l'art du blockbuster

Catégories: TV & Film

Mots clés: Radio Nova, Pop Corn, Alex Masson, Film, Cinéma, Sorties



Pop Corn

Radio Nova

DIFFUSION LE 24 JUIN



+ Ajouter



Critique cinéma : "Eega, la mouche vengeresse" de S.S. Rajamouli, le burlesque de la miniature

Mercredi 24 juin 2026



Écouter

9 min



 Suivre Radio France sur Google

Provenant du podcast



Les Midis de Culture



Douze ans après sa sortie en Inde nous parvient "Eega, la mouche vengeresse", œuvre du cinéaste indien majeur S. S. Rajamouli, où un amoureux transformé en mouche défend sa bien-aimée.

Avec



Guillaume Orignac
Critique de cinéma



Philippe Azoury
Journaliste, critique et auteur

Le cinéaste indien S.S. Rajamouli est une icône mondiale du cinéma selon le réalisateur James Cameron. Et lui aussi s'y connaît en énorme production et en film épique : des films tournés en télougou, la langue de l'Inde du Sud, et qui connaissent un succès public monumental. À l'international, les œuvres de Rajamouli sont saluées aussi par la critique. Le film qui nous occupe est un long métrage tourné douze ans plus tôt, *Eega, la mouche vengeresse*. Le ton est donné, entre thriller et farce : un amoureux transi se retrouve transformé en mouche et va défendre sa bien-aimée.

Guillaume Orignac : "Sur ce principe d'une mouche vengeresse, il arrive à filmer quelque chose de vraiment audacieux en termes de mise en scène. C'est une sorte de burlesque de la miniature, où chaque plan est extrêmement inventif, totalement délirant, frénétique, avec une vitesse confondante. Il joue sur la vitesse, l'élasticité du temps, mais aussi sur une sorte d'élévation constante, avec des plans en contreplongée ; c'est-à-dire que sa mouche, qui est l'animal le plus ignoré, le plus inexistant sur Terre, devient un héros magnifique, un héros mythologique."

Philippe Azoury : "La fille n'est jamais qu'un objet. C'est lui qui va se transformer en mouche, c'est David contre Goliath, et c'est lui qui va faire la misère à l'incel premium plus. Au final, on voit des codes amoureux qui ne ressemblent plus à rien. Il n'y a plus aucun intérêt à regarder ça. C'est fait sans aucune forme de sincérité, ni d'innocence, de pureté ou d'amusement."

Plus d'informations

Eega, la mouche vengeresse, S.S. Rajamouli

À écouter



Shyam Benegal : "Il ne s'agit pas seulement de changer la société il s'agit aussi de changer l'homme"

[Les Nuits de France Culture](#)

+ Ajouter

1h 26min



Extraits sonores

Bande-annonce de Eega, la mouche vengeresse

À écouter



Et pourquoi pas un Nobel du cinéma ?

[Le Regard culturel](#)

Menu



Références

Critiques de films

Bollywood

Arts et Divertissement

Cinéma

Cinéma international

L'équipe



Marie Labory

Journaliste, productrice des "Midis de Culture" sur France Culture

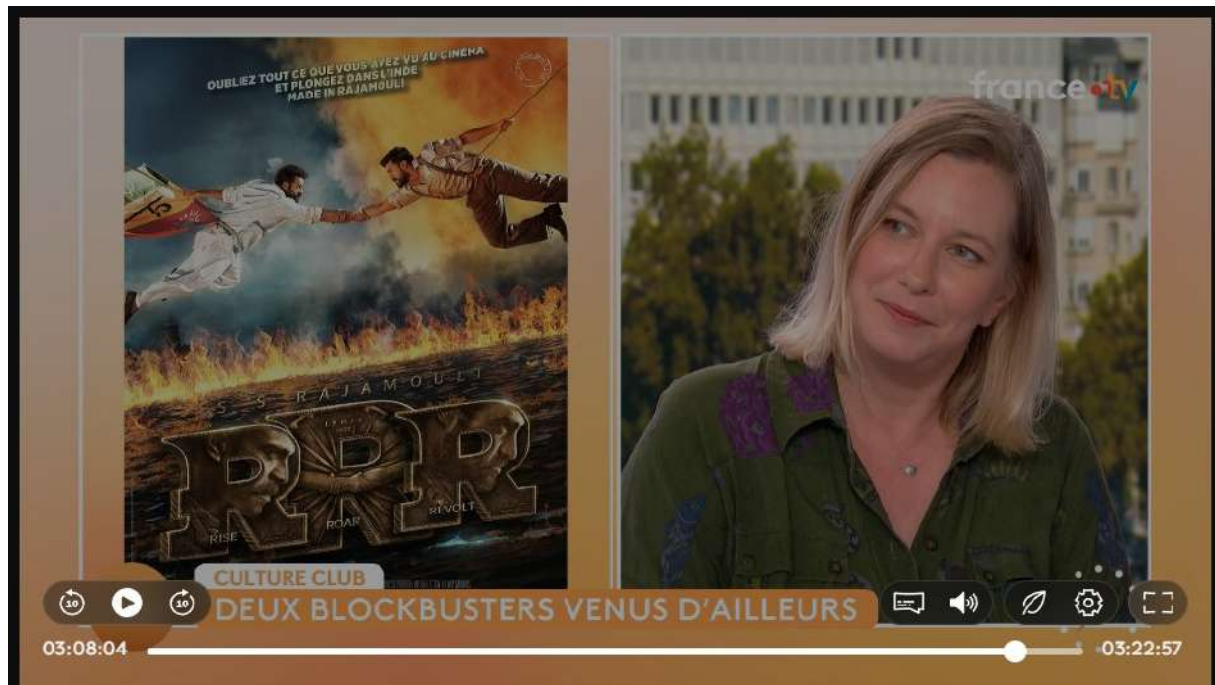
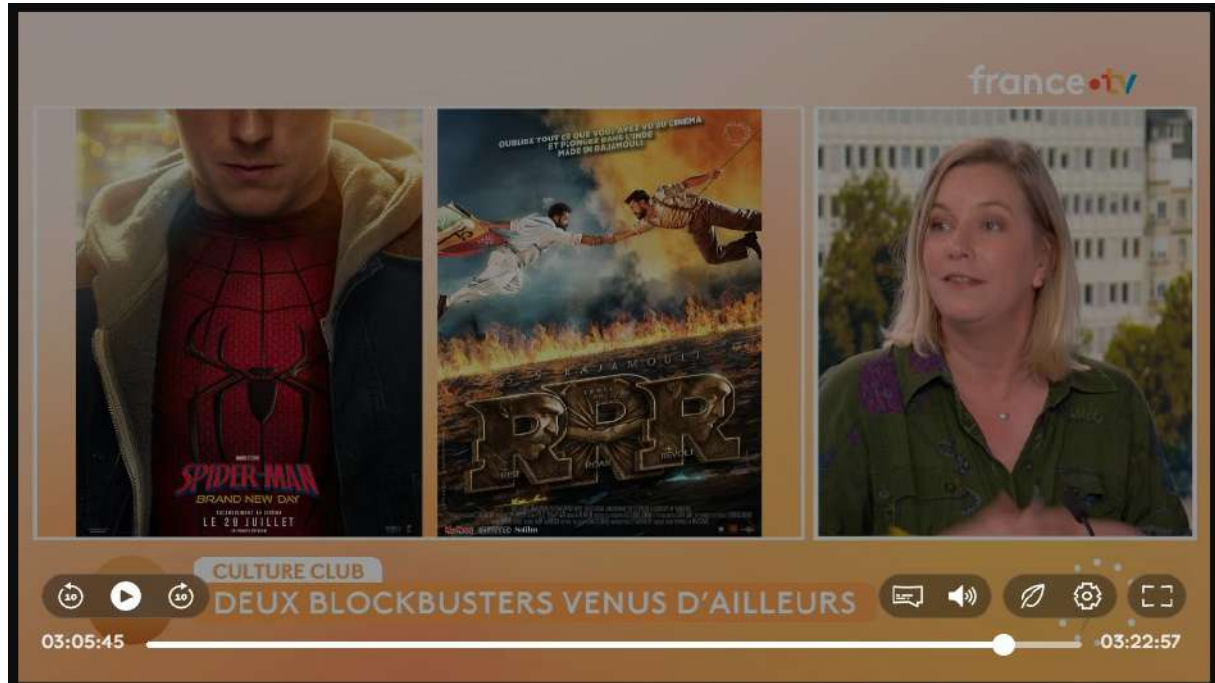


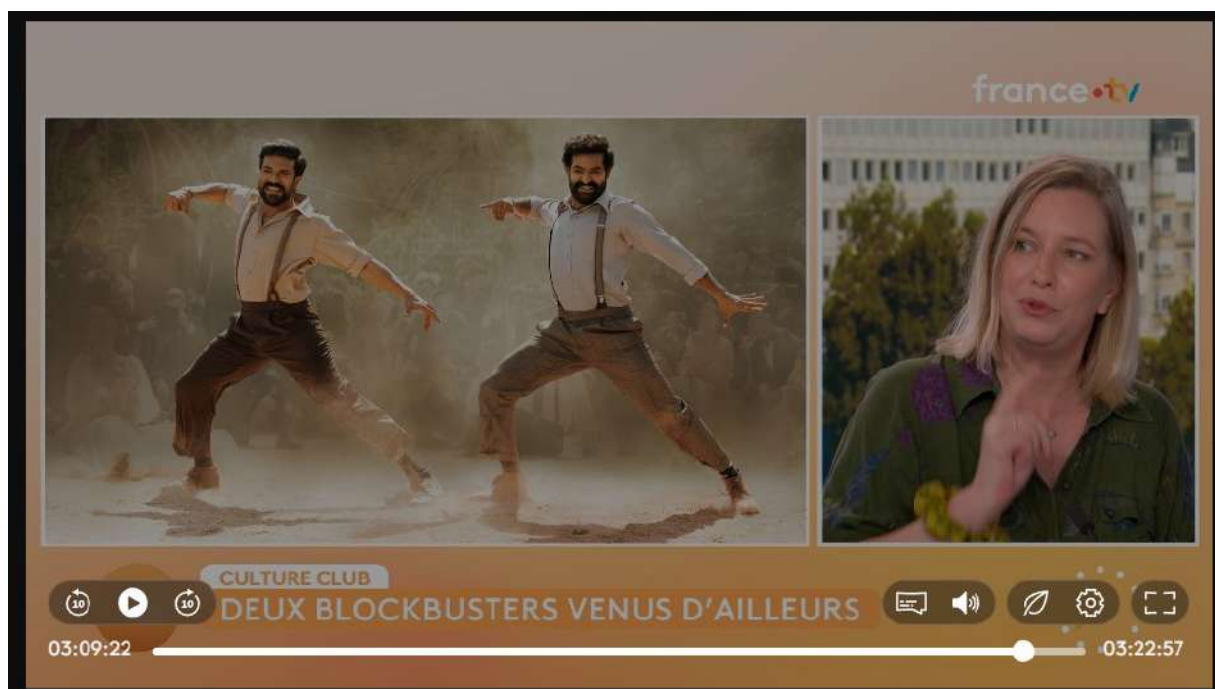
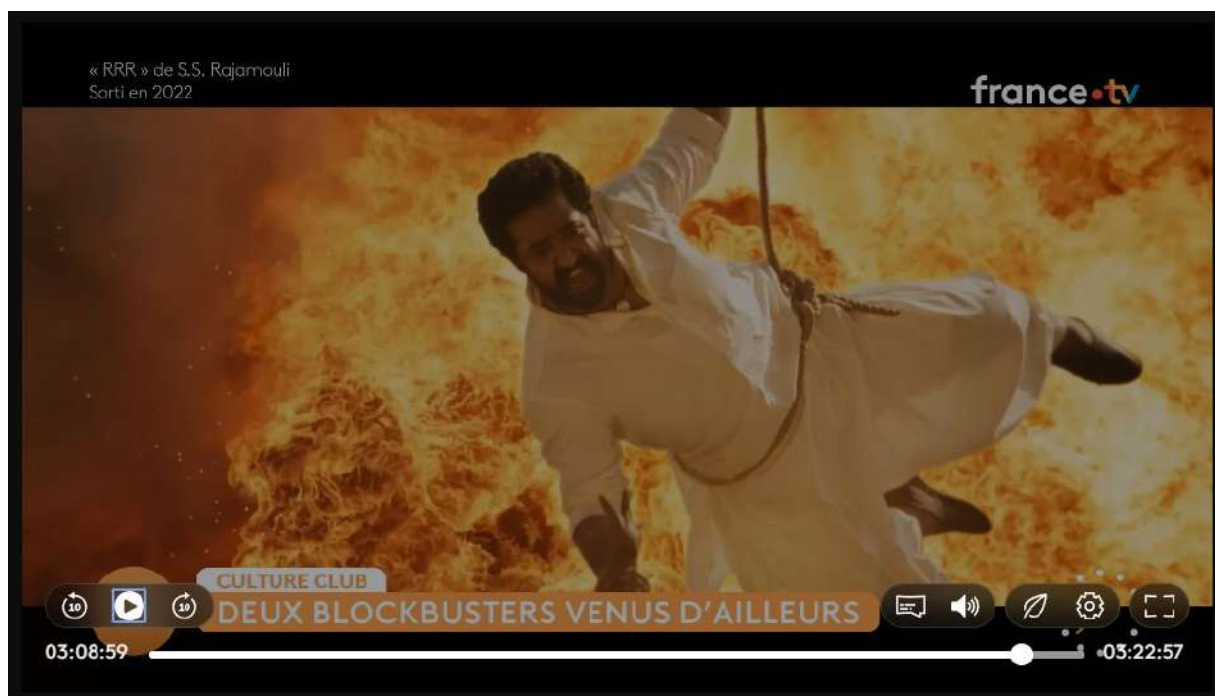
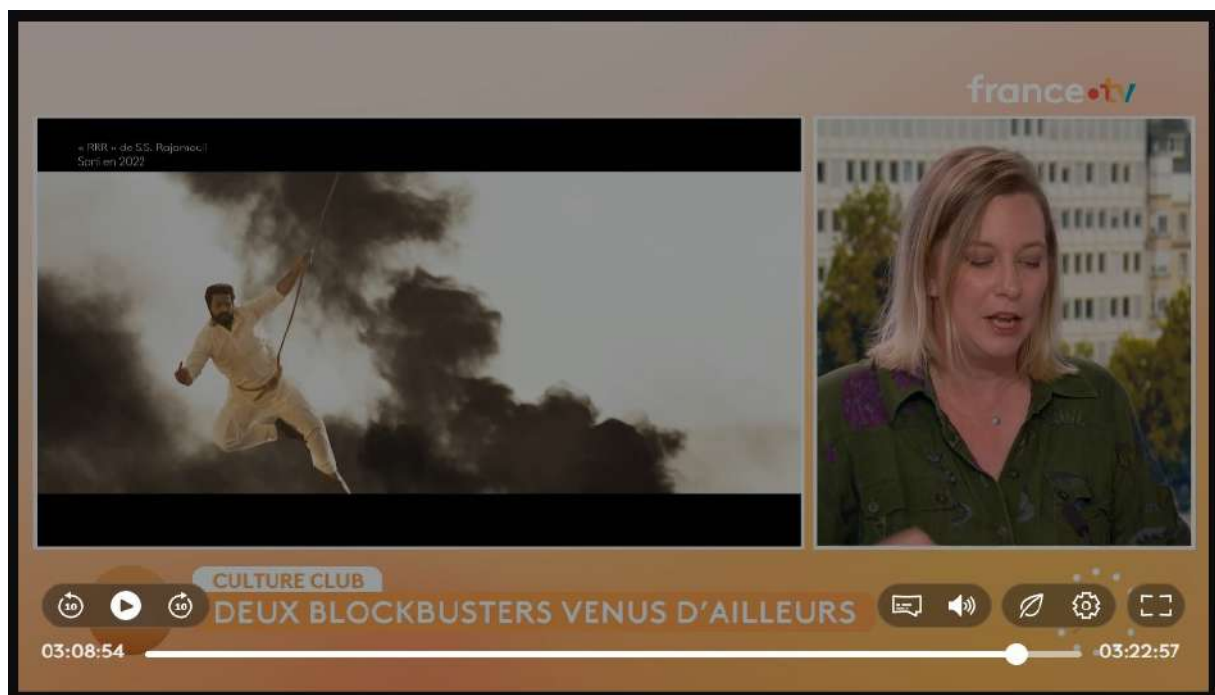
Laurence Malonda

Réalisation

TV

DIFFUSION LE 29 JUILLET





S.S. Rajamouli, le roi du blockbuster indien de passage à Lyon



Plusieurs spectateurs issus de la communauté indienne ont rencontré le réalisateur S.S. Rajamouli, à l'Institut Lumière de Lyon, 1er juillet 2026 • © FTV

Fanny Havot

Publié le 02/07/2026 à 18h43 |

Temps de lecture : 2 min

Auvergne-Rhône-Alpes

[copier le lien](#)

Ajouter comme source préférée

C'est une excellente nouvelle et un événement majeur pour les cinéphiles lyonnais et français. À l'occasion d'une rétrospective à l'Institut Lumière, le réalisateur de cinéma télougou s'est rendu à la rencontre des spectateurs lyonnais. Une fierté pour la communauté indienne.

À peine monté sur scène, les applaudissements fusent dans la salle de cinéma, remplie à ras bord. Sous le feu des projecteurs : Srisaila Sri Rajamouli, plus connu sous le nom de S.S. Rajamouli, l'un de plus grands réalisateurs indiens au monde.

Réalisateur oscarisé et record d'entrées en Inde

Avec douze films au compteur parmi les plus célèbres en Inde, le cinéaste peut se vanter de représenter à l'internationale le Tollywood ou cinéma télougou, la langue parlée au Sud de l'Inde dans les Etats de Telangana et d'Andhra Pradesh. La langue télougou est la 4e plus parlée en Inde.

Célèbre pour ses films "Eega : la mouche vengeresse", le diptyque "La Légende de Baahubali" ou encore "RRR" pour lequel il a remporté l'Oscar et le Golden Globe de la meilleure musique originale en 2023, il détient le record d'entrées en Inde avec 100 millions de billets vendus pour le film "La Légende de Baahubali : partie 2".



institut.lumiere et carlotta.films
44.4K followers

Voir le profil



[Voir plus sur Instagram](#)

8 670 mentions J'aime

institut.lumiere

L'Institut Lumière a eu l'honneur de recevoir hier la superstar du cinéma indien @ssrajamouli ! Une rencontre riche en émotions pour ce cinéaste humble, pourtant véritable monstre du box-office, avec des superproductions aussi flamboyantes que créatives.

Après une visite au Musée Lumière à la découverte du cinématographe et des premiers films, il a répondu aux questions d'un public venu nombreux à la projection d'Eega.

Moment incontournable, il a ensuite découvert sa plaque sur le mur des cinéastes, aux côtés des talents les plus prestigieux du 7e art.

La journée s'est conclue par une séance de dédicaces et la projection très attendue de « RRR ». S.S. Rajamouli et ses équipes ont également présenté des extraits de Baahubali, The Eternal War - un film d'animation, co-réalisé avec le studio français Alcyde, prévu pour 2027. Un genre encore peu exploité par le cinéma indien.

Merci au public présent, à @carlotta.films et à S.S Rajamouli pour sa venue !

🖤 @loicbenoitainsivalavie

Voir les 20 commentaires

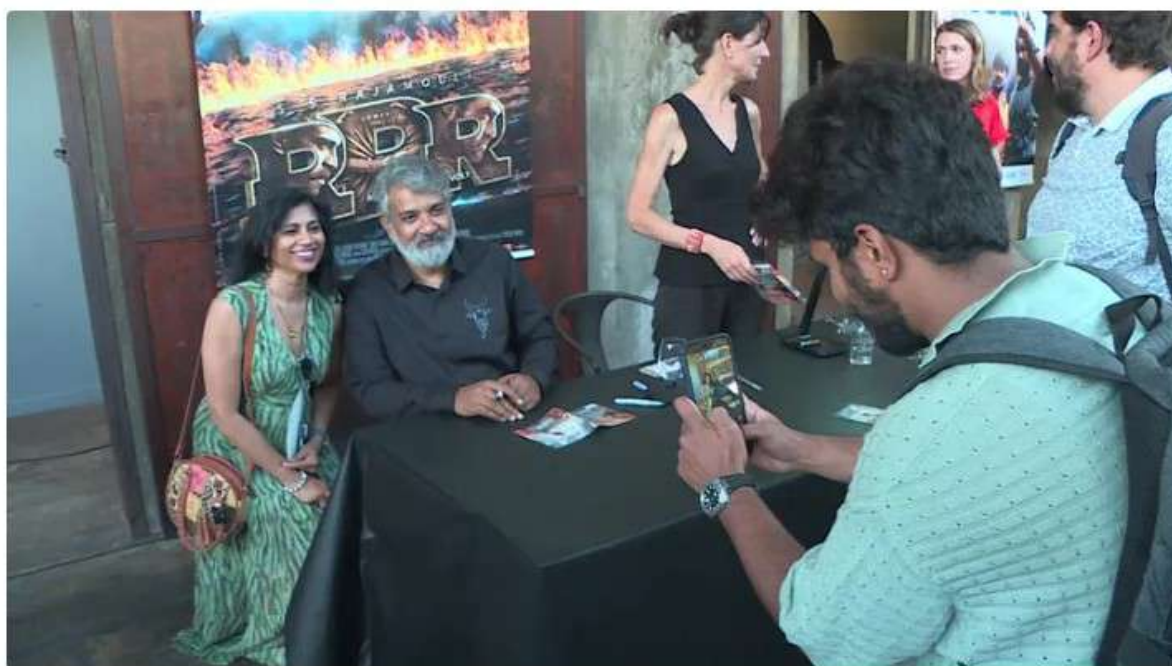
Ajouter un commentaire...

En pleine réalisation de son prochain long-métrage, "Varanasi", le plus coûteux de l'histoire du cinéma indien, S.S. Rajamouli s'est accordé une pause à l'Institut Lumière de Lyon, qui lui accorde une rétrospective jusqu'au 17 juillet.

Une fierté pour la diaspora indienne

Sa venue a attiré de nombreux fans, notamment au sein de la communauté indienne lyonnaise. *"Je ne suis venu que pour lui, je regarde ses films depuis que je suis enfant"*, raconte Pavan Reddy.

Son ami est lui venu d'Allemagne jusqu'à Lyon pour le rencontrer. *"C'est une grande inspiration, pour nous comme pour beaucoup de réalisateurs à travers le monde"*, justifie-t-il. Entre autres : Steven Spielberg et James Cameron, ce dernier ayant qualifié S.S. Rajamouli d'"*icône mondiale du cinéma*".



Une séance dédicace des DVD des films "Eega : la mouche vengeresse" et "RRR" s'est tenue à l'Institut Lumière, à Lyon, 1er juillet 2026 ● © FTV

Ashok Korra et Madhu Karumuri n'auraient, eux aussi, manqué pour rien au monde le passage du réalisateur à Lyon. Les deux frères, télougous et fondateurs de l'Association de l'Inde Lyonnaise, se sentent honorés par sa présence.

"Il fait la fierté du cinéma indien. L'Inde ne se résume pas qu'au Bollywood, c'est aussi ce cinéma-là, celui de Télougou. Il montre que nous savons réaliser de bons films et que les standards pour les films indiens sont très hauts", témoigne Ashok Korra.

Son frère renchérit : *"Pour décrire son cinéma, il faut aller dans la profondeur, ça va au-delà de l'imagination, elle n'a pas de limite. Il montre par exemple sur grand écran la mythologie indienne à un niveau jamais atteint dans le monde."*



Extrait du film "La Légende de Baahubali : partie 1" réalisé par S.S Rajamouli, diffusé à l'Institut Lumière de Lyon, 1er juillet 2026 • © FTV

Repousser les limites de l'imagination

Un style unique, qui mélange scène d'action, fantaisie, amour et danses traditionnelles. *"Je vois le cinéma comme une attraction à sensations fortes. Le spectateur passe du rire à la musique en passant par des scènes plus profondes. C'est avec toutes ces émotions fortes qu'il se connecte au récit et aux personnages",* explique S.S. Rajamouli.

Le tout en repoussant toujours les limites du réel. *"J'essaie de ne pas me limiter dans mon imagination. Des choses impossibles peuvent être montrées à l'écran, d'après moi, à condition qu'au moment où ça arrive, le public soit en phase avec les personnages",* précise-t-il.



ssrajamouli
Institut Lumière

Voir le profil



Voir plus sur Instagram

649 103 mentions J'aime

ssrajamouli

Visited the Lumière Museum and the screening room where Eega and RRR was screened to a full house in Lyon, France.

Thierry Frémaux, the director of the Institut Lumière and the Cannes Film Festival, was gracious enough to introduce me. Then he said he had planned a surprise and walked me through the very street where cinema was born. I was already emotional for everything that was happening around me.

And there is this wall full of plaques. Names of legends like Martin Scorsese, Clint Eastwood, Quentin Tarantino, Francis Ford Coppola... and then I noticed a plate covered with a red cloth. My mind went blank.

I don't even know what to say for the honour of having my name permanently placed on the Mur des Cinéastes, along with the greats.

Only gratitude. Deeply, deeply humbled. 🙏

Thank you @institut.lumiere for a memory I will carry for a lifetime.

Voir les 1453 commentaires

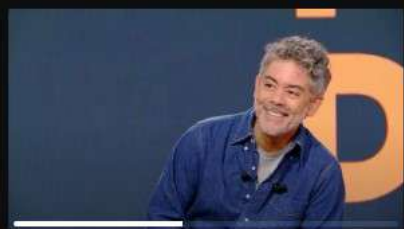
Ajouter un commentaire...

Son nom sera désormais connu de tous les Lyonnais grâce à une plaque accrochée sur les murs de l'Institut Lumière. *"Je ne suis pas très croyant mais le cinéma, c'est un peu Dieu pour moi. La salle de cinéma, c'est comme mon temple. Et d'être ici, dans le berceau du septième art, dans cet endroit... C'est très émouvant"*, confie le réalisateur.

D'après un reportage de Julien Sauvadon et Mathieu Boudet.



DIFFUSION LE 16 JUIN



Pauline Clément, Bertrand Usclat, Martin Darondeau (« De la comédie française ») ; Manu Payet (« Deviens Génial »)

41 min

Emission du 16 juin 2026

C'est la fin de la saison de Super Plan. Dernier tour de piste pour Antoine et sa troupe en compagnie de Pauline Clément, Bertrand Usclat, Martin Darondeau (« De la comédie française ») et Manu Payet (« Deviens Génial »). Au programme : Mina se promène avec la reine de la croisette (« Jim Queen »), Renan et Simon épiluchent toutes les sorties de l'été (« L'Odyssée », « Supergirl », « Soudain », « The Last Viking »...), Antek et Chloé font un bilan de fin d'année... Et quelques super plans à emporter pour les vacances !

Disponible jusqu'au 30/09



DIFFUSION LE 12 JUIN



Disclosure day, The Christophers, La Bataille de Gaulle, Obsession, Backrooms,...

46 min

Emission du 12 juin 2026

Pour clôturer la saison, Le Cercle fait le point et débat sur les grandes sorties de l'été. Parmi les films actuellement en salles, on discute du dernier Spielberg, de The Christophers de Soderbergh ou encore de Jim Queen qui avait fait sensation en Séance de minuit, au Festival de Cannes. On évoque les grandes épopées de l'été, La Bataille de Gaulle et L'Odyssée, puis les grandes frousses, Obsession et Backrooms. Perrine nous parle des sorties animation, avec un focus sur Toy Story 5, puis Philippe analyse une scène de RRR du cinéaste de Tollywood S. S. Rajamouli, à l'occasion de sa sortie inédite en France. Enfin, Le Cercle vous guide dans les sorties cinéma avec ses recos chronos, juste à temps pour profiter de la Fête du cinéma du 28 juin au 1er juillet.

Disponible jusqu'au 30/10

16:11



LE CERCLE CINEMA

577

38

29

176

...

philipperouyer0212 et 2 autres personnes

Pour vous préparer à l'événement Ramajouli ...

Aimé par fabien... et 576 autres personnes

Ajouter un commentaire...

16:10



LE CERCLE CINEMA

577

38

29

176

...

philipperouyer0212 et 2 autres personnes

Pour vous préparer à l'événement Ramajouli ...

Aimé par fabien... et 576 autres personnes

Ajouter un commentaire...

16:11



LE CERCLE CINEMA

577

38

29

176

...

philipperouyer0212 et 2 autres personnes

Pour vous préparer à l'événement Ramajouli ...

Aimé par fabien... et 576 autres personnes

Ajouter un commentaire...

PRESSE ÉTRANGÈRE

CHF 4.70 / France € 4.70

Marchés privés

LE TEMPS

VENDREDI 3 JUILLET 2026 / N° 8566

Supplément

Spécial marchés privés: un secteur d'investissement passé au crible

Assurances sociales

L'AI est au bord du gouffre et l'AVS fait face à un manque de financement pérenne

Carrières

Comment l'IA transforme le métier d'assistant de direction

Athlétisme

La star Audrey Werro célébrée sur ses terres fribourgeoises le temps d'un meeting

La troublante visite d'une école privée

FRANCE

Portées par la défiance envers l'Education nationale, les écoles privées ne bénéficiant d'aucune subvention publique ont le vent en poupe

■

L'Académie Saint-Louis de Chalès illustre l'essor de ces établissements catholiques, promouvant une éducation traditionaliste où filles et garçons sont séparés

■

A l'occasion d'une journée portes ouvertes, immersion dans l'institution parrainée par le milliardaire ultraconservateur Pierre-Edouard Stérin

■

Les parents se voient proposer d'étranges solutions fiscales: grâce à des montages financiers, l'argent public finance indirectement l'école et l'internat

L'exubérant cinéma indien s'invite à Neuchâtel

FESTIVAL

Le réalisateur indien S. S. Rajamouli, qui a créé l'un des plus grands succès du 7e art du sous-continent, est l'invité du NIFFF. Il présente cette année l'inédit «RRR», sorti en 2022: trois heures de scènes parfois stupéfiantes, de ralentis hyper-dramatisants et de musique entêtante.

ÉDITORIAL

Sortir du tabou sur la climatisation

FREDERIC JULLIARD

Malgré la canicule qui dessèche les neurones et amoindrit les cerveaux, pouvons-nous réfléchir sereinement, sinon froidement, à l'utilisation de la climatisation dans notre pays? Jusqu'ici, la question relevait du tabou politique: il n'était pas envisageable de laisser la population suisse se rafraîchir grâce à cette technologie, pourtant utilisée massivement hors d'Europe.

Cette vision restait compréhensible dans un pays où il faisait frisquet huit mois par an et vaguement tiède le reste du temps. Mais nous voici entrés dans un nouveau monde, celui du dérèglement climatique. Face à la multiplication des canicules, il faut poser les questions qui fâchent: pourquoi refusons-nous de laisser mourir de froid les plus fragiles en hiver, mais tolérons-nous qu'ils meurent de chaud en été? Le mazout hivernal est-il plus vertueux que la clim estivale?

Il ne s'agit pas de généraliser les climatiseurs sans discernement, dans un grand élan populiste et étatiste à la Marine Le Pen. Cela contribue, paradoxalement, à l'aggravation du problème. Les solutions durables restent prioritaires: végétaliser les villes, rénover les bâtiments, développer le renouvelable. Toutes mesures que les écologistes défendent depuis longtemps, et dont l'épisode récent démontre la nécessité.

Mais ces grands chantiers ne doivent pas bloquer les solutions à court terme. Pour installer une climatisation dite «de confort», à Genève par exemple, la liste des documents à fournir se révèle tellement ubuesque qu'elle équivaut à une interdiction de fait. Juges plutôt: «La preuve du besoin de climatisation selon la norme SIA 382/1 édition 2014; [...] un descriptif de la régulation; le calcul de l'indice de dépense d'électricité admissible [...] la démonstration de la valorisation des rejets de chaleur sur place ou dans l'environnement bâti [...] Le formulaire EN-110 [...]». Et ainsi de suite, sur une page entière.

La conseillère d'Etat Delphine Bachmann a annoncé dans la Tribune de Genève une simplification de ces démarches, et elle a raison: il faut plus de souplesse pour aider les personnes fragiles et rafraîchir les logements particulièrement exposés. Tout en lançant une politique publique volontariste afin d'équiper sans attendre les écoles, crèches, EMS ou hôpitaux mal isolés.

Desserrons un peu l'étau autour de la climatisation, tout en renforçant les mesures de fond contre le réchauffement. Si cette politique équilibrée est menée avec pragmatisme, elle sauvera des vies, sans faire dérailler la consommation d'énergie.

Aux sources de l'hégémonie américaine

ÉCONOMIE

Wall Street, Detroit ou encore le Texas: l'histoire de la construction de la puissance des Etats-Unis est attachée à des lieux emblématiques

■ Immersion dans les cinq endroits qui ont contribué à l'essor de la domination d'un pays qui fête les 250 ans de son indépendance

PAGES 4, 5

PAGE 20

PAGES 2, 3

NICOLAS DUFOUR

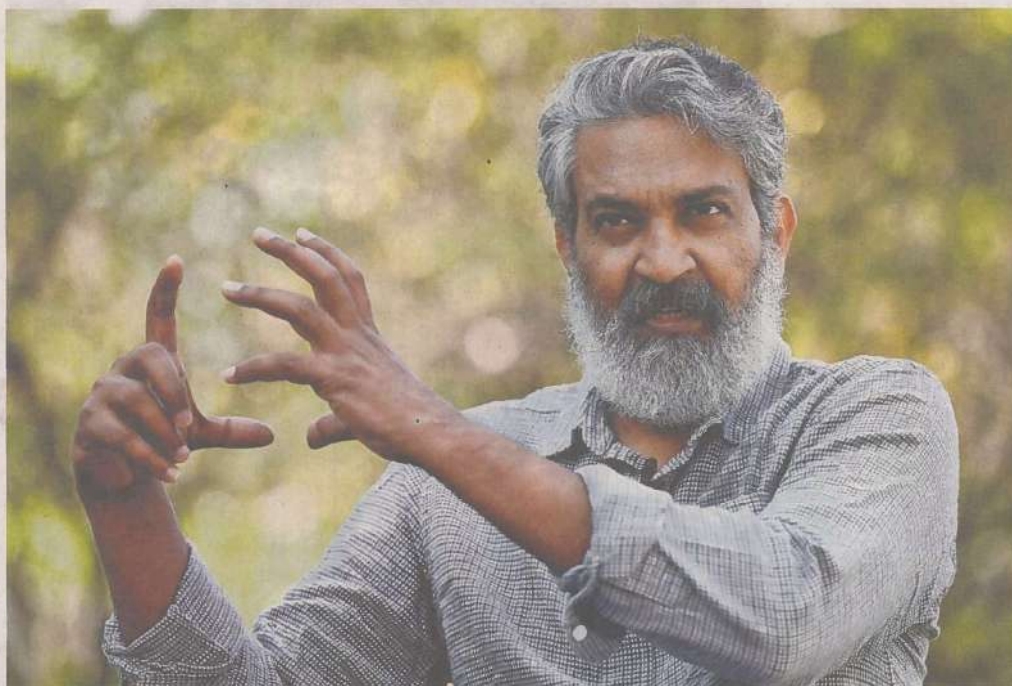
Au début de chaque projection d'un film au Festival du film fantastique de Neuchâtel (NIFFF), ça ne manque pas. Du fond de la salle, qu'il vente, pleuve ou transpire, un fidèle lancera ce cri de ralliement, ce rôle identitaire: «Baahubali!». C'est le titre d'un film indien fameux de 2015 et 2017 de S. S. Rajamouli, immense épopée historique en deux volets, 5h30 de batailles épiques.

Le NIFFF a une relation particulière avec le cinéaste. Deux ans avant *La Légende de Baahubali*, le festival a eu fin nez en montrant *Eega*, le film le plus frappé du réalisateur. Cette année, c'est la messe: le maître vient à Neuchâtel. Les adorateurs se massent et ce monsieur amusant viendra leur dire qu'il ne faut pas l'idolâtrer. Mercredi soir à l'Institut Lumière à Lyon, la standing ovation à son arrivée sur scène n'en finissait pas. Il a dû lui-même agiter les bras de haut en bas, un peu comme ses héros qui parlent par signes en pleine action, afin de, enfin, calmer la foule.

Marvel est une comptine de nuit face à S. S. Rajamouli

S. S. Rajamouli est en tournée franco-suisse pour la sortie de *RRR*, son dernier film en date, réalisé en 2022 et resté inédit. Il sortira en salles en France puis en coffret produit par Carlotta, distributeur et éditeur du cinéaste. Situé en 1920, *RRR* raconte l'amitié puis le choc entre deux hommes à l'époque où frémissait le désir d'indépendance dans le pays. «Ce sont deux héros de ma région», lance l'auteur, toujours désireux, on le verra, de marquer son territoire. Ces trois heures de scènes parfois stupéfiantes, de ralenti hyper-dramatisants et de musique entêtante (elle a arraché l'Oscar aux Américains, c'est dire) font passer un film Marvel pour une comptine de nuit. Le NIFFF le dévoile ce soir.

S. S. Rajamouli n'a pas fait d'école de cinéma et, dit-il, il est devenu cinéaste «tardivement». Son père était réalisateur. «J'étais l'un de ses assistants. Mais quand les films sortaient, ils ne correspondaient jamais à ce que j'avais imaginé. J'ai commencé à me dire qu'il fallait que j'en fasse moi-même.» Il débute par quelques mises en jambes puis se lance



S. S. Rajamouli lors d'un entretien dans les locaux du film «RRR». (HYDERABAD, 22 FEVRIER 2023/NOAH SEELAM/APFI)

Rencontre avec le cinéaste d'un univers en expansion

PROJECTION Découvert en 2013 au Festival du film fantastique de Neuchâtel avec la délirante histoire de mouche vengeresse «Eega», S. S. Rajamouli a réalisé «Baahubali!», l'un des plus grands succès du cinéma indien. Vendredi et samedi, il est l'invité du NIFFF, où il présente le colossal «RRR»

dans le délirant *Eega*, histoire d'un amoureux qui, tué par son riche rival, s'est transformé en mouche. Il trouve tous les moyens pour se faire reconnaître en insecte par sa dulcinée et pourrir la vie de la crapule. Cela peut aller loin, le harcèlement de mouche. «C'est sans aucun doute un film commercial», lance son créateur. «C'est aussi mon film préféré. Sur le papier il semblait tellement risible, si ridicule, que traduire cette idée en un film m'a donné une grande confiance. Si je pouvais faire un film de mouche, on me suivrait ensuite pour tout. Et tout ce qui est survenu ensuite est dû à *Eega*.»

Il peut se lancer dans la vertigineuse entreprise de *La Légende de Baahubali*. Un budget d'envi-

ron 50 millions de francs, alors considérable. Surtout, un film à grande visée en télougou, l'une des langues du sud, loin de l'hindi de Bollywood. Alors qu'un film

cinéma indien à avoir traversé les langues, à être devenu un succès national. Depuis, nous en avons un par année. Plus tard, quand j'ai vu que *Baahubali* sortait au

«Quand j'ai vu que «Baahubali» sortait au Japon, j'ai compris que les émotions ne traversaient pas seulement la rue, mais aussi les pays»

S. S. RAJAMOULI, RÉALISATEUR

obtient en moyenne dans les 40 millions d'entrées, *Baahubali* draine 110 millions de spectateurs. Un raz de marée: «C'était alors le premier film en 85 ans de

Japon, j'ai compris que les émotions ne traversent pas seulement la rue, mais aussi les pays.»

La fresque historique convainc, surtout par l'énormité de son dis-

positif. L'auteur revient pourtant aux fondamentaux nationaux: «Les histoires indiennes, dans lesquelles j'ai grandi, me passionnent. Ce pays est un puits de contes, de fables. Les penseurs, les philosophes ont utilisé le folklore et les histoires fantastiques comme moyen d'expression, ce qui leur confère un caractère particulier.»

Avec tout le respect qu'on lui voue, on ne misera pas sur S. S. Rajamouli pour nous apprendre l'histoire de l'Inde. Mais pour faire trembler les haut-parleurs des cinémas comme les cœurs des fidèles, il n'a pas son pareil. «J'aime prendre les réactions des gens à la sortie d'un film. J'appelle ça ma bibliothèque des réactions du public. Quand

j'écris, je ne pense d'abord pas au public. Puis je m'imagine moi-même dans la salle voyant le film, comme quand j'étais enfant dans ma ville natale. Et je pense aux éventuelles réactions.»

Une situation du cinéma «alarmante»

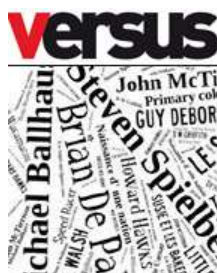
Sauf que pour les émois en salle, les nuages s'accumulent. Il se dit «préoccupé»: «Le cinéma est en baisse en Inde. C'est alarmant pour des gens comme moi. Certes, quand le public aime, il vient en masse. On a des succès encore plus grands qu'avant, mais moins fréquemment. Il n'y a plus rien entre les deux: soit des énormes succès, soit des petits longs métrages. Il y a des cinémas partout dans mon pays, chaque ville a sa salle de 1200 places. Mais ces cinémas ne peuvent pas accueillir les grandes machines et, face à la baisse générale des entrées, ils ferment. Nous devons réfléchir à rendre l'expérience cinéma plus agréable, plus intense. Mais je n'ai pas de solution...»

En Europe, on veut y croire. Alors que ses films n'ont jusqu'ici pas eu de grandes sorties en salles ni d'édition DVD, Carlotta mise gros. «S. S. Rajamouli peut toucher un public plus large que les amateurs de Bollywood», assure le patron, Vincent Paul-Boncour. Qui soigne les détails: à l'Institut Lumière, chaque siège avait sa carte postale et son badge aux couleurs des films du maître.

Le concernant, S. S. Rajamouli n'a pas de souci à se faire. Il devient le démiurge d'un univers en expansion. *Varanasi*, son prochain film prévu au printemps 2027, semble pousser les curseurs encore un peu plus loin en mêlant saga et voyage dans le temps, fantasy et science-fiction, à l'échelle de la planète, cette fois. Et il fait sauter le budget à plus de 90 millions de francs. *Baahubali* devient une franchise, il va être décliné par un diptyque en animation (avec notamment un studio français) et une série se concocte. On n'a pas fini de crier «Baahubali!!!» dans la touffeur de Neuchâtel. ■

Focus sur S. S. Rajamouli. Festival du film fantastique de Neuchâtel. Projection de *RRR* en sa présence ce soir à l'open air. Conférence demain à 14h au Rex. *Baahubali* dans un nouveau montage et *Eega* seront montrés le mardi 7 et le jeudi 9 juillet.

SITES INTERNET



<https://blog.revueversus.com/2026/06/18/eega-de-s-s-rajamouli-un-film-qui-fait-mouche/>

« Eega » de S.S. Rajamouli : Un film qui fait mouche !

Publié par versusmag
18 juin, 2026



Après la stupéfaction et le coup de cœur éprouvés à la vision de la géniale Légende de Baahubali (un indispensable Blu-ray disponible chez Carlotta), grande était l'attente de découvrir une autre œuvre du cinéaste indien S.S. Rajamouli. L'éditeur comble nos vœux avec Eega, film tourné en 2012, complètement différent et tout aussi jouissif. Sorti en Blu-ray ce 16 juin, le film sera également à l'affiche des cinémas à partir du 28 juin, dans le cadre d'une grande rétrospective consacrée à Rajamouli. L'occasion de découvrir RRR en avant-première et en sa présence à l'Institut Lumière de Lyon le 1er juillet (séance d'ores et déjà complète mais d'autres films de Rajamouli sont encore programmés à l'Institut jusqu'au 17 juillet). Citons également un week-end à la Cinémathèque française (26-28 juin), une avant-première au Grand Rex à Paris (30 juin), une rétrospective au festival de Neuchâtel (3-4 juillet) et une projection à celui d'Annecy.

S.S. Rajamouli est le cinéaste-phare de ce qu'on appelle Tollywood, c'est-à-dire la production parlée en télougou, de la même manière que Bollywood désigne la production en hindi. Et si l'on désire mieux connaître la carrière du monsieur, il vaut mieux plonger dans la très érudite vision de son œuvre par le critique et réalisateur Christophe Gans, en supplément du Blu-ray.

Après le générique au cours duquel on entend un enfant demander une histoire à son père, Eega démarre sur une *love story* classique et un peu *kitsch* entre une jeune fille, Bindu, et son voisin, Nani. Il lui fait les yeux doux, elle semble l'ignorer. Mais le très riche (et *gangster*) Sudeep passe par là et entreprend de conquérir le cœur de Bindu. S'apercevant qu'un rival est sur son chemin, il tue Nani, au moment même où Bindu déclare, par message, son amour à ce dernier.



Samantha Ruth Prabhu et Sudeepa

Ce scénario, qui paraissait jusque là tout ce qu'il y a de plus normal, prend soudain un énorme virage car voici que Nani se réincarne en mouche. On assiste à ses premiers essais dans cette nouvelle vie par une succession de scènes complètement étonnantes et marrantes. Et cette bestiole, somme toute pas très mignonne, s'empare du cœur des spectateurs tant on craint pour elle et tant elle montre d'ingéniosité pour se tirer de nombreux mauvais pas.

Remarquons toutefois, avant la réincarnation de Nani en insecte, quelques signes avant-coureurs prouvant que Rajamouli n'a peur de rien, bravant toutes les censures. Ainsi, un soir, Nani — encore sous sa forme humaine — raccompagne Bindu chez elle. Comme elle tousse, il s'introduit par une lucarne dans une maison et, pour la ramener à sa bienaimée, se saisit d'une bouteille. L'ayant bien secouée durant le trajet, le liquide jaillit du goulot en moussant et ce n'est pas la peine d'avoir l'esprit mal placé pour comprendre l'état de l'amoureux. De même, puisqu'il faut des chansons dans tout film indien qui se respecte, Nani chante son amour à Bindu, tombe dans l'eau et continue à chanter avec force glouglous. Une façon de se moquer gentiment des poncifs attendus par le public.

Une fois la transformation faite, *Eega* nous mène de surprise en surprise, sur un rythme entraînant. Comment décrire cette situation ? La mouche, avec ses gros yeux rouges et sa petite mine sympathique, nous a mises dans sa poche (si elle en possède une) et Rajamouli, grâce à une mise en scène ironique, époustouflante, marrante, onirique nous séduit, nous fait avoir peur pour ce volatile créé à partir d'effets spéciaux, tant il invente pour lui des catastrophes : accident de voiture, poursuite sur une autoroute, chasse par de gros oiseaux, *flytox*, tirs... Tous les coups sont permis pour le méchant Sudeep et *Eega* prend le chemin d'un sacré film d'action... jusqu'à la chorégraphie finale, aussi surprenante — même si elle n'a rien à voir — que celle qui concluait *La Vie de Brian*. C'est ainsi qu'on aime le cinéma, quand il est réalisé par des personnes qui n'ont pas froid aux yeux et qui osent, prennent des risques (y compris celui du ridicule, jamais atteint ici) et font la preuve de l'étendue de leur talent. *Eega* ? C'est vraiment un film qui fait mouche !

Jean-Charles Lemeunier

BILLET DE BLOG 17 JUIN 2026



Cédric Lépine

"Eega, la mouche vengeresse" de S.S. Rajamouli

Depuis plusieurs années, Nani fait la cour à Bindhu. Lorsque le puissant criminel Sudeep décide que Bindhu lui appartient, il assassine Nani qui se réincarne en mouche prête à se venger.



Eega, la mouche vengeresse de S.S. Rajamouli © Carlotta Films

Sortie Blu-ray : *Eega, la mouche vengeresse* de S.S. Rajamouli

Découvert en France avec son film épique grandiose [*La Légende de Baahubali* \(2016-2017\)](#), S.S. Rajamouli témoigne d'une production cinématographique en Inde à l'inventivité folle et décomplexée quant au respect de la vraisemblance narrative. Avant de renouer avec l'héritage des films épiques à grands spectacles à la manière de Cecil B. DeMille, le cinéaste télougou plongeait avec *Eega* (2012) dans le burlesque en forme d'insoumission par rapport aux canons des productions dramatiques chantées et dansées. Ici, le héros meurt très vite et le véritable personnage humain central est le grand méchant de l'histoire à la manière du coyote chez Tex Avery. Les tentatives d'assassinat du grand méchant par la mouche éponyme se multiplient dès lors à un rythme soutenu, une fois le héros mort et réincarné.

Pour mener à bien ses plans afin de perturber le quotidien du grand méchant, la mouche fait preuve d'une inventivité folle dans de nombreuses scènes totalement inédites. Elle se retrouve dans la seconde partie associée à son amoureuse qui lui confectionne en miniature un équipement digne d'un super héros. Le principe de l'amour fou est aussi bien amené que celui de la réincarnation en s'enracinant dans des mythologies locales. Quant au burlesque, il explose dans de multiples situations où l'antagoniste survit à une succession de tentatives d'assassinats toutes plus terribles les unes que les autres.

Si le scénario dans son ensemble n'est guère exceptionnel, les séquences invraisemblables font le véritable enjeu du film salué avec enthousiasme par Christophe Gans en bonus de cette édition.



Eega, la mouche vengeresse

Eega

de S.S. Rajamouli

Avec : Sudeep (Sudeep), Nani (Nani), Samantha Ruth Prabhu (Bindhu), Hamsa Nandini (Kala), Crazy Mohan (le docteur), Santhanam (Govindhan), Adithya Menon (un assistant de Sudeep), Chandra Sekhar (Tantra), Srinivasa Reddy (un assistant de Sudeep), Sivannarayana (le prêtre), Devadarshini Chetan (la belle-sœur de Bindhu), Noel Sean

(l'ami de Nani), Thagubothu Ramesh (le cambrioleur ivre), Venkatesh Chakravarthy (le professeur), Micky Makhija (un homme d'affaires), R.K. Mama (un homme d'affaires), Sathviksriram, J. Karthik, Dhanraj Inde – 2012.

Durée : 134 min

Sortie en salles (France) : 28 juin 2026

Sortie France du Blu-ray : 16 juin 2026

Format : 2,39 – Couleur

Langue originale : télougou - Sous-titres : français, anglais.

Éditeur : [Carlotta Films](#)

Bonus :

« Le Géant de Tollywood » par Christophe Gans (2026, 18'04")

« Bricolé dément » par Christophe Gans (2026, 23'47")

Bande-annonce originale (2'21", VOST)



<https://www.cine-zoom.com/dvd-et-musiques-de-films/17741-eega-la-mouche-vengeresse.html>

EEGA, LA MOUCHE VENGERESSE



Ressortie en salle : le 28 Juin 2026

Sortie Blu-Ray & DVD : le 16 Juin 2026

VU - 3 Zooms -

Film indien

Ecrit et réalisé par S.S. Rajamouli (2012)

Avec Sudeep, Nani, Samantha Ruth Prabhu...

Action, Fantastique – 2h14 -

BA/vo : https://www.allocine.fr/video/player_gen_cmedia=19410522&cfilm=208659.html

Pas de rencontre pour ce film, on n'a pas fait mouche !

A propos :

En une douzaine de films, S.S. Rajamouli est devenu l'un des plus puissants ambassadeurs de Tollywood - le Hollywood télougou, d'après la langue de l'Inde du Sud -, dont les productions monumentales ne cessent de repousser les limites du box-office. Avec *Eega, la mouche vengeresse*, sommet de fantaisie loufoque, à travers les figures héroïques de son ambitieuse saga (*La Légende de Baahubali*, véritable phénomène mondial) ou les danses traditionnelles de *RRR* (Oscar de la meilleure chanson originale) s'exprime sa créativité débridée.

Le cinéaste sera à la Cinémathèque française le temps d'un week-end exceptionnel (du 26 au 28 juin), prélude à la ressortie estivale d'*Eega, la mouche vengeresse* (le 16 juin en Blu-ray et le 28 juin 2026 en salle) et de *RRR* (en salle le 29 juillet 2026).



Sortie en salle : le 28

juin 2026 en salle | 2h

14min | Action,

Fantastique

Titre original : Eega

Scénario : S.S. Rajamouli

Distributeur : Carlotta



Avec Sudeep, Nani, Samantha Ruth Prabhu, Hamsa Nandini, Adithya Menon, Devadarshini Chetan, Srinivasa Reddy, Thagubothu Ramesh...

Musique originale : ? (Compositeur)



Synopsis : La réincarnation de Nani en mouche, un jeune homme injustement assassiné,

parce qu'il est amoureux d'une jeune femme convoité par un milliardaire mafieux local... sa vengeance arrivera t-elle au bout ?...



Notre avis : Un scénario original, pour un plaisir singulier avec les libertés prise par le scénario. La première partie où les personnages se mettent en place à la façon de Bollywood, dans son aspect romance est un peu mièvre, mais dès que la mouche arrive, ça



fonctionne beaucoup mieux : elle devient drôle (même très drôle lorsqu'elle pratique une danse bollywoodienne entraînante), dynamique et convaincante. La réussite du film tient dans la représentation de la mouche qui fait passer tout un panel d'émotions sans jamais parler. On comprend rien qu'à la voir ce qu'elle ressent : sentiment de revanche, désarroi, colère, détermination, fierté, tristesse, sentiment de raillerie, etc ! Toutes ces émotions, ce ressenti passent par ses mimiques et en particulier par le mouvement de ses pattes. Un très gros travail a été effectué par l'équipe d'animation qui a observé plusieurs mouches pour créer Eega. L'acteur qui incarne Sudeep, le méchant milliardaire, offre une belle prestation. Ce film fantastique a remporté de nombreuses récompenses. Un plaisir divertissant et inattendu, qui nous amuse et nous transporte ! Nous ne verrons plus les mouches de la même façon ! Lol !!!

Gérard Chargé - 3 Zooms -

CHAOS

<https://www.chaosreign.fr/eega-la-mouche-vengeresse-et-rrr-en-salles-cet-ete-le-cinema-de-ss-rajamouli-decrypte-par-christophe-gans/>

« Eega, la mouche vengeresse » et « RRR » en salles cet été : le cinéma de SS Rajamouli décrypté par Christophe Gans

Par **Gérard Delorme** | juin 22, 2026



Christophe Gans et SS Rajamouli, c'est toute une histoire. Les deux réalisateurs se sont même rencontrés pour un numéro de Starfix sorti en 2023. Christophe Gans donne quelques clés pour comprendre le cinéaste indien, en le replaçant dans son contexte historique, culturel, humain et familial. Parfait avant de découvrir deux Rajamouli prévus en salle cet été : **Eega, la mouche vengeresse** qui sort le 28 juin et **RRR** le 29 juillet.

« J'ai eu la chance de découvrir **RRR** en salle, précisément au Gaumont Stade de France, qui est l'une des quelques salles en région parisienne à diffuser du cinéma indien. J'y avais traîné un ami qui se méfiait d'emblée de ce qu'il allait voir. On était les seuls blancs dans la salle. Et puis le film a commencé et avec cet ami, on s'est regardés, effarés... Quelque chose qu'on ne peut pas soupçonner, si on regarde **RRR** sur le net ou en vidéo, c'est sa puissance sonore ! Une vraie apocalypse ! On est pris tout à coup sous un feu nourri de sons et de vibrations comme si on assistait à un concert rock. Le son et plus spécifiquement la musique ont une importance énorme en Inde, où les films sont visionnés dans des ambiances de fête totale. Les gens se lâchent vraiment dans les salles. Tout cela explique que les films ne sont pas mixés comme chez nous. Je ne veux pas dire qu'ils sont assourdissants – ce n'est pas le cas – mais ils sont... puissants ! La projection de **RRR** m'a rappelé la première fois que j'ai vu **Suspiria** : on est face à un mur sonore. Le mixage de **RRR** a largement contribué au plaisir délirant ressenti lors de cette projection. Quant au film lui-même, il me suffit de dire que tout ce qu'on raconte à son propos est exact. Ce n'est d'ailleurs pas un film mais un fantasme de film, qui nous remet en accord avec une part de la vérité oubliée du cinéma. Sur les 17 films projetés tous les jours au Gaumont Stade de France, trois sont indiens. Les langages varient. Hindi, tamil ou telugu. Si je me souviens bien, **RRR** passait en deux versions, hindi et telugu. Aujourd'hui, le cinéma indien est entré dans une phase « pan-indienne », c'est-à-dire qu'il vise toutes les populations, alors que pendant très longtemps, il s'adressait à des publics spécifiques. Le cinéma hindi dominait l'Inde du Nord – c'est celui qu'on connaît sous le nom générique de Bollywood, B pour Bombay. Tollywood représente le cinéma telugu dont la capitale est

Hyderabad. Il est moins connu en Occident, même si c'est celui qui totalise le plus grand nombre d'écrans et de tickets vendus en Inde. S.S. Rajamouli, le réalisateur de **RRR**, est le plus célèbre représentant de Tollywood. Et enfin il y a Kollywood, basé à Madras au sud de l'Inde, tourné en tamoul. Personnellement, c'est celui que j'observe avec le plus d'attention car c'est le plus transgressif et brutal qu'on puisse voir aujourd'hui, tous pays confondus. Il a révélé des metteurs en scène incroyables, comme Lokesh Kanagaraj, qui avec **Kaithi** a réussi un formidable remake d'**Assaut** de Carpenter, ainsi qu'Arun Matheswaran, réalisateur de **Chinni (Saani Kaayidham)**, un « rape & revenge » d'auteur – oui, c'est possible – qu'on peut visionner à ses risques et périls sur Amazon Prime. Après avoir été pendant longtemps un patchwork de grandes industries, avec leurs codes précis, leurs façons de tourner, leurs stars respectives, le cinéma indien a donc décidé de passer à la vitesse supérieure pour toucher un public plus vaste. Depuis une dizaine d'années, on a vu croître ses moyens, notamment au niveau des techniques de la photographie et des effets spéciaux, un peu à la façon du cinéma de Hong Kong dans les années 80, ou du cinéma coréen des années 2000. Tout en restant très local, attaché à ses coutumes, ses traditions, le cinéma indien est devenu une cinématographie à la pointe des nouvelles technologies. Un cinéma qui défie le cinéma occidental sur son terrain sans pour autant y perdre son âme. »

Flambeau

« En France, les diffuseurs de films indiens louent les droits de ces films pour un mois, souvent moins, rarement plus. Les mieux lotis sont des incontournables comme **RRR** mais aussi **Vikram** (signé Kanagaraj), ou tout récemment **Pathaan**, avec la superstar Shah Rukh Kahn, un film d'action ébouriffant qui est la réponse indienne à **Mission Impossible**. Le Grand Rex organise des séances spéciales avec ces films événements, et elles sont systématiquement comblées. C'est là que j'ai vu **Pathaan**, dans une salle remplie à moitié d'Indiens, à moitié d'Occidentaux, tous excités comme des puces. Il faudrait être aveugle ou buté pour ne pas voir qu'il se passe quelque chose avec le cinéma indien : une véritable lame de fond. Au début des années 2000, **Lagaan** avait été un succès-surprise non seulement en France mais dans le monde, engendrant une sorte de culte auprès d'un public occidental jeune et branché. Je me rappelle l'avoir vu dans une salle où les gens reprenaient en chœur les chansons et dansaient dans les rangées, comme pour **Rocky Horror Picture Show**. C'était la fête. L'année suivante, il y a eu la sortie de **Devdas**, un mélodrame baroque adapté d'un texte immortel et porté par trois des valeurs les plus exportables du cinéma hindi : un cinéaste épris de beauté, Sanjai Leela Bhansali, et deux magnifiques spécimens d'humanité, Shah Rukh Khan et Aishwarya Rai. Pour autant, le film n'a pas rencontré le public et l'engouement est retombé. Jusqu'à récemment... où le cinéma indien est revenu en catimini par la petite porte du cinéma pour amateurs de sensations fortes. Il se murmure depuis deux-trois ans que le flambeau du cinéma d'action se trouve désormais entre Mumbai et Chennai (les nouveaux noms de Bombay et Madras). Que le cinéma indien, ce n'est plus seulement du cinéma masala, c'est-à-dire du mélodrame chanté et dansé – l'idée même que la plupart des gens se font de Bollywood – mais du cinéma qui vous cloue à votre fauteuil. Même s'il n'est pas le premier grand film d'action et d'aventures de Rajamouli, **RRR** est arrivé à point pour confirmer ces dires. 9 mois plus tard, le public rassemblé devant **Pathaan** venait bel et bien voir la nouvelle démonstration de force du cinéma indien. »

Résistance

« Il y a bien d'autres raisons au plaisir qui vous saisit devant le cinéma indien... D'abord, c'est une forme d'expression qui a décidé de résister à la globalisation générale. Là où le cinéma américain vise sans distinction un public cosmopolite et finalement fourre-tout, composé en vrac d'Anglo-saxons, d'Européens, et d'Asiatiques, le cinéma indien se destine d'abord à son public. De la même façon qu'il échappe à l'homogénéisation (du moins pour le moment), le cinéma indien semble avoir aussi échappé à tous les nouveaux codes imposés par le wokisme... Avec ses héros musculeux et barbus et ses déesses aux crinières jusqu'aux fesses, c'est un cinéma puissamment genré, qui n'est pas pour autant un cinéma réac'. Car il est conçu à la base pour un public de gens simples, issus de classes laborieuses, qui vient là se divertir en famille. Quand j'ai vu **RRR**, j'ai été immédiatement frappé de voir partout autour de moi des groupes composés de trois générations. On le sait, la grande faute du cinéma occidental est d'avoir découpé son public en segments de plus en plus minuscules. Le cinéma indien, lui, s'adresse à tout le monde. Ce n'est pas tant une marque de conservatisme qu'une résistance à une évolution mortifère qui a entraîné le déclin du cinéma occidental, en tout cas qui lui a fait perdre sa pole position. »

Origines

« Ma première réaction après avoir encaissé le choc **RRR**, c'est de regarder tout ce qu'avait fait Rajamouli, comme chaque fois que je découvre un cinéaste qui m'emporte. À force d'entêtement, je suis parvenu à commander les DVDs de tous ses films en passant par un vidéoclub au Sri Lanka. Ils ont dû me prendre pour une espèce de cinglé, mais ils étaient très flattés en même temps que je les appelle de France en clamant mon admiration pour un de leurs cinéastes. Les films de Rajamouli composent une extraordinaire terra incognita : on y découvre des repères, des stéréotypes, des archétypes qui ne sont pas les nôtres et que nous sommes sommés d'embrasser avant même de les comprendre. Si on accepte d'être un peu largué au début, on entre de plain-pied dans un monde qui étonne à chaque seconde. Le cinéma de Rajamouli reste profondément ancré dans les traditions, la culture et l'iconographie indiennes. La première surprise, c'est qu'on y croise beaucoup d'images religieuses ou dévotes, ce que j'appellerais – d'une façon sans doute réductrice – le « surnaturel religieux », qu'on ne pratique plus en Occident depuis des décennies. Il se trouve que le premier film que j'ai regardé est à mon avis celui qui fonde véritablement le style Rajamouli : il s'agit de **Simhadri**, son deuxième long métrage, tourné avec N.T. Rama Rao Jr., le futur chasseur de tigre de **RRR**. Le film commence d'une manière abrupte : lors d'une bagarre avec un gang des rues, le héros bondit tout en haut d'une affiche qui représente une divinité brahmanique pour décrocher son arme géante – une espèce de roue dentée – avec laquelle il va pourfendre ses adversaires. On est de plain-pied face à un personnage dont les superpouvoirs lui viennent d'un dieu représenté sur un calicot ! En la regardant, on sait instantanément que c'est une scène imaginée et filmée par un éternel enfant ! Le petit Rajamouli a été nourri des histoires que lui racontait sa grand-mère, à savoir les anciens récits épiques fondateurs de l'hindouisme, dont le Mahabharata. Son imagination lui vient également de son père, scénariste de cinéma, qui lui donnait à lire des bandes dessinées illustrant les aventures des héros du folklore indien. Devant la caméra de Rajamouli, le monde moderne n'est rien de plus qu'un vague background qui ne vient jamais contredire l'affrontement immémorial entre des héros et des vilains.

Qu'il se déroule, de nos jours ou dans un contexte mythologique comme celui de **Baahubali**, le cinéma de Rajamouli a plus à voir avec le péplum italien qu'avec tout autre genre du cinéma populaire. C'est une dimension qui échappe probablement aux Occidentaux qui regardent RRR en y décelant d'abord une espèce de postcolonialisme déchaîné, une dénonciation incroyablement virulente de l'occupation anglaise... Mais les héros de Rajamouli sont bel et bien les héritiers directs de Maciste, Samson et Sandokan, d'un cinéma populaire destiné aux masses laborieuses où le héros, avec rien d'autre que ses muscles bandés, part affronter l'oppresseur avec un grand O. Ça peut être les Anglais dans **RRR**, les gangs qui infestent les rues de Hyderabad, la mafia locale acoquinée à des politiciens, que sais-je encore ?, mais tout reste fidèle à une vision manichéenne héritée des textes anciens. D'ailleurs, pendant notre rencontre, je faisais remarquer à Rajamouli que l'expression de la violence dans ses films est précédée ou accompagnée de rituels très anciens. C'est une dimension spécifique au cinéma populaire indien. À plus d'un titre, il nous rappelle bien sûr le cinéma de Hong Kong, mais en y ajoutant cette dimension religieuse qui n'existe nulle part ailleurs. Rajamouli le dit, impossible de séparer le religieux de la culture indienne. Ces rituels font partie de l'identité de son pays. Ça a l'air un peu dingue dit comme ça, mais les personnages de Rajamouli sont eux-mêmes le réceptacle de la foi de leurs concitoyens. Comme si la croyance conjugée des gens convergeait et nourrissait leurs pouvoirs surnaturels. On le sent particulièrement dans *Vikramarkudu* et *Chatrapathi*, deux films qui nous racontent par le menu comment deux braves gars issus du petit peuple, vont pratiquement à leur insu devenir la réincarnation de héros mythiques aux yeux de leurs condisciples. De la même façon, dans **Baahubali**, le héros n'est pas **Baahubali** mais son sosie (en fait, son fils) surgi du passé pour reprendre le flambeau de son père et donner ainsi raison au peuple qui a toujours refusé de croire à sa mort. Enfin, le personnage du chasseur de tigre de **RRR** est l'héritier d'une sorte de charge séculaire qui consiste à défendre les tribus de la forêt dont il est la sentinelle attitrée. Une sorte de génie protecteur. Avec Rajamouli, on revient à quelque chose qui n'est pas tant naïf, mais révélateur du sens profond et très ancien du héros et de sa fonction. C'est probablement ce qui explique la fascination qu'exerce **RRR** sur les masses. Ils voient un film qui s'adresse d'abord à leur capacité émotionnelle de croire. »

Primitif

« Il y a plusieurs périodes dans la filmographie de Rajamouli. La première est la période telugu : un cinéma local donc, porté par des thèmes et des héros simples. Si on veut bien en accepter les aspects les plus primitifs, c'est un moment très intéressant dans l'appréciation de Rajamouli car celui-ci met tout à l'écran, ses convictions mais aussi ses carences. C'est ce qui a rendu ces films très attachants à mes yeux. On y voit l'œuvre se bâtir littéralement à partir de la charpente. Si Rajamouli rate une scène, il ne va pas la couper ou la réduire. Il la montre tout simplement en sachant qu'il la réussira la fois prochaine. Au début de *Chatrapathi*, par exemple, il y a un combat entre le héros et un grand requin blanc. La scène est incroyablement rudimentaire en termes d'effets spéciaux. C'est pourtant le même réalisateur qui, avec **Eega** puis **Baahubali**, va devenir l'un des grands experts des effets visuels en Inde. Pour cette raison, je recommande de voir ses premiers films dans l'ordre jusqu'à **Magadheera**. On voit comment s'organisent ses idées, ses thèmes, ses obsessions. Avant d'être un auteur à part entière, Rajamouli est un artisan besogneux dont le « coup de rabot » devient de plus en plus puissant. Après **Magadheera**, il y a une période de transition que j'aime beaucoup, même si elle ne comprend que deux films. Le premier, **Maryada Ramanna**, est un remake des **Lois de l'hospitalité** de Buster Keaton, un chef-d'œuvre du muet. C'est un film merveilleux, magnifiquement figolé, et pourtant plein d'humilité, presque discret à la différence de ses films précédents, avec une vraie dimension intimiste. À mon avis, le film de la maturité. Il est immédiatement suivi par celui qui l'aura rendu célèbre auprès des geeks du monde entier, **Eega**, qu'on réduit un peu facilement à son côté curiosité délirante, mais qui vaut beaucoup mieux que ça.

L'histoire d'un gentil garçon qui se réincarne en mouche pour se venger de l'homme qui l'a tué, mais aussi pour reconquérir le cœur de la femme qu'il aime. Passé l'effet de surprise de la première vision, on se met à le regarder d'une autre façon, plus émotionnelle, parce que c'est un vrai mélodrame masala au détail près que le protagoniste masculin est une mouche, pratiquement un moucheron. Ce qui ne cesse de me fasciner, c'est que Rajamouli aborde la question sans aucun second degré. Il s'amuse des situations, mais jamais aux dépens des personnages et de leurs sentiments réels. Si bien qu'à un moment, on n'a plus envie de rire. On est passé du côté de la mouche et son courage forcément pathétique nous broie le cœur. Si Spielberg lui-même ne tarit pas d'éloges sur Rajamouli, c'est parce qu'il a reconnu en lui un frère d'âme. Dans **E.T.**, Spielberg filmait un machin en latex qui ne ressemblait à rien, mais dans lequel il avait investi tellement de lui-même que des générations entières de spectateurs en ont été illuminées. **Eega** est le E.T. de Rajamouli. C'est là où on mesure la puissance du cinéaste, sa capacité à nous attraper et à nous dire, « *cette mouche, c'est vous* ». Et vous allez pendant 2h10 vous identifier à quelqu'un de si insignifiant que n'importe qui pourrait l'écraser d'une pichenette. »

Réincarnation

« **Eega** est bien sûr nourri par la croyance en la métempsychose qui imbibe tout le cinéma indien. Beaucoup de films de Rajamouli traitent d'ailleurs de réincarnations. Dans **Magadheera**, on trouve cette idée que certaines destinées participent à un grand dessein divin. Un guerrier légendaire perd sa bien-aimée en chutant d'une montagne. 400 ans plus tard, il va la croiser dans un bus. Déjà, dans **Yamadonga**, le héros – un petit escroc joué encore une fois par N.T. Rama Rao Jr – allait et venait entre le monde réel et l'au-delà dès lors que son nom avait été inscrit frauduleusement dans le Livre des Morts. Les héros de Rajamouli abolissent l'espace-temps et vivent des destins à cheval entre des dimensions et des timelines différentes. À partir de **Vikramarkudu**, on va trouver dans tous les films de Rajamouli un décrochage du récit principal vers un flash-back qui peut durer 40 minutes voire une bonne heure. Dans **RRR**, on découvre ainsi le passé caché de l'anti-héros du film, un gendarme au service des colonisateurs qui se trouve être le fils du plus grand tireur d'élite indien, abattu par l'armée anglaise. Ce flash-back hisse soudain le film vers une dimension rageuse insoupçonnée. C'est encore le cas dans **Baahubali**, film dément de 6 heures, fracturé en son milieu par un retour en arrière qui rebat toutes les cartes lorsqu'on apprend l'identité de celui qui a poignardé dans le dos le grand héros du film... »

300

« Chacune des deux parties de **Baahubali** a nécessité 300 jours de tournage. De quoi donner le tournis ! Mais le résultat est bien à l'écran. Il y a des choses que je n'ai pas vues depuis les grands films muets de Cecil B. DeMille comme la première version des **Dix commandements** ou encore **Le Roi des rois**. La façon dont Rajamouli traite en grand jusqu'aux scènes les plus intimes est totalement folle. Le moindre recoin de ce royaume imaginaire est composé de salles gigantesques qui ont l'air d'avoir été construites pour des titans de 10 mètres de haut. En comparaison, **Game of Thrones** fait un peu placard à balai. Ce changement d'échelle nous ramène aux origines du cinéma, à une époque où le public levait les yeux pour regarder les films. Dans **Baahubali 2**, on est littéralement submergé par la dimension du film. La séquence de la statue géante en or pur qui bascule et se fracasse dans la foule est ce que j'ai vu de plus grandiose depuis... la chute de l'arbre sacré dans le premier **Avatar**. Chez Rajamouli comme chez Cameron, ces scènes sont tellement investies de démesure tragique qu'elles nous clouent au fauteuil avec un sentiment de terreur sacrée. Il y a bien quelque chose de « biblique » chez Rajamouli ! »

Hérédité

« Rajamouli est convaincu qu'il faut s'adresser au public en lui donnant plus que ce qu'il attend. Beaucoup plus. Cette générosité vient peut-être du fait qu'il a vu les films de son père ne pas être appréciés. Il a raconté que, petit garçon, il a été frappé par l'échec de son père et de son oncle : tous deux avaient décidé de se lancer dans le cinéma en y investissant toutes leurs économies. Et ça n'a pas marché. Son père, Vijayendra Prasad, ne connaîtra le succès qu'en tant que scénariste de son fils. Ce qui est assez beau finalement parce que les histoires du cinéma indien sont nécessairement des histoires de famille. Là-bas tout le monde descend de quelqu'un. En France, on parlerait tout de suite de népotisme, mais dans le cinéma indien, c'est un fait qu'il existe des grandes familles de cinéma, et qu'à travers elles, se perpétue une part de traditions. Prenons Raj Kapoor, l'acteur-cinéaste dont le film **Awaara (Le Vagabond)** demeure mon classique indien préféré... Raj Kapoor a engendré plusieurs générations de producteurs et d'acteurs. Parmi ses petits-enfants, on compte notamment Kareena et Ranbir Kapoor, deux grandes stars de l'écran. Mais la démonstration serait incomplète si on ne précisait pas que Raj était lui-même le fils d'un immense acteur-réalisateur qui travailla jusqu'à son dernier souffle en 72. Chez Rajamouli aussi, il y a cette conscience d'être le fils de quelqu'un. On le sent constamment dans les thèmes qu'il travaille. Cette façon, très sincère et spontanée, de faire un cinéma qui a quelque chose à transmettre...»



<https://www.unificationfrance.com/article91033.html>

LA CRITIQUE

Eega, la mouche vengeresse est un très bon film de S.S. Rajamouli qui a eu un tel succès en Inde à l'époque de sa sortie en 2012 qu'il a permis à ce dernier de réaliser la fresque qui a fait exposer sa carrière, le magnifique *Baahubali*.



Le scénario de S.S. Rajamouli tourne autour d'un jeune homme qui est assassiné par l'homme d'affaires ayant des vues sur la femme qu'il aime. Mais celui-ci se réincarne en mouche, tout en conservant sa mémoire. Et il est bien décidé à se venger.

Le film de S.S. Rajamouli s'amuse à mélanger les genres. On a donc du fantastique, de l'humour, de l'action et de la romance. Mais que l'on ne s'y trompe pas, car S.S. Rajamouli offre la démonstration parfaite qu'une simple mouche commune, celle qui est toute petite, quand elle sait exactement ce qu'elle fait, peut vous rendre la vie infernale.

Si l'œuvre prend son temps pour s'installer, la suite est une succession de scènes incroyables, de moments invraisemblables et de séquences magnifiques. Le passage en mode comédie musicale avec des moustiques est un grand moment de cinéma, qui n'apparaît, malheureusement, plus dans la nouvelle version disponible. Il reste, toutefois, la course-poursuite impressionnantes avec deux oiseaux. D'ailleurs, les amateurs de cinéma Bollywoodiens risquent d'être déçus, car le long métrage ne suit pas les codes de celui-ci et n'offre pas de grandes scènes dansées et chantées comme on en a l'habitude dedans. De plus, quelques scènes d'action sont incroyables et en mettent plein les yeux.

Nani est formidable en jeune homme amoureux. Samantha Ruth Prabhu est excellente en femme débrouillarde qu'il aime. Les deux forment un étrange duo, surtout quand l'un d'eux devient une mouche. Et Sudeep est impeccable en méchant qui a bien l'intention de se débarrasser définitivement de cet insecte nuisible.

Les effets spéciaux fonctionnent bien et permettent d'obtenir une œuvre atypique et déjantée qui reste longtemps en mémoire. D'ailleurs, cet article est écrit 14 ans après avoir eu la chance de le voir deux fois, à **L'Etrange Festival** et aux **Utopiales** en 2012, où il a remporté le **Grand Prix du Jury**. Un choix judicieux de la programmation qui a fait découvrir à des festivaliers un cinéma indien de genre, hors cliché, et qui a fait connaître un immense réalisateur indien qui allait exploser mondialement quelques années plus tard avec le magnifique *RRR*.

De plus, certains clins d'œil au cinéma mondial et des trouvailles visuelles inspirées devraient ravir les amateurs d'œuvres atypiques qui ne doivent pas passer à côté de ce long métrage qui est encore plus incroyable sur grand écran.

Sans compter que la musique de M.M. Keeravani accompagne bien les tribulations surprenantes de cette petite mouche revancharde. Et qu'elles sont captées fort bien par la fort belle photographie de KK Senthil Kumar.

Eega, la mouche vengeresse est un véritable film de genre complètement inclassable et jubilatoire. Avec son histoire parfaitement maîtrisée par une narration visuelle forçant l'admiration, une très belle interprétation et des effets spéciaux qui tiennent la route, ne boudez pas votre plaisir, non coupable, et venez découvrir sans hésiter cette étrange mouche qu'il ne faut pas prendre à la légère.

Aérien et vrombissant.



LeMagduCiné

<https://www.lemagducine.fr/sorties-dvd-blu-ray/eega-la-mouche-vengeresse-2012-rajamouli-critique-film-sortie-blu-ray-2026-10084186/>



Jérémy Chommanivong

15 juin 2026

Eega, la mouche vengeresse : l'amour revient toujours

Un homme tué par son rival amoureux revient en mouche domestique pour se venger. Entre les mains de S.S. Rajamouli, ce pitch impossible devient l'un des films les plus singuliers et les plus rafraîchissants du cinéma contemporain. Sortie en 2012, *Eega, la mouche vengeresse* constitue l'œuvre pivot d'une filmographie qui donnera naissance au monumental dyptique *La Légende de Baahubali* et la merveille *RRR*.

En une douzaine de films, S.S. Rajamouli s'est imposé comme l'un des cinéastes les plus puissants et les singuliers du monde, exportant avec lui la culture du *Tollywood*, où l'on parle la langue telugou, bien au-delà de ses frontières naturelles. **Son cinéma est celui d'un conteur qui croit profondément aux histoires qu'il raconte**, nourri depuis l'enfance des grandes épopées du *Ramayana* et du *Mahabharata*, ainsi que du *Pañchatantra*. Ce substrat culturel immense, il ne le porte pas comme un folklore décoratif mais comme une architecture qu'il insuffle à ses films. Certains sont des épopées à l'ancienne, d'autres plus contemporaines, mais elles tournent toutes autour **des récits de vengeance, d'amour et de justice cosmique**, portés par une foi dans le spectacle qui n'a pas d'équivalent dans le cinéma mondial actuel.

Car c'est bien de foi qu'il s'agit. Là où Hollywood souffre depuis une décennie d'une ironie défensive, consistant à se moquer de lui-même avant que le spectateur ne le fasse, **Rajamouli n'éprouve aucune honte du mélodrame, aucune honte de l'émotion directe, aucune honte du héros qui déclame ses sentiments, qui souffre et qui, au bout du compte, triomphe**. Et parce qu'il y croit, il filme ses concepts les plus improbables avec la même gravité épique que Kurosawa filmait une charge de samouraïs. Cette foi du conteur est contagieuse et c'est le cœur de son cinéma, riche en rebondissements et en scènes iconiques, qui sait faire durer la tension et l'amplifier dans un élan mélodramatique d'une rare générosité. *Eega* en est la démonstration la plus pure, et l'une des plus étonnantes.

La princesse et la mouche

Eega commence comme une *romcom* solaire et légère. Nani, jeune homme fantasque et amoureux transi de sa voisine Bindu (Samantha Ruth Prabhu), une micro-artiste aussi insaisissable qu'investie, illumine ses soirées depuis deux ans sans que la charmante demoiselle lui concède du terrain. Mais pour Nani, qui se complaît dans des tirades d'espoir qu'il déploie pour elle avec romantisme, ni l'attente ni sa précarité ne sauraient le décourager. Chaque contact visuel sous un vent qui fait trembler les cheveux des protagonistes est une victoire, et on rit avec lui de cette douce montée en tension. C'est la mécanique classique de la comédie romantique, assumée sans complexe, parce que **Rajamouli prend le temps de construire un vrai désir amoureux avant de le détruire**. Et c'est indispensable à tout ce qui suit.

L'entrée en jeu de Sudeep, homme d'affaires richissime qui se délecte de son pouvoir de séduction, vient troubler cet équilibre fragile. Ce méchant d'une construction très précise n'est pas maléfique par nature, il est infantile dans sa toute-puissance. Bindu lui résiste, ce qui est pour lui non pas une blessure d'amour mais une blessure d'ego. Il veut la posséder comme un trophée de chasse, asseoir sa suprématie dans le milieu de la drague, où son pragmatisme et son charisme ne lui sont finalement plus d'aucune utilité. Et c'est avec une rupture de ton brutale, l'assassinat de Nani, que **le film bascule vers le terrain du conte, du film d'action et du super-héros**. Elle se fait sans transition, ni préparation, jusque ce qu'il faut d'absurde et de radicalité pour que les enjeux soient clairement exprimés. Cela charge toute la suite d'une gravité sous-jacente que même les séquences les plus comiques ne dissiperont jamais tout à fait.

Retour de karma

Car sous l'argument burlesque de la réincarnation en mouche coulent deux courants aussi anciens que puissants de la culture indienne. La réincarnation de Nani en mouche n'est pas un coup de théâtre scénaristique ni une bascule kafkaïenne dans l'absurde, mais plutôt une piste culturelle et spirituelle sérieuse, ancrée dans les conceptions hindoues et bouddhistes du *samsara* et du *karma*. **La mort n'est pas une fin, l'âme est éternelle, et la justice triomphera, à travers un corps de quelques milligrammes, a priori inoffensif**. Rajamouli avait déjà travaillé ce thème dans *Magadheera*, mais *Eega* le pousse à fond. Si le faible peut triompher du fort, autant le faire depuis la position la plus dérisoire qui soit.

Ce renversement est aussi profondément politique. Sudeep est un archétype précis du capitaliste d'un pays libéralisé, richissime, corrompu et d'une impunité sans limite. **Nani, sa victime, n'a pour ressource que l'intensité de ses sentiments**. Ce rapport de force, le cinéma populaire indien a toujours aimé le renverser avec intelligence. Rajamouli s'inscrit pleinement dans cette mouvance, et c'est en jouant librement avec ces codes qu'il parvient à créer un souffle épique qui ne souffre pas tant que ça de ses effets visuels. La volonté n'est pas dans le réalisme de l'image, mais dans la dimension fantastique, toujours ancrée dans l'univers contemporain que nous connaissons, ce qui en fait toute la force.

L'aventure extérieure

Adoptant la perspective de son insecte vengeur, Rajamouli place sa caméra au ras des surfaces, transformant les objets du quotidien en territoire dangereux, un visage en paysage abrupt, un verre d'eau en océan déchaîné. Ce renversement d'échelle évoque les récits de miniaturisation chers au cinéma fantastique, comme *L'Homme qui rétrécit* de Jack Arnold et *L'Aventure intérieure* de Joe Dante, mais Rajamouli en fait un usage autrement plus radical. Il reconfigure entièrement la géographie du film, proposant au spectateur une façon nouvelle de lire l'espace domestique, où l'habitat devient un environnement labyrinthique au sein duquel le danger comme l'astuce prennent des proportions démesurées. **Il y a des séquences animées avec une profusion d'idées de mise en scène sur la violence du monde humain et animal**, notamment une première partie presque muette dans un parc, digne des meilleurs *Toy Story*, où Nani prend son envol dans sa nouvelle apparence et cherche un sens à cette deuxième chance inespérée.

Puis vient la jouissance de le voir taquiner malicieusement Sudeep pour l'éloigner de Bindu. On voit alors Sudeep incarner la lubie du Coyote tentant d'attraper Bip-Bip, sans succès. C'est très marrant à suivre, avec **un côté cartoonnesque qui rend un immense service au divertissement grand public**, notamment dans une brève et hilarante séquence dans un sauna. La mouche n'a pas la force d'*Ant-Man*, mais dans un film de super-héros, il suffit d'un *montage training* de la mouche qui se muscle et qui porte un costume à sa hauteur pour en faire un personnage plus féroce. Ce montage clipésque fait partie de l'ADN du film, même si cela peut constituer une limite pour certains. Mais pour peu qu'on aime s'émerveiller devant la technicité et le divertissement grand public, les effets visuels lisibles, expressionnistes jusque dans la gestuelle de la mouche, assumée dans leur nature de conte, **on ne boude pas notre plaisir face à tant d'audace et de réussite.**

Petit héros, grand spectacle

Le film est aussi construit comme un grand spectacle qui dispose d'un entracte. Ce détail est révélateur de la conception du cinéma chez Rajamouli, suffisamment généreux, dense, communicatif et festif pour mériter une pause. C'est une invitation à prolonger le plaisir collectif, à commenter avec son voisin et à reprendre son souffle avant le deuxième acte, telle la structure du grand opéra, de la tragédie grecque en deux parties. Et la musique de M.M. Keeravani tient dans tout cela un rôle constitutif, où les chansons en telugu n'interrompent pas le récit. Elles sont des invitations adressées au public à entrer dans le film corporellement, à alterner tension et relâchement avec une précision quasi-chorégraphique. **Eega se consomme presque comme un concert de rock, avec l'effervescence d'un public par instants en transe, une autre façon de penser l'expérience en salle que les Indiens réinventent et s'approprient comme un visionnage interactif.**

Eega est la preuve qu'il existe encore un espace où l'on peut festoyer devant un écran, face à une tragédie originale qui n'a pas peur de son propre concept pour conquérir son public. **C'est un rollercoaster de plaisir qui revisite l'amour et la vengeance dans un même geste de folie**, qui confirme que la grandeur d'un film ne se mesure pas à son budget ni à sa durée, mais à l'espace qu'il crée dans l'imaginaire et dans la salle. Rajamouli fait des films pour les spectateurs qui acceptent encore de croire aux fables.

Cet été, grâce à Carlotta Films, la mouche prend son envol en France, et avec elle, toute la chaleur d'un cinéma qui n'a jamais douté que les histoires méritaient d'être racontées avec tout le feu et la poudre dont on dispose.

À (re)découvrir en Blu-ray à partir du 16 juin chez Carlotta et en reprise au cinéma dès le 28 juin.

Suppléments Blu-ray

Christophe Gans, réalisateur du *Pacte des loups* et de *Silent Hill*, revient sur l'évolution du cinéma tollywoodien et comment S.S. Rajamouli s'y est fait une place en affinant de plus en plus ses concepts et sa maîtrise des effets numériques. Deux entretiens exclusifs qui évoquent l'émoi et la vengeance comme les piliers du cinéma indien et qui explore les subtilités de production d'*Eega*, notamment le changement d'échelle de son héros bourdonnant. Son témoignage passionné mérite qu'on s'y attarde avec une fascination égale à celle qu'on a eu devant ce film hors norme.



**FUCKING
CINEPHILES**

<https://fuckingcinephiles.blogspot.com/2024/11/critique-eega-la-mouche-vengeresse.html>

[CRITIQUE] : Eega, la mouche vengeresse

👤 John Chevrier 📅 17 days ago 📁 Critiques, Eega la mouche vengeresse, Jonathan, S.S. Rajamouli

Tous les mêmes biberonnés aux cinémas burnés et effrontément rentre-dedans des 70s/80s, ont un attachement tout particulier au revenge movie, ce sous-genre savoureusement régressif du thriller, ou la violence y est souvent plus décomplexée et sauvage qu'à l'accoutumée.

Et en bon bourinos que nous sommes, nous avons tous été un peu (trop mal) élevé par les aventures purgatoires et sur-armées de ce bon vieux Paul Kersey, figure stellaire usé jusqu'à la moelle par une Cannon pas si près que ça, de son pognon.

Et quoiqu'en diront certains, qui ne retiendront que l'aspect furieusement jubilatoire qu'il peut - majoritairement - apporter au cœur de narrations il est vrai souvent faciles, le revenge movie n'est pas une science si simple à reproduire et plus d'une bisserie qui tâche s'y ait cassé les dents, même lorsqu'elles se laissent aller à une effusion de sang et de morts gratuite.

Pas le genre de tâche à faire frémir la folie géniale d'un S.S. Rajamouli qui, en l'espace d'une seule et unique péloche, à amener le sous-genre à des sommets que même un Frank Castle des grands jours n'aurait jamais pu rêver, avec rien de moins... qu'un homme amoureux réincarné en mouche, qui voit cette seconde vie comme une chance inespérée de se venger de son assassin.

OFNI parmi les plus beaux OFNI, qui débute comme une comédie romantique naïve et kitschouille bousculée par la tragédie (Jani tente depuis des années de conquérir le cœur de la belle Bindhu, mais il voit ses rêves annihilés par Sudeep, un homme d'affaires sans scrupules et coureur de jupons, tellement décidé à faire de Bindhu sa nouvelle conquête qu'il le tue, en faisant passer le tout pour un accident), avant de bifurquer vers le revenge movie d'action science-fictionnelo-WTF-esque (Jani renaît sous la forme... d'une mouche, qui se donne pour mission de se venger et de protéger Bindhu coûte que coûte), qui assume son postulat absurde avec un sérieux pastoral sans pour autant jamais se prendre, justement, au sérieux (pensez à un cousin du génial **L'Aventure intérieure** de Joe Dante, qui aurait des ambitions digne d'un blockbuster).

Et c'est là toute la force d'un trip sous-exa généreux et inventif (gunfights homériques, courses-poursuites, délires vaudou : tout y passe), où la virtuosité de la mise en scène, porté par un vrai sens du spectaculaire (son action limpide et lisible, à la lisière du cartoonesque, jonglent habilement entre les différentes échelles de ses protagonistes, et repense constamment des cadres en apparence banals à travers la perspective de son insecte vedette) et un montage enlevé, viennent amoureusement tromper les limites d'une intrigue un poil simpliste, dont l'humour complice (plusieurs gags font réellement... mouche) fait des ravages. La folie et le génie de S.S. Rajamouli n'ont aucune limite, tant mieux pour nous...

Jonathan Chevrier



Critikat

<https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/eega/>

EEGA, LA MOUCHE VENGERESSE

de S.S. Rajamouli

L'ARTISANAT DU SPECTACLE par Diogo Serafim

Le public occidental a souvent tendance à réduire le cinéma indien à Bollywood et ses mélodrames flamboyants qui mêlent action, romance, comédie et musique dans un même élan spectaculaire. Mais la production cinématographique du pays est bien plus vaste et compte au moins huit industries distinctes, chacune dotée de ses propres caractéristiques et de sa propre identité culturelle, la langue elle-même variant selon les régions. Parmi elles, l'industrie télougou, centrée à Hyderabad, occupe une place majeure : son cinéma, désigné aussi sous le nom de Tollywood, cultive une forme plus opératique encore que celle de Bollywood, avec un goût prononcé pour la mythologie et l'épique. Ce penchant pour l'excès fait son intérêt comme sa limite : toujours démesurés, les films concernés assument une foi absolue dans l'artifice, au risque d'un trop-plein qui confine parfois à la vulgarité. Ralentis, montage syncopé, *leitmotivs* musicaux omniprésents, CGI, *jump cuts* : les effets se multiplient dans une profusion débridée. C'est dans ce registre que le cinéaste S. S. Rajamouli s'est imposé comme l'une des figures les plus marquantes du cinéma télougou contemporain : doté d'un goût prononcé pour la fable et la simplicité narrative, il compose des épopées populaires peu préoccupées par la vraisemblance. *Eega* en est peut-être l'exemple le plus saisissant en même temps que l'un de ses films les plus singuliers, comme en témoigne le point de départ : assassiné par un puissant magnat d'Hyderabad qui convoite sa promise, un homme se réincarne en mouche pour assouvir sa vengeance.

Si cette idée de la métamorphose s'inscrit en apparence dans un corpus de films de genre où devenir une mouche représente le pire sort imaginable pour un être humain (on pense immédiatement à Cronenberg, à *La Mouche noire* de Kurt Neumann ou encore à *La Femme guêpe* de Roger Corman), Rajamouli en inverse toutefois la logique : ici, la métamorphose n'est pas vécue comme un drame existentiel, au-delà des dangers concrets que cette condition implique. L'insecte, créature méprisée entre toutes, semble n'exister que pour être écrasé : la décision de mettre en scène le meurtre du protagoniste, homme de condition modeste, littéralement *piétiné* à mort par un riche industriel, plante déjà le décor d'une fable sociale. La réincarnation qui s'ensuit porte alors un message assez simple : si ton existence se résume à être écrasé, canalise ton insignifiance en rébellion, utilise ton invisibilité sociale comme une force pour déstabiliser le pouvoir qui te méprise.

ENTRE LISIBILITÉ ET SURENCHÈRE

Rajamouli n'est pas un cinéaste de la nuance. Chez lui, lorsqu'un personnage trouve une femme séduisante, un projecteur se braque sur elle. Et lorsqu'un homme veut tuer une mouche, il mobilise répulsifs, pièges, armes en tout genre, et même la magie noire. La musique remplit dans cette perspective un rôle didactique, pour rendre immédiatement lisible la couleur d'une scène. Cette clarté un peu grossière permet de jouir pleinement des constructions formelles de Rajamouli, même si leur liberté s'accompagne d'un risque permanent de basculer dans le surlignage ou le ridicule. On a souvent l'impression que le cinéaste se pose, à chaque plan, la même question : comment le rendre plus « cool » ? D'où le recours à des transitions très stylisées (un personnage souffle de la fumée vers la caméra pour amorcer la bascule vers un autre espace), ou à des mouvements de caméra inattendus, comme cette séquence où l'objectif adopte le point de vue de deux oiseaux possédés poursuivant la mouche avec une obstination meurtrière.

Sur un mode parfois cartoonesque, le film décline la manière dont cette mouche peut accomplir sa vengeance contre le magnat maléfique. Une grande part du plaisir réside dans la façon dont Rajamouli explore le monde depuis cette perspective minuscule. Le cinéaste manifeste un vrai talent pour orchestrer un parcours d'obstacles à partir d'objets anodins (des semelles de chaussures, une pomme, une tasse, etc.). Ce qui rend possible cette succession presque ininterrompue d'épreuves, c'est aussi la simplicité dramaturgique du récit, où le magnat affiche un manichéisme assumé, qui permet à la mise en scène de se concentrer entièrement sur la mécanique des situations. Le personnage féminin, lui, reste cantonné à une fonction romantique assez stérile, servant surtout de moteur au conflit et de support aux séquences d'action. C'est pourtant de ce personnage que surgissent certaines des inventions les plus ingénieuses : les minuscules lunettes fabriquées pour la mouche, l'arsenal de canons miniatures conçus pour l'aider dans sa vengeance, ou encore la maison de poupée qui lui sert de refuge. Le film trouve sa cohérence dans ce goût du bricolage : il relève, y compris dans sa gourmandise un peu étouffante, d'un pur artisanat du spectacle.

Le Club de Mediapart

Participez au débat

<https://blogs.mediapart.fr/cedric-lepine/blog/230726/rrr-de-s-s-rajamouli>

BILLET DE BLOG 23 JUILLET 2026



Cédric Lépine

Critique de cinéma, essais littéraires, littérature jeunesse, sujets de société et environnementaux

Abonné-e de Mediapart

"RRR" de S. S. Rajamouli

En Inde sous la domination coloniale britannique dans les années 1920, la population locale subit les pires exactions. Lorsqu'une jeune fille est enlevée par l'administrateur de la colonie et son épouse, Bheem prend la tête de la résistance. Il rencontre sur sa route Raju qui devient un frère, mais il ignore encore que celui-ci porte l'uniforme de l'opresseur.



RRR de S. S. Rajamouli © Carlotta Films

Sortie nationale (France) du 29 juillet 2026 : *RRR* de S. S. Rajamouli

C'est bien une belle et fascinante expérience de cinéma que S. S. Rajamouli propose avec *RRR* (2022), renouant avec les grands moments spectaculaires de l'âge d'or du cinéma hollywoodien de Cecil B. De Mille, l'extravagance, la mythologie et un souffle épique prodigieux en plus. Débarrassé de la sacro-sainte vraisemblance, S. S. Rajamouli s'inscrit également dans la même veine de relecture de l'histoire des derniers films de Tarantino où les vaincus d'hier prennent leur revanche à travers les outils fabuleux de la puissance évocatrice du cinéma. Ainsi, le contexte colonial britannique a beau être réel ainsi que l'existence des deux protagonistes, ceux-ci ne se sont pas rencontrés et n'ont pas vécu les récits exposés dans le film. Peu importe, car ce n'est pas la vérité historique qui est recherchée par ce film mais bien la célébration d'un souffle mythologique spécifique d'une culture qui est mise en scène par S. S. Rajamouli.

Ce film est ainsi la continuité du souffle épique mis en scène dans son chef-d'œuvre inégalé *La Légende de Baahubali* (2015-2017) mais en célébrant cette fois-ci la lutte pour leur indépendance des populations de l'Inde face à l'occupant britannique d'une cruauté sans limites, fondé sur un racisme décomplexé. L'esprit est ici bien loin de la marche pacifiste d'un Gandhi, bien au contraire, la violence traversant tout le film avec beaucoup de sang versé mais avec toutefois la volonté de ne pas se complaire dans un plaisir sadique voyeuriste.

Les deux frères antagonistes, symbolisés par l'eau et le feu, sont un mélange à la fois des héros bodybuildés de péplum, des films d'arts martiaux, des comédies musicales et des survivals à la manière de Rambo. Le mélange est improbable et pourtant il fonctionne à merveille et chaque scène laisse attendre de nouvelles prouesses visuelles, dont l'invention n'a d'égal que la précision de la chorégraphie, mélangeant effets visuels en abondance mais tout en conservant une discrétion dans leur mise en scène.

Dans ce film fleuve de trois heures, une véritable saga se met en place avec deux frères tour à tour alliés et opposés, aux motivations secrètes qui prendront tout leur sens dans le dénouement. La seule limite du film est son univers résolument très masculin, où les femmes ne sont qu'au service de la mise en valeur de leurs homologues masculins alors que *La Légende de Baahubali* offrait plusieurs rôles féminins d'une véritable ampleur qui permettait un vrai dialogue.

Il n'en reste pas moins que *RRR* est un véritable spectacle de cinéma où le refus de la vraisemblance est la preuve décomplexée d'un art capable de croire en sa propre expression pour livrer un souffle épique inégalé accessible à toutes et tous sans clef de lecture privilégiée.

LeMagduCiné

<https://www.lemagducine.fr/cinema/critiques-films/rrr-rajamouli-critique-film-2022-tollywood-sortie-cinema-2026-10084392/>



Jérémie Chommanivong

24 juillet 2026

RRR : le blockbuster tollywoodien qui a conquis le monde

Quatre ans après avoir conquis le monde depuis son fauteuil de streaming, *RRR* débarque officiellement dans les salles françaises le 29 juillet 2026, grâce au soutien de Carlotta Films et la rétrospective que consacre la Cinémathèque française sur son réalisateur S.S. Rajamouli. Un sacre tardif d'un blockbuster spectaculaire et déjà auréolé d'un Oscar. On suit pendant trois heures deux révolutionnaires qui s'aiment comme des frères, manquent de s'entre-détruire, avant de fusionner, littéralement, en une seule force. Une amitié plus grande que l'Histoire elle-même et un plaisir visuel venu de Tollywood.

Rajamouli vient de Tollywood, l'industrie du cinéma télougou nichée à Hyderabad — une cousine de Bollywood, mais pas son double. Là où le cinéma hindi de Mumbai a bâti sa légende sur la romance et la grande comédie musicale, le télougou a préféré, ces dernières années, cultiver autre chose. **Il s'agit d'un cinéma taillé dans le culte du héros où l'exploit surhumain est filmé comme un miracle au ralenti.** *RRR* a fini par exporter ce genre bien au-delà de ses frontières régionales, jusqu'à en faire une évidence mondiale. Rajamouli, pourtant, ne se contente jamais d'en respecter les codes ; il les discipline avec une rigueur d'ingénieur, storyboardant chaque plan où aucune chorégraphie n'est dû au hasard, sans renoncer pour autant à la démesure mythologique qui fait battre le cœur du genre. **Cette alliance entre artisanat de haute précision et fureur populaire assumée ne ressemble à rien d'autre, ni ailleurs en Inde, ni au-delà.** C'est précisément ce qui distingue *RRR* d'un blockbuster hollywoodien, avec ses trois heures de visionnage qui ne sont jamais pesantes, tant **Rajamouli cherche moins à impressionner par l'endurance qu'à submerger par l'émotion, jusqu'à ce que la notion même de durée s'efface.**

Ce goût pour la démesure mythologique ne date pas de *RRR*, qui est déjà son douzième long-métrage ; il s'est construit film après film. Dans *Maryada Ramanna* (2010), comédie de vendetta villageoise librement inspirée de Buster Keaton. Vient ensuite *Eega, la mouche vengeresse* (2012), premier geste de conteur pleinement assumé, où la réincarnation et le karma deviennent le moteur d'une fable qui ne doute jamais de sa propre logique, aussi absurde soit sa prémisse. Puis le dyptique *La Légende de Baahubali* (2015-2017) fait passer cette logique à l'échelle d'un royaume entier, empruntant ouvertement aux grandes épopées sanskrites leur architecture de légende transmise comme un mythe fondateur. *RRR* (pour « Rise Roar Revolt ») referme cette boucle en appliquant cette même machinerie mythologique à une histoire réelle, celle de deux résistants à la colonisation britannique, pour en faire, à son tour, une légende.

Amour et trahison

Le film s'ouvre en Inde coloniale, au début des années 1920. Komaram Bheem, guerrier **gond**, traque Malli dans les rues de Delhi, une fillette de sa tribu enlevée par le gouverneur britannique et son épouse, séduits par sa voix. De l'autre côté, Alluri Sitarama Raju, officier au service de **l'Empire** en quête de reconnaissance et de promotion, poursuit tout autre chose. Les deux hommes, avant de se reconnaître, se rencontrent sous un pont en flammes pour sauver ensemble un enfant tombé à l'eau. Une scène fondatrice et presque un résumé codé de tout ce qui va suivre. **Bheem et Raju, l'eau et le feu selon la propre mythologie du film, ne devraient jamais pouvoir s'allier.** Ils vont pourtant devenir les meilleurs amis du monde, avant que le devoir, le secret, et une trahison qui n'en est pas vraiment une, ne viennent tout percuter.

Car **RRR ne raconte pas l'Histoire, il la rêve.** Alluri Sitarama Raju et Komaram Bheem ont réellement existé, réellement résisté à l'Empire britannique, et ne se sont, dans les faits, jamais rencontrés. Rajamouli ne s'en cache pas, les tout premiers cartons du film préviennent que son récit tient davantage du conte que de la reconstitution historique. Loin d'être une esquivе commode, **ce geste s'inscrit dans une tradition bien plus ancienne du cinéma populaire indien, qui a toujours préféré la puissance symbolique du mythe à la fidélité documentaire.** *RRR* va même plus loin, en habillant ses deux héros d'une seconde peau épique, empruntée aux grandes épopées sanskrites. De quoi légitimer, aux yeux d'un public biberonné à ces récits depuis l'enfance, des exploits qui confinent au surhumain, aux super-héros.

Sans dévoiler les nombreuses péripéties qui vont dresser ces deux frères de cœur et de sang l'un contre l'autre, il faut comprendre que le feu et l'eau, avant de fusionner en une force qu'aucune armée ne pourra plus arrêter, commencent d'abord par se neutraliser. Chacun avance vers un absolu qui semble exclure l'autre. C'est ce qui fait tout le sel du film : **une amitié habitée et une bromance assumée pour survivre à sa propre rupture.**

Frères de danse

Formellement, *RRR* épouse ce même mouvement de bascule. Sa première partie carbure à une énergie résolument festive, empruntée à ce que le cinéma indien fait de plus galvanisant d'une romcom. C'est là, dans les jardins du gouverneur, qu'explose « **Naatu Naatu** », duel de danse endiablé devenu un même planétaire avant de décrocher le Golden Globes et l'Oscar de la meilleure chanson originale. Puis, sans prévenir, le film change de gamme. Entre la flagellation publique de Bheem et les flashbacks qui dévoilent les motivations réelles de Raju, on referme délicatement la parenthèse burlesque pour replonger dans la tragédie et la mythologie révolutionnaire. **Peu de blockbusters osent un tel écart de ton sur un seul métrage, mais Rajamouli, lui, n'a jamais eu peur de heurter son public pour mieux le cueillir ensuite.**

Cette audace n'est pas neuve chez lui. Rajamouli s'amusait déjà, dans *Eega*, à tordre les conventions bien ancrées du cinéma tollywoodien, jusqu'à confier une séquence dansée entière à une mouche en images de synthèse, clin d'œil facétieux aux quotas de numéros musicaux qu'impose traditionnellement le genre. **RRR hérite directement de cette désinvolture, celle d'un cinéaste qui connaît les codes du cinéma indien par cœur**, et qui ne les respecte que pour mieux choisir, à chaque film, ceux qu'il va allègrement détourner à son avantage.

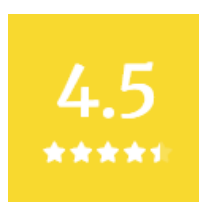
Ce qui n'empêche pas d'en assumer d'autres, car le versant colonial du récit revendique pleinement son goût du cliché — gouverneurs sadiques, épouses hautaines, garnisons interchangeables — pour offrir au grand public une lisibilité immédiate plutôt qu'une nuance historique. Un choix de blockbuster assumé, porté par un casting occidental (Ray Stevenson en tête) qui incarne cette caricature avec un aplomb presque jubilatoire. Mais la réserve mérite d'être posée : cette même simplification, appliquée cette fois aux populations [Adivasi](#) que le film prétend précisément célébrer, a aussi nourri des critiques, y compris en Inde, quant à la manière dont Rajamouli façonne, et parfois réduit, les peuples qu'il érige en héros. **Le grand spectacle n'est jamais tout à fait innocent, même lorsqu'il se pare des habits de la révolte populaire.**

Reste que *RRR* ne fonctionnerait qu'à moitié aussi bien sans l'alchimie physique de ses deux interprètes. Ram Charan et N.T. Rama Rao Jr. dansent, se battent et se dévisagent avec une intensité qui rend chaque regard échangé aussi lourd de sens qu'une déclaration de guerre ou d'amour. C'est sans doute là, plus encore que dans les explosions ou les tigres lâchés sur des soldats en déroute, que réside la vraie prouesse du film : **faire de deux hommes, et de leur amitié, l'attraction la plus spectaculaire de toutes.**

Alors oui, il faudra accepter de donner trois heures de sa vie à *RRR*, mais trois heures qui, en réalité, se dévorent bien plus vite qu'elles ne se comptent. Ce que Carlotta Films offre enfin au public français, avec quatre ans de retard mais une ferveur intacte, c'est moins un film qu'une expérience collective : celle d'une salle entière qui rit, pleure, chante et retient son souffle à l'unisson, comme le veut la tradition des salles indiennes que Rajamouli a fini par exporter jusqu'à Hollywood. **Le feu et l'eau se rencontrent rarement sans dégâts. *RRR* fait la promesse que ces deux forces contraires, assez tenaces, finissent toujours par en faire qu'une, et avec la manière.**

Une œuvre à chérir avec passion et à ne surtout pas manquer sur grand écran, en attendant la suite surprise qui est encore en pré-production.

RRR – bande-annonce





RRR

À l'époque coloniale, en Inde, les Anglais enlèvent une jeune fille issue d'une communauté tribale. Mais ce qu'ils ignorent, c'est que cette tribu a un protecteur : Bheem. Peut-être que le soleil ne se couche jamais sur l'Empire britannique. Mais la force est du côté des justes.

CRITIQUE DU FILM

Avec **RRR** (*Rise Roar Revolt*), réalisé en 2022 par S.S. Rajamouli, metteur en scène déjà connu pour *Eega* et *Baahubali* — épopée en deux volets —, le spectateur est invité à abandonner tout esprit trop cartésien pour se laisser emporter par un spectacle cinématographique qui ne ressemble à aucun autre.

Tollywood désigne le cinéma indien en télougou, langue parlée dans le sud de l'Inde, et S.S. Rajamouli en est aujourd'hui l'une des figures incontournables. Avec cette histoire de sauvetage d'une jeune fille indienne enlevée par les colons britanniques, doublée d'une intrigue d'infiltration des forces d'occupation par des révolutionnaires indiens, le cinéaste convoque des figures historiques pour les transformer en héros d'un récit épique et merveilleux. Prenant pour modèle deux résistants indiens au pouvoir colonial britannique, morts dans les années 1920 sans jamais s'être rencontrés, il imagine leur amitié, ponctuée d'affrontements imposés par la clandestinité et le secret.

RRR constitue un incroyable patchwork de genres, mêlant film d'action, comédie musicale, romance, pamphlet anticolonialiste et film de guerre. L'œuvre déploie une mise en scène d'une inventivité constante, où les scènes d'action prennent la forme de véritables chorégraphies et où la danse devient un combat, comme lors de cette mémorable séquence de bal qui voit Indiens et Britanniques s'affronter jusqu'à l'épuisement. Le film regorge de morceaux de bravoure particulièrement marquants : une arrestation spectaculaire au milieu d'une foule récalcitrante, un concours de danse endiablé, le sauvetage d'un enfant pris dans les flammes — moment fondateur de l'amitié entre les deux héros — ou encore l'attaque du palais, aussi inventive que grandiose.



Le cinéma de Rajamouli ne craint jamais les excès de l'emphase, de l'invraisemblance ou d'un manichéisme pleinement assumé. On assiste à une véritable bande dessinée vivante exaltant les exploits de révolutionnaires aux allures de super-héros, dotés d'une force herculéenne quasi surnaturelle. **RRR** brasse ainsi de nombreux thèmes : le colonialisme, le racisme, la trahison, l'amitié ou encore les faux-semblants.

À condition d'accepter d'entrer dans cette danse d'action et de grands sentiments, en retrouvant un véritable plaisir d'enfant, le spectateur assiste à un spectacle total. Plastiquement très réussi, porté par une bande originale entêtante et une mise en scène ample qui exploite pleinement le format large, le film impressionne autant par son souffle que par sa générosité. Les chansons viennent d'ailleurs commenter les grands enjeux du récit : avancer masqué pour atteindre son objectif, combattre pour la liberté, respecter la parole donnée et se montrer digne de l'héritage laissé par celles et ceux qui nous ont précédés. Cette célébration épique du patriotisme indien n'est toutefois pas exempte d'ambiguïtés idéologiques, le film ayant pu susciter des débats autour des résonances que son imaginaire héroïque peut entretenir avec certains discours nationalistes contemporains, sans que sa richesse spectaculaire ne puisse être réduite à cette seule lecture.

RRR offre enfin des scènes de violence graphique oscillant entre le gore et le cartoon et ne laisse pratiquement aucun répit au spectateur, tant ses 185 minutes défilent sans temps mort. C'est un cinéma qu'il faut idéalement découvrir sur grand écran, autant pour la démesure du spectacle que pour l'ambiance, unique, qu'il suscite en salle.

Ressortie en salle le 29 juillet 2026



<https://www.avoir-alire.com/rrr-s-s-rajamouli-critique>

RRR - S. S. Rajamouli - critique

Le 27 juillet 2026

Rajamouli prouve qu'il est un cinéaste de la forme avec une œuvre épique qui retranscrit autant une révolte de l'image qu'un combat idéologique.

Résumé : À l'époque coloniale, en Inde, les Anglais enlèvent une jeune fille d'une communauté tribale. Mais ce qu'ils ignorent, c'est que cette tribu a un protecteur : Bheem. Peut-être que soleil ne se couche jamais sur l'empire britannique. Mais la force est du côté des justes

Critique : Il est tentant de parler de *RRR* comme d'un phénomène : un blockbuster indien devenu un succès mondial grâce à la démesure de ses scènes d'action et à la vitalité du morceau *Naatu Naatu*. Tout cela en télougou. Ce serait réduire le film de S. S. Rajamouli de n'y voir que le spectaculaire sans en revenir à sa singularité. *RRR* réfléchit aussi à ce que signifie fabriquer un mythe national au cinéma.

C'est un paradoxe : plus le film semble irréaliste, plus il prétend accéder à une vérité historique. Non pas celle des faits - les deux révolutionnaires, Alluri Sitarama Raku et Konaram Bheem, ne se sont jamais rencontrés - mais celle d'un imaginaire national capable de fusionner plusieurs récits de résistance contre le colonialisme.

Le film est porté par une énergie politique évidente : le colon britannique n'est jamais un adversaire abstrait mais une machine impériale qui transforme les corps indiens en objets d'exploitation. La violence coloniale s'incruste partout, dans les décors et dans la manière dont les Anglais occupent l'espace. Pourtant, cette dénonciation exclut le récit historique complexe, elle se résout dans une logique mythologique où l'Histoire devient le théâtre d'une réconciliation nationale.



Une ambiguïté apparaît alors quand on pense le film dans son espace de production. *RRR* appartient à une période où le cinéma populaire indien participe activement à la redéfinition du récit national. Sans être un film de propagande au sens strict (hormis le final musical *Sholay* qui s'apparente à une propagande fédératrice et indépendantiste), il épouse un certain imaginaire aujourd'hui valorisé par le nationalisme : glorification des héros, retour aux figures fondatrices, sacralisation de la nation comme destin collectif. La séquence finale, où Raju apparaît sous les traits d'une incarnation quasi divine de Rama (héros du *Rāmāyana* apportant bonheur et paix), ne relève pas seulement du spectaculaire. Elle mêle la lutte anticoloniale avec un récit épique et religieux, brouillant les frontières entre le héros historique, le mythe et la nation.

En plus d'avoir un fond solide et riche, Rajamouli, qui est un cinéaste de la forme, réussit à rendre le tout sublime. Son credo : rendre visible les émotions. La psychologie importe peu ; seuls comptent les affects transformés en mouvement. Le ralenti est utilisé aussi bien dans l'action que dans la passivité ou les regards ; la physique n'est alors plus une contrainte, mais une matière plastique. C'est un système servant l'opposition qui dure tout le film entre Bheem et Raju. Cette dualité est matérialisée esthétiquement par l'eau et le feu. Et c'est cette polarité qui va servir l'organisation de la mise en scène. Les couleurs, les ralentis, les trajectoires des corps, les combats : tout répond à cette logique élémentaire. Une opposition qui finit par faire alliance et ainsi devenir vapeur. Une vapeur qui réchauffe, s'échappe d'un moteur industriel, mais surtout une valeur qui apparaît lors d'un nettoyage. En somme, une valeur liée à un changement d'état.

Le spectaculaire de Rajamouli n'est jamais gratuit. Chaque scène cherche à produire une image immédiatement lisible, presque iconique. Lorsqu'un personnage porte une moto à bout de bras, lorsqu'un autre affronte une foule entière ou surgit accompagné d'animaux sauvages, le cinéaste ne cherche pas la vraisemblance : il cherche l'image qui survivra au récit. On peut affirmer que c'est aussi un cinéma de l'hyperbole. À Hollywood, la surenchère spectaculaire vise souvent à convaincre le spectateur de la réalité de l'image au réalisme numérique. Rajamouli nous montre qu'à Tollywood c'est l'inverse. Plus l'image affirme son artificialité, plus elle acquiert une puissance symbolique. L'excès, ici, est un langage perceptible.



Le cinéma occidental contemporain s'est habitué à neutraliser ses propres affects. Même quand il produit des images gigantesques, il les accompagne d'ironie, de psychologie ou de discours explicatif, afin de rappeler au spectateur qu'il demeure maître de ses émotions. Foutaises. *RRR* procède encore dans le sens inverse. Il attaque frontalement le corps. Chaque plan est conçu pour arracher une réaction physique : rire, frisson, larmes, frisson, sidération, encore le frisson. Le film ne demande jamais à être interprété ; il exige d'être subi.

C'est un inversement qui se joue aussi dans l'écriture. Bheem et Raju ne deviennent pas des figures héroïques en adoptant les codes de la civilisation occidentale. Ils embrassent les carcans de domination - la sauvagerie, la brutalité, l'animalité - pour les transformer en acte de résistance. Dans la chanson *Konuram Bheemudo*, la douleur devient une affirmation : le corps humilié refuse de se soumettre, la voix qui devait être réduite au silence devient un cri collectif. La forêt, la nature, l'instinct ne sont plus les signes d'une civilisation archaïque, mais la preuve d'un lien au monde que le colon a perdu.

C'est ce renversement qui explique la puissance de *RRR*. C'est un film qui matérialise la révolte. Révolte des corps, des idées et des images. Durant des siècles, le regard colonial a fabriqué des représentations où certains peuples devaient être éduqués, contrôlés ou sauvés. Rajamouli répond par un film qui refuse cette demande de reconnaissance : il montre des héros qui peuvent réécrire selon leurs propres mythes, leurs propres corps et leurs propres excès. *RRR* est un film qui revendique la puissance de ce que la domination occidentale appelait sauvage.



Séraphin Degroote-Ferreira



<https://www.unificationfrance.com/article91526.html>

Date : 27 / 07 / 2026 à 11h00

Par : Isabelle Arnaud

LA CRITIQUE

Les amateurs de blockbusters indiens connaissent forcément le nom du réalisateur S.S. Rajamouli qui, avec sa saga en deux volets de *La légende de Baahubali*, a battu les records du box-office indien. *RRR* est sa dernière création qui est tout aussi spectaculaire. Elle a été un immense succès en Inde et sa chanson *Naatu Naatu*, il a obtenu l'Oscar de la meilleure chanson originale. Le film est sorti le temps d'un weekend, avant d'avoir une nouvelle sortie un peu moins confidentielle pendant une semaine au moment des oscars 2022. Il est donc temps de la découvrir sur grand écran avec cette nouvelle sortie étendue.

Il s'agit d'un film Tegu et Tamoul. On ne se retrouve donc pas dans le cadre d'un film Bollywoodien et les codes de celui-ci sont comme par exemple les enjeux de l'amitié naissante entre les deux protagonistes principaux qui ignorent chacun qui est l'autre.

On trouve aussi une seule scène de danse qui est tout simplement exceptionnelle et qui a une importance très grande au sein du film. Cette dernière est d'ailleurs filmée comme l'un des affrontements qui ponctuent le long métrage et reste visuellement époustouflante. C'est cette dernière qui a remporté un oscar face à d'autres titres très spectaculaires de films américains ayant été des succès en 2022.

La musique de M.M. Keeravani est formidable et propose des moments particulièrement agréables à écouter qui donnent parfois même une certaine envie de danser. D'autant que l'action va souvent à 100 à l'heure.

S.S. Rajamouli est d'ailleurs un maître de la mise en scène. Il montre des séquences absolument éblouissantes et est capable de proposer des batailles et des combats qui sont chorégraphiés d'une façon stupéfiante et qui sont visuellement dantesques.



On en prend vraiment plein les yeux et pas seulement qu'à un seul moment. Tout le film est ponctué de passages plus incroyables les uns que les autres et montre l'immense virtuosité de l'un des meilleurs créateurs de blockbusters du monde, si ce n'est le meilleur à l'heure actuelle. Il donne une véritable leçon de cinéma, montrant comment l'action peut être filmée et faisant des propositions cinématographiques merveilleuses.

On frémit de plaisir régulièrement dans le film, surtout si on ne s'arrête pas à la vraisemblance de ce qui est montré. En effet, certains passages sont particulièrement spectaculaires et hautement improbables. Le final n'est d'ailleurs pas sans faire penser à une œuvre de super-héros, tant les protagonistes semblent invulnérables et exceptionnels.

On se retrouve vraiment devant une œuvre de pur grand spectacle. De très nombreuses séquences de foule sont filmées d'une manière prodigieuse. D'autant que l'on ressent bien qu'il s'agit de véritables humains, parfois par milliers, et pas d'images de synthèse. Toutefois, c'est par le biais des effets spéciaux que l'on peut trouver la seule petite fausse note du long métrage.

Ces derniers ne sont clairement pas à la hauteur de la qualité du film. Quelques séquences ne sont visuellement pas très belles et un certain nombre d'animaux ne paraissent pas toujours très bien finalisés. On est loin de ce que l'on peut voir dans du Disney comme *Le Roi Lion*. Toutefois, c'est un choix assumé de S.S. Rajamouli qui ne veut plus tourner avec de véritables animaux, en dehors de chevaux, pour ne pas les blesser.

C'est d'autant plus dommage que la reconstitution d'époque est splendide grâce aux décors très variés, et parfois impressionnants, de Sabu Cyril. Les costumes de Rama Rajamouli ne sont pas en reste. Ils habillent non seulement les protagonistes principaux, mais l'ensemble des très nombreux figurants qui apparaissent pendant les trois heures du récit.

Celui-ci a été écrit par le réalisateur S.S. Rajamouli lui-même. Il se situe à l'époque coloniale de l'Inde et montre l'enlèvement d'une petite fille par des notables Anglais dans le village isolé d'une communauté tribale. Le protecteur des lieux va se lancer à sa recherche et devient ami avec le militaire d'origine indienne qui est envoyé, sous couverture, par les Anglais pour l'identifier et l'arrêter.

Les deux hommes sont tels l'eau et le feu et ont chacun leur propre calendrier. Ce qui permet d'intégrer de multiples rebondissements et revirements spectaculaires qui rendent l'histoire particulièrement captivante. Car le titre (*Rise Roar Revolt*) fait allusion à la montée du mécontentement, à son expression et à la révolution que certains personnages veulent pour un pays sous le joug d'une nation étrangère.

Si, évidemment, les Anglais sont les ennemis, S.S. Rajamouli propose le très beau portrait d'une femme compatissante qui ne voit pas les Indiens de la même manière que ses compatriotes. Il est aussi très intéressant que ce soit une famille musulmane qui offre le gîte, le couvert et la protection à l'un des deux personnages principaux. D'autant qu'à cette époque, le système de castes était bien vivace. Les problèmes de compréhension et de méconnaissance de la culture des autres sont très bien rendus et donnent lieu à quelques séquences amusantes.

Il y a aussi une pointe de romance dans le récit. Mais c'est bien avant tout l'histoire d'une amitié fraternelle entre deux hommes que tout semble opposer qui nous est narré dans une histoire dense et soigneusement pensée.

Les interprètes sont formidables. N. T. Rama Rao Jr. est imposant en homme proche de la nature qui veut juste retrouver la jeune fille qui a été enlevée. Ram Charan est incroyable en militaire sans peur dont on découvre les raisons de son attitude progressivement au fil du récit. Les deux comédiens ont une alchimie qui fonctionne parfaitement entre eux et proposent des séquences de fraternité et d'affrontements épiques offrant des scènes dont on se souvient longtemps et qui sont parfois déjà devenues cultes.

Il faut d'ailleurs saluer le très beau travail effectué sur la photographie par Senthil Kumar qui permet de mettre en valeur ces protagonistes, même au sein de la nuit noire. Car certaines scènes spectaculaires ont été tournées en pleine obscurité et impriment longuement la rétine.

Le montage de A. Sreekar Prasad est aussi très bon. On n'est jamais perdu avec ce qu'il se passe entre les deux protagonistes. Et les scènes d'action millimétrées, aux finalités souvent létales, ne perdent rien en lisibilité.

Vous l'avez compris, oubliez vraiment vos préjugés vis-à-vis des films indiens, car si vous aimez l'action débridée, les combats incroyables et les mises en scène majestueuses, vous ne serez vraiment pas déçu par cette immersion au cœur de la nouvelle création historique d'un cinéaste majeur.

RRR est un chef-d'œuvre d'action et de spectacle qui en met continuellement plein les yeux, tout en n'oubliant pas la dominante émotionnelle de ses personnages et l'exploration du passé compliqué d'un pays qui a été occupé pendant deux siècles. Avec une histoire que l'on découvre avec grand plaisir, une réalisation fantastique et virevoltante et un duo de comédiens qui crève l'écran, on se trouve devant un film d'action incroyable qui rappelle ce que c'est qu'un véritable blockbuster.

Dantesque et prodigieux.



SYNOPSIS

À l'époque coloniale, en Inde, les anglais enlèvent une jeune fille d'une communauté tribale. Mais ce qu'ils ignorent, c'est que cette tribu a un protecteur : Bheem. Peut-être que soleil ne se couche jamais sur l'empire britannique. Mais la force est du côté des justes.



<https://www.close-upmag.com/2026/07/29/rrr-le-tigre-est-lache/>

RRR : Le tigre est lâché

🕒 29 juillet 2026 👤 Léo Cohen 📺 À l'affiche, Cinéma 💬 0

RRR fait son grand retour sur nos écrans de cinéma après une sortie pour le moins confidentielle en 2022 dont seuls les cinéphiles amateurs de tatannes et de muscles saillants avaient entendu parler. Il faut dire qu'entretemps le film a eu un énorme retentissement aux États-Unis suite à sa diffusion sur Netflix, allant jusqu'à être adoubé par le roi du blockbuster James Cameron dont l'affluence est perceptible dans toute la carrière du nouveau grand nom de l'action international : S.S. Rajamouli. Ainsi, le choix de cette nouvelle date estivale coïncide non sans hasard avec la rétrospective de sa carrière organisée par la Cinémathèque française, véritable graal honorifique pour nombre de cinéastes. L'occasion de pouvoir redécouvrir ses précédents films tels que *Bahubali* ou encore *Eega* en attendant l'arrivée de son prochain *Varanasi* que nous avons particulièrement hâte de découvrir, au vu de la maîtrise gagnée entre chaque œuvre. En vérité, s'il y a bien un film à voir au cinéma cet été, ce n'est pas ce que le cinéma américain peut proposer de divertissement aseptisé, mais bien cette bombe venue d'Orient renversant tous les codes de bon goût occidental.

Synopsis : L'intrigue du film se situe en Inde dans les années 1920, durant la période du Raj britannique. Lorsque l'administrateur Scott Buxton et son épouse enlèvent Malli, une jeune fille du peuple Gond, son frère Komaram Bheem imagine un plan pour pouvoir la sauver. Sachant cela, les Britanniques décident de lancer un avis de recherche contre lui. Parallèlement, Alluri Sitarama Raju, un homme de la police impériale indienne est envoyé pour l'arrêter. Lorsque les deux hommes se rencontrent par hasard, tout va changer...

RISE. ROAR. REVOLUTION. Tout un programme ! Aussi étrange ce titre puisse paraître, choisi par rapport aux initiales des deux acteurs principaux et du réalisateur, il résume parfaitement l'énergie d'un film titanesque qui ne s'excuse jamais de ses débordements, poussant la puissance du cinéma à son paroxysme. Dans nos récentes années de cinéphiles, rares sont les œuvres à avoir créé une telle sensation de joie ludique, de trop-plein d'idées visuelles, de retour à une part enfantine intérieure que seules les images animées peuvent nous permettre de toucher... Dans RRR, pourtant l'un des budgets les plus importants du cinéma Telugu, point de barrière ou de contraintes commerciales, uniquement la liberté d'un auteur de pousser tous les potards de la jouissance virile de somptueuses scènes d'action ou d'une amitié masculine transcendant toutes les barrières sociétales et politiques. Il suffit de se rendre à une séance en salle de cinéma comme nous avons eu la chance lors de l'avant-première au Grand Rex pour comprendre l'effet que le film peut avoir sur les spectateurs : exclamations, cris de joie, sifflements... Si l'Art peut changer le monde, c'est avec ce genre d'œuvres qui repoussent les limites du possible et de l'acceptable.



RRR n'est néanmoins pas une œuvre dépourvue de point de vue sur son époque et la société indienne dans laquelle il s'inscrit. En tant qu'occidentaux, notre rapport au traitement de cette histoire est intéressant puisque les grands méchants on ne peut plus caricaturaux du récit ne sont autres que... nous. Ces blancs colonisateurs, arrogants, racistes, irrespectueux que le récit va prendre un malin plaisir à exterminer dès qu'il le peut, traitement normalement réservé aux colonisés et autres adversaires des gentils occidentaux. En effet, **RRR** embrasse totalement le point de vue des opprimés en racontant les révoltes de deux grands chefs indépendantistes qui ont permis la naissance de la nation indienne telle que nous la connaissons aujourd'hui. Ne vous attendez cependant pas à une fresque historique réaliste, puisque ici ces deux chefs abattent à eux seuls des armées entières de soldats par la force de leur courage. Ces figures tutélaires (équivalents culturels de Jeanne d'Arc en France) sont littéralement déifiés, rangés dans la catégorie des surhommes pré-super-héros des années 80 tels que Schwarzenegger ou Stallone. Excepté qu'ici, nous sentons viscéralement leur rage et leur désir de libération. On pense notamment à cette scène de flagellation proche de *Braveheart* ou même de la *Passion du Christ* où nous souffrons autant avec le personnage de Bheem que de Raju, tous les deux pris dans un engrenage tragique.

Derrière ses atours de film grand public divertissant, on pourrait se dire que la réussite n'est acquise que par la flamboyante mise en scène des scènes d'action. Ce serait néanmoins sous-estimer l'incroyable efficacité du scénario qui dissémine les enjeux et les sous-intrigues sur plus de deux heures et demi de film avec une remarquable maestria. L'amitié entre Bheem et Raju, traitée comme on traiterait une histoire d'amour en France, est le cœur émotionnel de **RRR**. Le film ne lésine d'ailleurs pas sur les moyens pour nous faire aimer ses protagonistes, alternant entre scènes d'une badassitude folle et scènes comiques décalées, à l'image de Bheem qui dompte un tigre à mains nues, puis quelques temps plus tard, tente maladroitement de discuter avec la dame anglaise dont il est tombé amoureux sans parler un mot de sa langue. Rajamouli ne perd jamais de vue les enjeux de ses personnages, aucune scène n'est gratuite, l'action n'est finalement qu'un moyen cathartique pour eux d'exprimer leurs sentiments et surtout de nous le faire ressentir. Ce respect de la dramaturgie est salvateur pour une œuvre qui pourrait sinon s'enfermer dans un exercice de style désincarné et rapidement ennuyant. Heureusement, cette chaleur intrinsèque au cinéma de Rajamouli permet de toute emporter sur son passage.

RRR est une parfaite porte d'entrée au sein d'un cinéma indien, bien plus divers et fascinant que l'image Bollywoodienne dans laquelle on nous a maintenus. Chaque année, de nombreux autres films d'acabit similaire sortent sans que nous en entendions parler. Les récentes déclarations de Thierry Frémaux sur ces cinémas montre l'ignorance et le manque d'intérêt de nos élites culturelles face à ces œuvres multiples, difformes, populaires... Pourtant, les brèches s'ouvrent progressivement, et Rajamouli semble bien parti pour installer le cinéma indien comme l'un des plus intéressants à suivre de cette décennie.



https://www.allocine.fr/article/fichearticle_gen_article=1000212688.html

Noté 4,1 sur 5, c'est l'un des meilleurs films d'action de 2022 et il ressort au cinéma !

29 juil. 2026 à 12:00

Le film d'action culte "RRR" ressort en salles de mercredi 29 juillet. L'occasion de (re)découvrir ce phénomène de l'année 2022 validé par James Cameron.

Sorti en 2022, RRR, acronyme de Roudram Ranam Rudhiram (« Rage, Guerre et Sang »), est un film épique et musical indien réalisé par S. S. Rajamouli.

Cette œuvre dantesque de 3 heures, entre scènes d'action spectaculaires et grands numéros musicaux, ressort actuellement en salles.



RRR

Sortie : 25 mars 2022 | 3h 07min

De **S.S. Rajamouli**

Avec **N. T. Rama Rao Jr., Ram Charan, ...**

Spectateurs

4,1

★★★★☆

VOIR SUR NETFLIX

Le film se déroule en Inde, à l'époque coloniale. Les Anglais enlèvent une jeune fille appartenant à une communauté tribale. Mais ce qu'ils ignorent, c'est que cette tribu a un protecteur : Bheem. Le soleil ne se couche peut-être jamais sur l'empire britannique, mais la force est du côté des justes.

Véritable phénomène bollywoodien, RRR a fait le tour du monde en 2022, avant de récolter notamment le Golden Globe de la meilleure chanson originale, puis l'Oscar de la meilleure chanson originale pour *Naatu Naatu*.

James Cameron en personne a acclamé le long-métrage en janvier 2023, lors de la cérémonie des Critics Choice Awards : bien que très accaparé par La Voie de l'eau à l'époque, le réalisateur avait pris le temps de voir le film et n'avait pas manqué de le faire savoir au cinéaste indien, détaillant les aspects qu'il avait particulièrement appréciés.

Un film impressionnant, qui affiche d'ailleurs une note spectateurs moyenne exceptionnelle de 4,1 étoiles sur 5.

"Ça s'appelle du cinéma !"

Kellerman (5/5) : *"Une claque, littéralement ! J'ai toujours détesté les Bollywood, mais là, ce film met par terre n'importe quel film de ces dernières années..."*

L'écriture des scripts, et surtout du scénario, est juste impressionnante ! Les personnages ont une vraie histoire, ils sont plus qu'attachants, ils ont tous du relief, même le pire des méchants. La musique prend aux tripes, les scènes d'action... ce n'est même plus de l'action, on a l'impression de se battre avec eux. Les décors, c'est pharaonique ; les couleurs, les plans, la mise en scène sont extraordinaires, il n'y a vraiment rien à dire. Tout est bluffant dans ce film, je me répète, mais l'écriture de ce film m'a vraiment scié. Vraiment, bravo !"

New Moze (5/5) : *"C'est le type de film qui te redonne espoir et qui te fait dire que le cinéma n'est pas encore totalement mort. Quelle claque, quelle histoire, quelle mise en scène, quelle ambiance !!!! Les 3 heures sont passées à la vitesse de la lumière, dans un état quasi matriciel. Surtout à ne pas louper."*

Dik ap Prale du Club Allociné (5/5) : *"Un délire extraordinaire et mon enfance retrouvée. Comme à la première vision du Marin des mers de Chine (1983) ; comme aux premiers émois révolutionnaires d'Il était une fois en Chine (1991). Trois heures de film et on ne voit pas le temps passer. Ça s'appelle du cinéma !"*

Elise Thorr (5/5) : *"Cinq étoiles sans réserve pour ce film indien plein de scènes stupéfiantes, de chansons mémorables et d'émotions. Il y a tout dans RRR : de l'action, de l'amitié, de l'amour, de la vengeance, des animaux, des danses, de la pyrotechnie, un message politique et un méchant insupportable. C'est inventif, pas toujours plausible, certes, mais qu'est-ce qu'on prend son pied ! D'ailleurs, on en redemande, en dépit de la longueur conséquente de cette épopée."*

Robinsnake37 (5/5) : *"Bon, je pense qu'en 3 heures de film, l'Inde vient de balayer des décennies de cinéma hollywoodien et fait mieux que tous les Marvel ou Star Wars produits jusqu'à présent. (...)*

Mais la vraie force de RRR, c'est de transmettre des émotions aux spectateurs, qui passent du rire aux larmes ; ce n'est pas un bête film d'action comme Le Transporteur ou Interceptor, c'est un film transmettant des valeurs telles que l'amitié ou le courage. Notons aussi les effets spéciaux, qui sont du niveau de Mowgli, la légende de la jungle, c'est-à-dire appréciables sans trop de réalisme, mais ça me va parfaitement. Le réalisateur S. S. Rajamouli parvient donc à nous offrir une véritable prouesse cinématographique, que l'on gardera longtemps en tête."

RRR est à (re)découvrir actuellement en salles.



Gaëlle Robert - Pigiste

Une fourchette dans une main, les yeux sur l'écran, Gaëlle Robert est une vraie cinéphage. Journaliste gastronomique le jour, spectatrice assidue la nuit, elle dévore aussi bien les assiettes que les films. Ses péchés mignons : les teen movies et l'animation, qu'elle engloutit sans modération.



<https://asiexpo.fr/rrr-de-s-s-rajamouli-est-a-nouveau-en-salle-depuis-hier/>



Le réalisateur, scénariste et producteur S.S. Rajamouli revient sur les écrans après une tournée vitaminée en France au festival d'Annecy et à l'Institut Lumière notamment, au mois de juin dernier. *RRR* – acronyme pour *Roudram Ranam Rudhiram* : « Rage, Guerre et Sang » – sa grande fresque indépendantiste déjà sortie en 2022, ressort en salle. Plus de 3h au frais, ça ne se refuse pas en ces temps de canicule !

Et question grand spectacle avec animaux sauvages, courses poursuites dans le Delhi des années 20 ou dans la forêt, combats d'un seul (ou de 2) contre tous et danses effrénées autant que galvanisantes. J'en passe et des plus virevoltantes encore. On est servis !

S.S. Rajamouli, le cinéaste télougou soulève les foules et enthousiasme son public au Nord comme au Sud de l'Inde et ailleurs. C'est un technicien hors pair, il a le sens du spectacle et une grandeur épique.

Et puis les grandes fresques historico-légendaires, on a plutôt l'habitude de les voir avec un regard britannique. Le point de vue indien est, bien évidemment, tout autre. Rajamouli reprend 2 héros devenus légendaires, quittant tous 2 leur village pour aller affronter l'ogre anglais, méprisant, confit dans sa supériorité.

Et derrière le spectacle grandiose d'une énergie explosive, se dessine le courage d'un peuple systématiquement malmené, humilié, qui ne vaut même pas qu'on le tue avec une balle (trop chère) ! La révolte n'en sera que plus terrible.

Le roi du blockbuster Bollywoodien toujours à la limite du kitsch nous enchante avec un scénario bien charpenté et du spectacle à revendre dans la même veine que sa *Légende de Baahubali*, récemment sortie en Blu-ray et DVD chez Carlotta.

Notons qu'à partir du 12 août, nous pourrons redécouvrir 3 grands films d'Akira Kurosawa sur les écrans nationaux. L'aventure avec *La Forteresse cachée*, la tragédie avec *Le Château de l'araignée*, en passant par l'humour et l'action avec *Sanjuro*, le rônin malin, il y en aura pour toutes les sensibilités.

Camille DOUZELET et Pierrick SAUZON

RRR réalisation et scénario de S.S. Rajamouli, Inde, 2022, 187 mn, en salle le 29 juillet 2026.

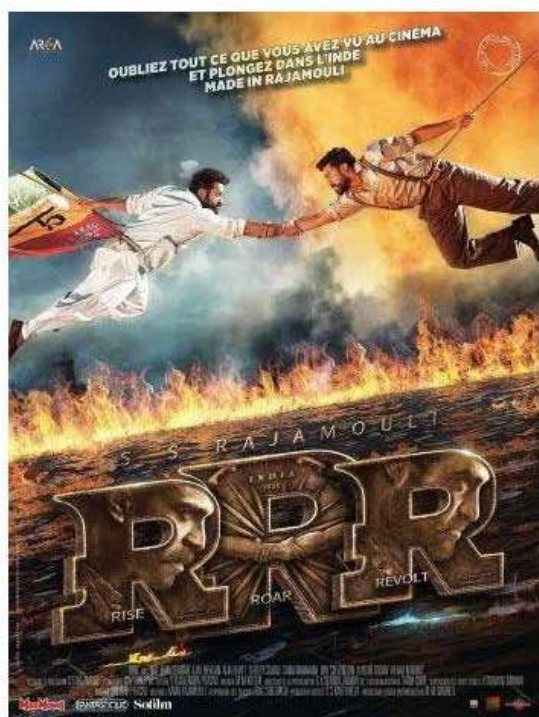
« RRR » de S. S. Rajamouli : Tonnerre de feu

📅 7 août 2026 👤 Ordell Robbie 💬 Leave a comment

Après TikTok, les Oscars et le passage en France de son réalisateur S. S. Rajamouli, *RRR* revient sur les écrans hexagonaux. Un blockbuster réécrivant la lutte pour l'indépendance indienne, fait d'hyperbole assumée, d'amitiés viriles et sentimentales à la John Woo et de méchants britanniques cartooniques, à prendre (selon notre rédacteur) ou à laisser.



Pourquoi évoquer de nouveau *RRR* ? Parce que sa ressortie française plus conséquente par **Carlotta** en fait l'autre film de l'été dans lequel une femme attend son mari parti en mission, tandis que ce dernier porte un pendentif en souvenir de sa femme (<https://www.benzinemag.net/2026/07/16/lodysee-de-nolan-les-remords-de-promethee/>). Et aussi parce que c'est une proposition de cinéma populaire de durée Big Mac aux antipodes du réalisme qui est devenu la marque de fabrique **Nolan** aux yeux du grand public depuis sa relecture de *Batman*.



À l'époque coloniale, en Inde, les Anglais enlèvent une jeune fille d'une communauté tribale. Mais ce qu'ils ignorent, c'est que cette tribu a un protecteur : **Bheem**. Peut-être que soleil ne se couche jamais sur l'empire britannique, mais la force est du côté des justes.

On pourrait résumer le film ainsi : après avoir vu la Guerre 1939-1945 réécrite par *Inglourious Basterds*, **S. S. Rajamouli** finit par imaginer un film d'action en forme de bromance entre les leaders indépendantistes Alluri Sitarama Raju (**Ram Charan**) et Komaram Bheem (**N. T. Rama Rao Jr.**). Deux révolutionnaires ne s'étant jamais croisés dans la vraie

vie. Le tout avec une dose de sentimentalisme proche de celle du **John Woo** de la période hongkongaise. Ici, une amitié se scelle en plongeant sous l'eau pour se serrer la main avant d'escalader à deux une pyramide humaine. Le même symbolisme direct aussi, les deux personnages étant associés respectivement au feu et à l'eau.

De plus, parce que, dans les conventions implicites du cinéma populaire indien du Sud, le héros d'action est la réincarnation d'une divinité, ces deux leaders pourront par exemple manier une moto pour se battre, comme **Jackie Chan** maniait des ustensiles de cuisine pour faire du kung fu. Le genre de super pouvoirs expliquant peut-être en partie l'exploitation du film sur plusieurs mois au pays du manga. Une dimension hyperbolique à prendre ou à laisser, comme chez le Hongkongais.

Côté Anglais, la devise d'un film brandissant fièrement le drapeau indien pourrait être *Tous des salauds sauf une*. Les colonisateurs anglais en forme de méchants cartoonésques ont fait parler en Occident. Comme si certains découvraient les rancœurs des anciens colonisés vis-à-vis de leur ancien colonisateur. Ou peut-être cela raconte-t-il le peu de connaissance de certaines exactions de l'Empire Britannique au pays de **Gandhi**.

En tout cas, *RRR* applique parfaitement l'adage hitchcockien selon lequel « Plus le méchant est méchant, meilleur sera le film » avec... une méchante mémorable. Surtout connue pour un second rôle (le personnage d'Elsa dans le troisième *Indiana Jones*), **Alison Doody** est l'hypersadique Catherine Buxton. L'époux de cette dernière, l'administrateur Scott Buxton, est campé en mode brute raffinée par un **Ray Stevenson** (depuis décédé) ayant surtout marqué pour ses apparitions sérielles (Titus Pullo dans *Rome*, Isaak Sirko dans la Saison 7 de *Dexter*).

RRR est le film de la reconnaissance occidentale de son réalisateur arrivant au bon moment, tant c'est celui où il est en pleine possession de ses moyens de metteur en scène. Le diptyque *Baahubali* le précédant avait atteint à domicile son objectif de phénomène de type *Star Wars/Seigneur des Anneaux*. Mais c'était pour lui un peu comme si **Nolan** était directement passé du *Prestige* à *L'Odyssée*. Le côté galop d'essai sur une superproduction se voyait dans certains ratés formels : entre autres des plans visuellement moches et un montage parfois illisible pendant la longue bataille de fin de la première partie. Cette fois, l'action est filmée à coup de ralentis aussi longs qu'un mouvement de caméra chez **Hou Hsiao-hsien**... et cette longueur est raccord de la charge émotionnelle du film. De plus, même si l'entracte existant à mi-film en Inde a été supprimée de la version diffusée en France, le rythme d'ensemble demeure bien équilibré.

Le texte des chansons a quelque chose d'une voix off informelle commentant le récit (comme lorsqu'un morceau se demande si l'amitié de **Raju** et **Bheem** ne se rompra pas un jour). La comédie musicale est, elle, réduite au minimum : un *Naatu Naatu* (Oscar et Golden Globe de la Meilleure Chanson) en forme de « battle » de danse supersonique pour régler la question du racisme, le chant tribal de **Bheem** sous la torture et le générique de fin. Petits bémols : la scène d'ouverture tribale et certains passages du flash back de deuxième partie flirtant avec la manipulation émotionnelle grossière.

Reste que tout cela sera pardonné à un film capable de montrer de façon très drôle que ne pas parler la même langue que l'autre est un obstacle surmontable dans la lutte pour l'indépendance. *RRR* est un blockbuster en forme de machine de guerre émouvante.

★★★★★

Ordell Robbie

ACTU

***RRR* : pourquoi faut-il absolument voir ce film phénomène venu d'Inde ?**

04 août 2026 • Par Robin Negre



Surprise inattendue de 2022, le sensationnel *RRR* de S.S. Rajamouli est de retour en France au cinéma pour plusieurs jours.

Il n'y en aura pas que pour les blockbusters *L'Odyssée* et *Spider-Man : Brand New Day* cet été. Le très ambitieux film indien *RRR*, véritable phénomène culturel réalisé par S.S. Rajamouli (*Eega*, *la mouche vengeresse*, *La Légende de Baahubali*), est en effet de retour en salle depuis le 29 juillet dernier pour quelques semaines.

L'occasion de voir ou revoir l'un des long-métrages les plus surprenants de ces dernières années. Une véritable expérience cinématographique à vivre sur grand écran !



RRR se passe à l'époque coloniale, en Inde, au début des années 1920. Dans un village isolé, lorsqu'une petite fille est enlevée par un gouverneur, Komaram Bheem, son frère, décide de se révolter et prépare un plan pour la sauver.

Dans le même temps, l'empire britannique envoie Alluri Sitarama Raju, un policier indien, pour stopper ce début de révolte et arrêter Komaram Bheem. La rencontre entre les deux hommes va tout changer et avoir des répercussions inattendues. *RRR* est une uchronie qui s'intéresse aux parcours des révolutionnaires Alluri Sitarama Raju et Komaram Bheem en imaginant leur rencontre fictive et leur amitié profonde.

Action, chanson et bienveillance

Entre son énergie débridée et son rythme continu, les 3h07 de *RRR* ne se voient pas passer. Le long-métrage est un voyage excentrique dans l'Inde des années 1920, qui convoque plusieurs genres cinématographiques : film d'action — avec des séquences de combat dantesques —, comédie, drame social et historique, road-movie et buddy movie, mais aussi comédie musicale. On se souvient notamment du morceau phénomène *Naatu Naatu*, primé aux Oscars 2022 dans la catégorie de la meilleure chanson originale.

RRR a une énergie communicative. Jusqu'au-boutiste dans son approche (quasi-parodique et volontairement stéréotypée par moments), le long-métrage est devenu culte grâce à sa générosité de chaque instant et la relation touchante entre les deux protagonistes. Lors de la sortie initiale en 2022, le public français n'avait pas encore saisi la portée de *RRR*. Quatre ans après, le film est devenu culte, viral, et pourrait rencontrer un joli succès dans les salles françaises. Une chose est sûre : *RRR* est un film fait pour le grand écran et pour l'énergie collective du public.

Article rédigé par



Robin Negre



<https://www.cine-zoom.com/films/zoom-coup-de-foudre/17833-rrr-rise-roar-revolt.html>

RRR (Rise Roar Revolt)

Tous les Films - Zoom coup de foudre



Zoom Coup de Foudre

R ressortie en salle : le 29 Juillet 2026

Sortie initiale en salle : le 25 Mars 2022

VU - 5 Zooms -

Film indien

Ecrit et réalisé par S.S. Rajamouli (2022)

Avec N.T. Rama Rao Jr., Ram Charan, Alia Bhatt...

Action, Drame, Historique - 3h07 - **Interdit - 12 ans**

BA.vostfr : <https://www.youtube.com/watch?v=RCQboeH-n4EY>



Pas de rencontre pour ce film, déçus de ne pas avoir pu nous rendre à Paris pour la venue du réalisateur !

OSCAR DE LA MEILLEURE CHANSON ORIGINALE à M.M. Keeravani et au parolier Chandrabose, pour "Naatu Naatu", lors de la 95e cérémonie des Oscars 2022



Sortie en salle : le 25 Mars 2022

R ressortie en salle : le 29 Juillet 2026

Titre original : RRR (Rise Roar Revolt)

Scénario : S.S. Rajamouli

Distributeur : Carlotta

Avec N.T. Rama Rao Jr., Ram Charan, Alia Bhatt, Alia Bhatt, Ray Stevenson, Alison Doody, Olivia Morris, Ajay Devgn, Shriya Saran, Mark Bennington, Edward Sonnenblick...

Musique originale : M.M. Keeravani (Compositeur)



Synopsis :

À l'époque coloniale, en Inde, les anglais enlèvent une jeune fille d'une communauté tribale. Mais ce qu'ils ignorent, c'est que cette tribu a un protecteur : Bheem. Peut-être que soleil ne se couche jamais sur l'empire britannique. Mais la force est du côté des justes...



Notre avis : Koduri Sricaita Sri Rajamouli, 53 ans et 12 longs-métrages réalisés depuis 2001, est devenu ces dernières années un phénomène du cinéma indien, piquant la curiosité du marché international avec des films fabriqués dans l'Etat méridional de l'Andhra Pradesh, dialogués en telugu (mais doublés notamment en hindi) qui battent en matière d'excentricité le cinéma Bollywoodien de Bombay. Ces films sont catalogués, comme immergeant de Tollywood. Ici, il s'agit ici d'une vaste fresque grandiose et étonnante sur la libération de l'Inde face au joug de l'Empire britannique, financée à hauteur de 72 millions de dollars (63 millions d'euros). "RRR" s'entend comme "Rise, Roar, Revolt" (souèvement, rugissement, révolte). En trois heures on a tout ce qu'il nous faut pour notre plaisir de spectateur : des scènes d'action et des cascades hallucinantes, de l'amour et de l'humour (pas mièvre du tout), de la trahison, une lutte contre l'opresseur britannique (le message patriotique frisant la propagande), des animaux de la jungle entièrement en images de synthèse (ce que l'on regrette un peu, cela se voit, mais aucun animal n'a été maltraité, pour le bien de nos chers animaux, tant mieux ! Des effets spéciaux du niveau de "Mowgli : La légende de la jungle", appréciables sans trop de réalisme), des chants et des chorégraphies superbes : bref un spectacle total... du pur bonheur visuel si l'on rajoute les superbes ralentis très présents dans le film, et l'action

toujours plus débordante et des acteurs et actrices très expressifs (maniant la polyvalence artistique à merveilles) dans l'ensemble, tous remarquablement choisis. Un scénario à rebondissements multiples. La vraie force est de transmettre des émotions aux spectateurs, qui passent du rire aux larmes; ce n'est pas bêta : l'abus de la colonisation est parfaitement ressentie, c'est un film transmettant des valeurs telles que l'amitié ou le courage, pour la défense d'une belle cause, la "Liberté". Le film sait parler politique avec esprit et iniltrer les cœurs, bien loin des films de propagande sans subtilité qu'on nous propose en occident depuis plusieurs années, expert, profond et nuancé. Voici une critique ardente du colonialisme, des peuples opprimés, des enfants maltraités et tués, de l'imbécillité qui régit celui qui lève la main sur son prochain plutôt que de la lui tendre. Ce qui nous prouve qu'un blockbuster d'action peut être intelligent malgré des scènes d'action assumées, bien invraisemblables (nous sommes au cinéma !)... Une véritable prouesse cinématographique, sans une minute d'ennui, que l'on gardera longtemps en mémoire. En un mot : ÉPOUSTOULANT !

Gérard Chargé - 5 Zooms -

RÉSEAUX SOCIAUX

INSTAGRAM

@lamentis_ (500 abonnés) - 29 juillet

 lamentis_ 2 h  

AMIS PERPIGNANAIS CEST LE MOMENT

**LE FILM MONUMENTAL DE S. S. RAJAMOULI
AU CINÉMA DANS TOUTE LA FRANCE**



PARIS
UGC LES HALLES · L'ARLEQUIN · LE REFLET · UGC PARIS 19
PATHÉ AQUABOULEVARD · PATHÉ LA VILLETTE · CLUB DE L'ÉTOILE

ANCOULÊME CGR ANCOULÊME **BESANÇON** VICTOR HUGO
BORDEAUX UGC CINÉ CITÉ BASSINS À FLOT **BREST** LES STUDIOS
CANNES OLYMPIA **CAYENNE** ELBORADO **CLERMONT-FERRAND** LE CAPITOLE
DIJON LE DARCY FOIX L'ESTIVE **FONTAINEBLEAU** L'ERMITAGE
GRENOBLE LE CLUB HÉROUVILLE · ST-CLAIR CAFÉ DES IMAGES
LILLE UGC LE MÉTROPOLE **LYON** PATHÉ VAISE
LYON LE COMEDIA **LYON** UGC CINÉ CITÉ INTERNATIONALE
MARNE-LA-VALLÉE GAUMONT DISNEY VILLAGE **MARSEILLE** LES VARIÉTÉS
MONTATAIRE PATHÉ MONTATAIRE **MORLAIX** LA SALAMANDRE
NANCY CAMEO **NANTES** KATORZA **NICE** PATHÉ MASSÉNA
PAU CGR ST-LOUIS **PERPIGNAN** CASTILLET **POITIERS** LE DIETRICH
RENNES ARVON **ROUEN** PATHÉ DOCKS 78
SAINT-DENIS PATHÉ SAINT-DENIS **SARREBOURG** CINÉSAR
STRASBOURG UGC CINÉ CITÉ ÉTOILE **THIAIS** PATHÉ BELLE ÉPINE
TOULOUSE PATHÉ WILSON **TOURS** CGR TOURS CENTRE

Mindframe @carlotta_films

NE RATEZ PAS RRR SUR GRAND ÉCRAN !

@carlotta.films

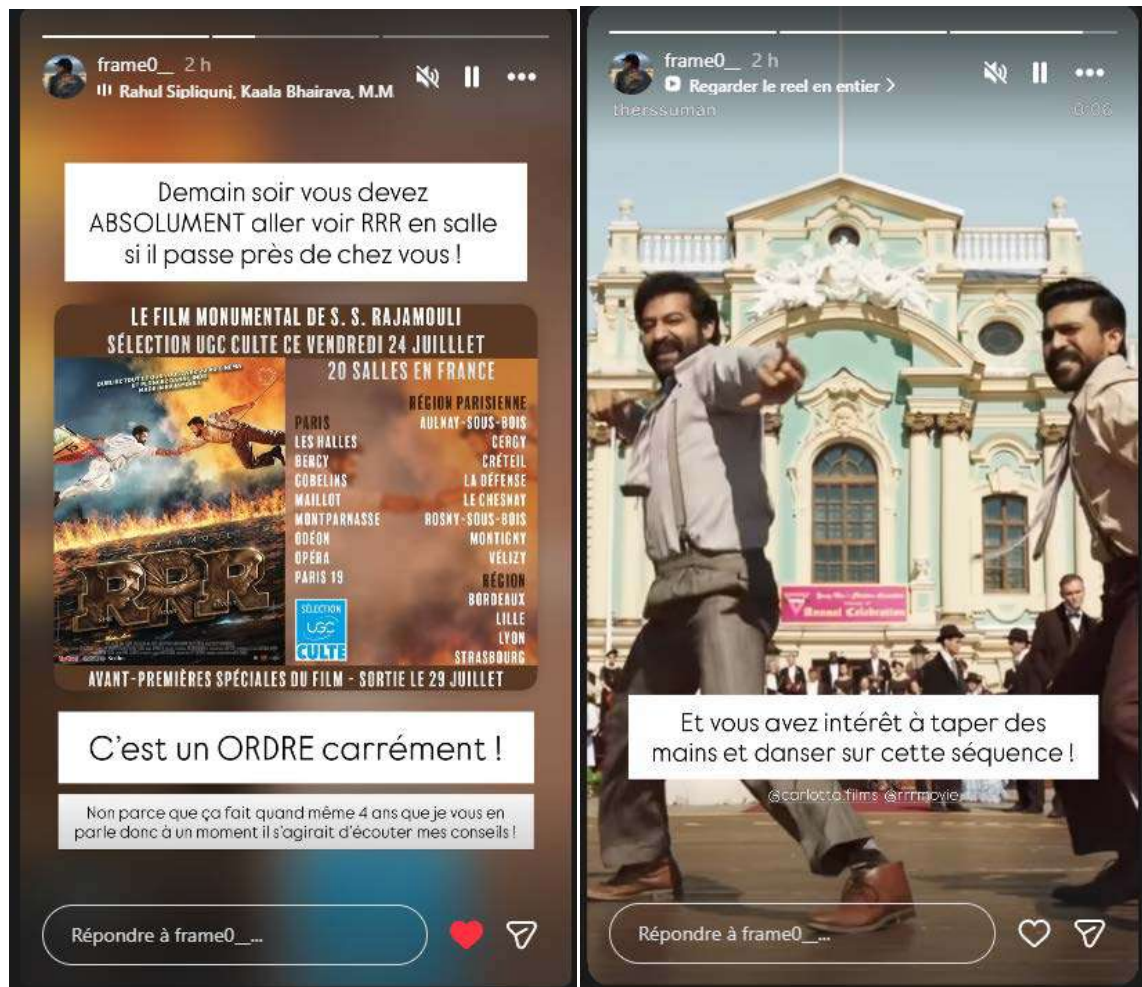
Répondre à lamentis_...

@intercut_off (9 600 abonnés) - 28 juillet



@frame0__ (6 000 abonnés) - 23 juillet



@aellyel (14 800 abonnés) – 1^{er} juillet



LE film à ne pas louper ?

**aelyel** • [Suivre](#)
Audio d'origine

**aelyel** Le film c'est RRR !
[#rrr](#) [#cinema](#) [#cinemaindien](#) [#ssrajamouli](#) [#film](#)
3 sem.

Pour vous ▾

**sc69eternel**

3 sem 3 J'aime Répondre

**callandjaniesmom** 🤩Wowwww
3 sem 1 J'aime Répondre Voir la traduction



 Aimé par [audrey.jull](#) et autres personnes
1 juillet

 Ajouter un commentaire... [Publier](#)

@soonnnnnuuuuuu (34 600 abonnés) – 1^{er} juillet



@bollyandcomagazine (2 000 abonnés) – 30 juin



@lebutterchickenclub (700 abonnés) – 30 juin



@axelcadieux (1 000 abonnés) – 30 juin



@myst.movies (400 abonnés) – 30 juin



@europe_kathalu (9 000 abonnés) – 29 juin



europe_kathalu

Audio d'origine



europe_kathalu What a Proud moment for Telugu cinema! ☐☐

EEGA left the French audience in complete awe! Even after the movie ended, they kept clapping and gave a standing ovation for 5 minutes 🥳

The screening happened at the prestigious @cinemathequefr in Paris Bercy, where SS Rajamouli's films are being celebrated. French audiences are enjoying the magic of RRR, Bahubali 1&2, Eega, and Maryada Ramanna on the big screen with French subtitles 🥳

Huge Thanks to @carlotta.films @ssrajamouli @shobuy_ @sskarthikeya for making this unforgettable moments possible 🥳

#SSRajamouli #Eega #bahubali #rrr #telugucinema

3 sem Voir la traduction

Pour vous ▾



marquise_de_clarabas Such a fun show to watch with an excited audience! I was the girl with the RRR bag, cannot wait to see your video ^^



Aimé par pascalalexvincent et 83,1 k autres personnes

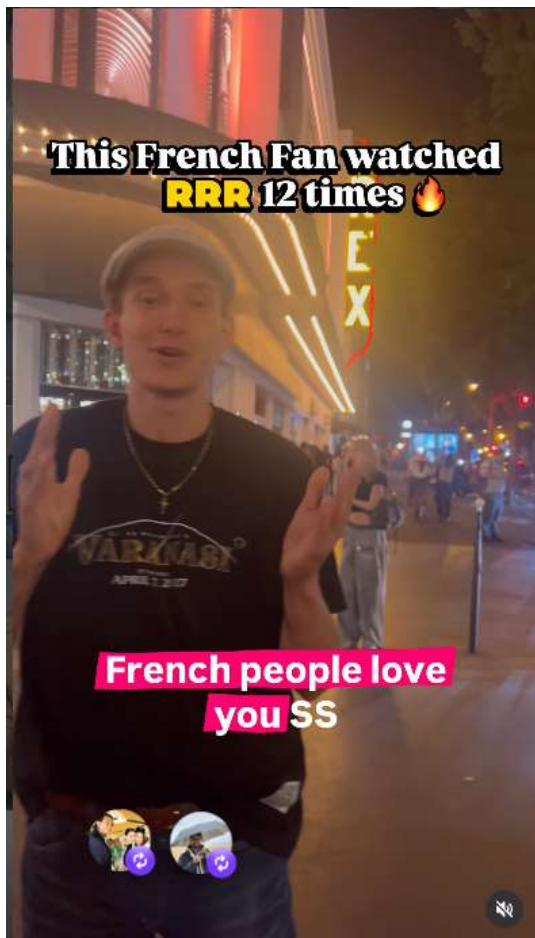
29 juin



Ajouter un commentaire...

Publier

@europe_kathalu (9 000 abonnés) – 2 juillet



europe_kathalu

Audio d'origine

...



europe_kathalu A story that made us proud INFR

This die-hard French fan, Maxime has watched RRR 12 times and introduced it to nearly 30 people. The best part? Everyone loved RRR 🤩

We met him on 30th June 2026, after the special screening of RRR at the largest theatre in Europe, @legrandrex 🎬

French talks by @santoosha 🗣️

Moments like these remind us that great storytelling has no language barriers ❤️

Huge love for @ssrajamouli and @rrrmovie for creating a film that continues to entertain audiences around the world 🌍

Also excited to see this passionate fan already representing and waiting for @varanasimovie! 🤩

@alwaysramcharan @jrntr @aliaabhatt @shriya_saran1109 @ajaydevgn @oliviakmorris

#RRR #ssrajamouli #ramcharan #maheshbabu #jrntr



Aimé par audreyjull et 3 937 autres personnes

2 juillet



Ajouter un commentaire...

Publier

@__happiesthues.__ (300 abonnés) – 1^{er} juillet



[__happiesthues.__](#) • Suivre

Hema Chandra, M.M. Keeravani • Dosti

...



[__happiesthues.__](#) Had the most amazing experience listening to Rajamouli Garu (our beloved Jakkanna) talk about his filmmaking journey, the inspiration behind his iconic films, and the incredible stories from his career. ❤️ 🎬

The masterclass was inspiring, insightful, and a dream come true for every film lover!

To make the day even more special, we got to rewatch RRR for what felt like the 1000th time but this time in a theater packed with French audiences. Watching them cheer, laugh, and react to every moment was absolutely surreal. Seeing Indian cinema connect with people across cultures like that was such a crazy and unforgettable experience! 🌍 ✨

[Rajamouli, SS Rajamouli, Rajamouli France Tour, RRR, RRR Movie, Indian Cinema, Telugu Cinema, Tollywood, Global Cinema, France, Paris, French Audience, Indian Films, Film Masterclass, Baahubali, Eega, Varanasi]

[#ssrajamouli](#) [#jakkana](#) [#varanasi](#) [#bahubali](#) [#eega](#)

3 sem Voir la traduction



7_suresh_000 🍕 🍕 🍕

♡



Aimé par lamentis__ et 471 autres personnes

1 juillet



Ajouter un commentaire...

[Publier](#)



[__happiesthues.__](#) • Suivre

Rahul Sipligunj, Kaala Bhairava, M.M. Keeravani • Naatu Naatu

...



[__happiesthues.__](#) And another one!!! ✨ ❤️

Watched RRR for the 5th time, and it still gives me goosebumps every single time. 🍕

RRR, RRR Movie, SS Rajamouli, Rajamouli Paris, RRR Paris Premiere, Rajamouli in Paris, Ram Charan, Jr NTR, Indian Cinema, Tollywood, RRR Fans, RRR Screening Paris, Indian Movies in Paris, Cinema Lovers, Goosebumps Moments

[#rrr](#) [#ssrajamouli](#) [#paris](#) [#grandrex](#) [#fyp](#)

3 sem Voir la traduction



kiran5327kumar 🍕 🍕 🍕

♡

2 sem Répondre



Aimé par baahubalimovie et 374 autres personnes

1 juillet



Ajouter un commentaire...

[Publier](#)

@rachana_kanna (22 600 abonnés) – 1^{er} juillet



rachana_kanna • Suivre

Audio d'origine

...



rachana_kanna RRR screening Paris theatre lo start ayina daggara nunchi last varaku okate energy 🔥
Motham movie ni French audience full ga connect ayyaru 🤩🎬
Prathi moment ki theatre lo reaction oka massive wave la spread ayindi 🤩🔥
Screen meeda cinema run avuthunte, theatre lo unna vibe inka bigger ga undi 🔥
Naatu Naatu daggara nunchi action scenes, interval, climax varaku... prathi part ki audience full madness experience chesaru ❤️ INFR
Idi screening kaadu... Paris theatre lo oka pure cinema celebration jarigindi 🤩

3 sem Voir la traduction



Aimé par _abhinav_kulkarni et autres personnes

1 juillet



Ajouter un commentaire...

Publier

@swisslife_with_priya (200 abonnés) – 6 juillet



swisslife_with_priya

M.M. Keeravani, Aditya Iyengar, C...

Suivre ...



swisslife_with_priya 2 sem

never expected to see so much love for @ssrajamouli masterpieces. From Baahubali and RRR T-shirts to people striking iconic @actorprabhas poses and even dressing up in Naatu Naatu costumes—what an incredible moment to witness!

Telugu cinema is truly making its mark across the world. 🌍❤️

#ssrajamouli #bahubali #switzerland #prabhas #viral ~RRR ~IndianCinema ~Tollywood ~GlobalCinema

Voir la traduction

Pour vous ▾



kirankrishnavarmapenmetsa 2 sem



10 J'aime Répondre



n_s_manju_kannadiga 2 sem



3,4 K



11



15



6 juillet



Ajouter un commentaire...



@pinkvillasouth (780 000 abonnés) – 29 juin



pinkvillasouth • Suivre
M.M. Keeravani, Deepu, Rahul Sipligunj, Sravana Bhargavi, Chaitra • Ga E

pinkvillasouth Paris Audiences are Loving it 🤝👍
@rrrmovie
#ssrajamouli #makkhi #eega #paris #pinkvillasouth
Modifié · 3 sem

Pour vous ▾

ribariri7 🤝👍👍👍👍👍👍👍👍👍👍👍👍
3 sem 6 J'aime Répondre

sreenuwarrior The Best Craft by This amazing Craftsmen...S.S.Raja Mouli.The Master of Indian Cinema..well done sir. 🤝👍👍👍
3 sem 11 J'aime Répondre Voir la traduction

arkkavyanaik Sudeep is a brilliant actor 🤝👍
3 sem 70 J'aime Répondre

sanjaymakwana7995 My favourite movie 🍿
3 sem 30 J'aime Répondre

👍🗨️🔄🚩

Aimé par lamentis_ et 26,6 k autres personnes
29 juin

😊 Ajouter un commentaire... **Publier**



pinkvillasouth • Suivre
Vishal Mishra, Rahul Sipligunj, M.M. Kreem • Naacho Naacho (From "Rrr")

pinkvillasouth Cinema knows no borders 🌟
Rajamouli's storytelling speaks every language. 🌍🎬
@rrrmovie
#ssrajamouli #eega #baahubali #rrr #pinkvillasouth
3 sem Voir la traduction

b_rajesh_rao Proud moment...indian movie lover's...indian movies now international standards...
3 sem 6 J'aime Répondre

shivii_here09 🤝👍👍👍👍
3 sem 5 J'aime Répondre

cine.pichodni Why i can smell sambar and butter chicken from far away 🤝👍👍
3 sem 2 J'aime Répondre

👍🗨️🔄🚩

Aimé par yohanledore et 3 523 autres personnes
29 juin

😊 Ajouter un commentaire... **Publier**

@skendolero (14 900 abonnés) & @kazoku_fr (1 800 abonnés) – 1^{er} juillet



skendolero et kazoku_fr

Rahul Sipligunj, Kaala Bhairava, M.M. Keeravani • Naatu Naatu



skendolero POV : On a vécu la diffusion du film Indien RRR au Grand Rex 🇮🇳

Le film est INCROYABLE !

Merci @ssrajamouli @initagency @chedli @ledash_ @legrandrex

#rrr #tollywood #indianmovie #indianmovies #cinema

Modifié · 3 sem

Pour vous ▾



lavisdeben Ce film vraiment une Masterclass. Absolute cinema 🤯🤯🤯



3 sem 9 J'aime Répondre

— Afficher les réponses (1)



aniskempachi 🔥🔥🔥🔥🔥 le feux !!



3 sem 2 J'aime Répondre

— Afficher les réponses (1)



Aimé par laments_ et 299 autres personnes

1 juillet



Ajouter un commentaire...

Publier

@skendolero (14 900 abonnés), **@kazoku_fr** (1 800 abonnés),
@daveeduck (137 000 abonnés), **@yuki_fizzle** (1 200 abonnés),
@lavisdeben (23 300 abonnés) – 1^{er} juillet



skendolero et 5 autres
Le Grand Rex Paris

skendolero L'effet AVANT/APRÈS du film RRR il est violent !! 🤯🤯
Merci @ssrajamouli @chedli @ledash_ @initagency @legrandrex
#rrr #rrrmovie #indianmovie #indianmovies #tollywood
3 sem

Pour vous ▾

frame0_ Hahaha c'est l'effet Rajamouli ça 😂
3 sem 1 J'aime Répondre

mathysbntr Bienvenue dans l'effet Rajamouli 🔥
3 sem 28 J'aime Répondre
— Afficher les réponses (2)

rani_safia 🙏🙏🙏🙏🙏
3 sem 3 J'aime Répondre
— Afficher les réponses (2)

🔖

👍 🗨️ ↻ 📌

Aimé par institut_image et 1184 autres personnes
1 juillet

😊 Ajouter un commentaire... **Publier**

@hugodecrypte.lyon (256 000 abonnés) – 1^{er} juillet



 **hugodecrypte.lyon** ...

 **hugodecrypte.lyon** 📽️ Figure majeure du cinéma indien contemporain, S. S. Rajamouli est l'invité de l'Institut Lumière dans le cadre d'une rétrospective qui lui est consacrée jusqu'au 17 juillet.

👉 Le programme de ce mercredi débute à 14h30 avec la projection d'«Eega, la mouche vengeresse».

À 17h30, le réalisateur participera à une séance de dédicaces des Blu-ray d'«Eega» et de «La Légende de Baahubali» sous le Hangar du Premier-Film.

📽️ La journée s'achèvera à 19h avec une projection exceptionnelle de «RRR» en présence du cinéaste.

Le film, récompensé par l'Oscar de la meilleure chanson originale grâce à «Naatu Naatu», sera présenté en avant-première avant sa ressortie dans les salles françaises le 29 juillet.

🔧 Les films de S. S. Rajamouli sont connus pour leurs scènes d'action de grande ampleur, leurs effets spéciaux et leurs chorégraphies de combat et de danse.

Ils mêlent régulièrement des éléments de mythologie, d'héroïsme et de comédie, dans des récits qui alternent entre

📍 🗨️ 📌

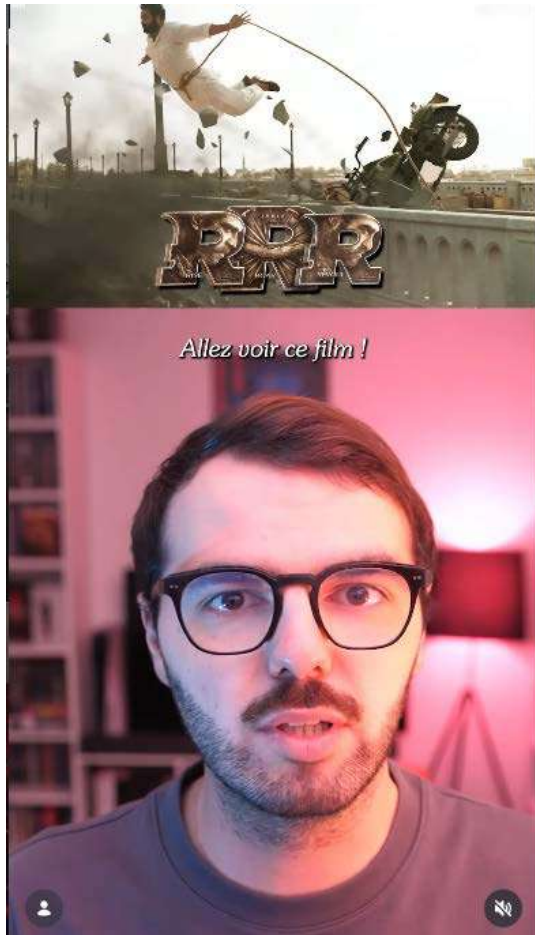
 Aimé par **audrey.jull** et 4 879 autres personnes

1 juillet

 Ajouter un commentaire...

[Publier](#)

@frame0__ (6 000 abonnés) - 23 juillet



frame0__

Audio d'origine



frame0__ Et merci @carlotta.films d'avoir ENFIN sorti le film en France 🙏

#RRR #ssrajamouli #movie #naatunaatu #movierecommendation

17 h



bollywood_versus Alors techniquement le film était déjà sorti en France puisque nous l'avions vu en salle et en Telugu, nous permettant d'en faire un épisode. Il bénéficie plutôt d'une ressortie 😊 Ce qui est très cool puisqu'il a gagné en popularité depuis pour notre plus grand plaisir ! 😊



4 h Répondre



maxime.mathevet Ce film est une Mastercall absolue ! Je l'ai vu littéralement 15 fois



13 h 3 J'aime Répondre

— Afficher les réponses (1)



tivgan.loup Il sort le 29 si je dis pas de bêtises



16 h 2 J'aime Répondre

— Afficher les réponses (1)



Aimé par audrey.jull et 126 autres personnes

il y a 17 heures



Ajouter un commentaire...

Publier

@jn3design (1 400 abonnés) - 4 juillet



jn3design • Suivre

M.M. Keeravani • Together We Rock (Telugu)



jn3design 🇫🇷 PARIS JUST WITNESSED CINEMA HISTORY! 🤯

S.S. Rajamouli turned Le Grand Rex into a temple of cinema... and the energy was absolutely electric! 🔥🔥

🏆 The Legend: S.S. Rajamouli was live on stage for an exclusive Masterclass and the epic premiere of RRR !

🎬 The Comeback: Don't miss it! The official theatrical re-release arrives on July 29th, 2026, thanks to the amazing team at Carlotta Films (@carlotta.films)

🌟 The Big Shock: The first-ever exclusive glimpse of VARANASI (starring Mahesh Babu & Priyanka Chopra) flashed on the big screen!

An unforgettable night where Tollywood energy officially took over the French capital. FR 🇫🇷 IN

Wishing the man who became the heartbeat of RRR through his generation music... Happy Birthday to our Oscar-winning Music director, @mmkeeravaani garu

🗓️ Mark your calendars: July 29th! Who are you taking to the cinema to see RRR? Tag your movie buddy below! 🍿



Aimé par chabdpoincom et 72 autres personnes

4 juillet



Ajouter un commentaire...

[Publier](#)

@madanapalli_masthi (28 100 abonnés) - 2 juillet



madanapalli_masthi • Suivre
Andhra Pradesh, India



madanapalli_masthi #rrrmovie #rrr #ramcharanforever #jntr #rajamouli

3 sem Voir la traduction



g.mahe.ntr



3 sem 1 J'aime Répondre

Voir les commentaires masqués



415 J'aime
2 juillet



Ajouter un commentaire...

Publier

@yasminesingh_ (59 100 abonnés) - 28 juillet



yasminesingh_
Audio d'origine

Suivi(e) ...



yasminesingh_ 3 h
[@regelegorila](#) merci pour cette
découverte 🙏

RRR - Retour au cinéma à partir du 29
Juillet en France avec [@carlotta.films](#)

**Aucun commentaire pour
l'instant.**

Lancer la conversation.



il y a 3 heures



Ajouter un commentaire...



@diivas.mood (7 400 abonnés) - 28 juillet



diivas.mood • Suivre

Audio d'origine

...



diivas.mood RRR ce film d'action épique indien revient au cinéma dès le 29 juillet et c'est une vraie experience spectaculaire ! @carlotta.films

#rrr #ssrajamouli #aventure #cinema #onregardequoi

4 h



4 J'aime

il y a 4 heures



Ajouter un commentaire...

Publier

@lamentis_ (500 abonnés) – 1^{er} juillet



lamentis_

Audio d'origine



lamentis_ Back to work on Tuesday but mentally still at @cinemathequefr with @ssrajamouli watching @rrrmovie and @baahubalimovie ⭐

Merci @carlotta.films pour la rétrospective 🙏

3 sem



chatfluo Pas merci pour la musique dans la tête pour encore une semaine mdr



3 sem Répondre

— Afficher les réponses (1)



Aimé par francois.dasilva et 59 autres personnes

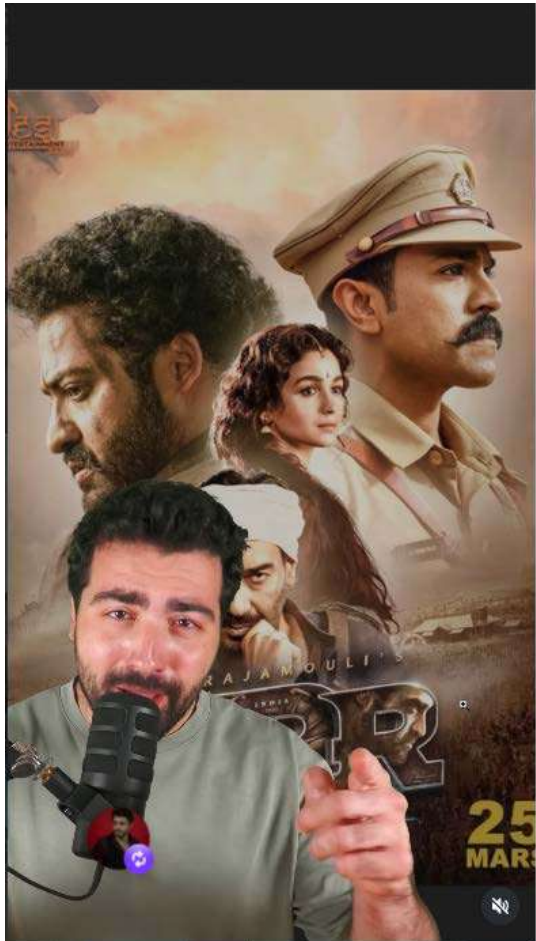
1 juillet



Ajouter un commentaire...

Publier

@regelegorila (335 000 abonnés) – 29 juillet



regelegorila • Suivre
Audio d'origine

regelegorila allez voir ce film au cinéma RRR #movie #film #cinema
18 min

frame0_ Dis bien
11 min Répondre

audreyjull RRR est un mélange de références historiques avec les 2 personnages de révolutionnaires qui ont réellement existé, et des références mythologiques du texte sacré le Ramayana. Il fait découvrir les autres films de SS Rajamouli dont EEGA et parler plus du ciné indien. 3 excellents thrillers tamouls vont ressortir chez Factoris Films. Et ce moment en salle il y a aussi LA DERNIERE SEANCE de Pan Nalin, qui évoque la disparition des projecteurs pellicule, véritable déclaration d'amour au cinéma.
8 min Répondre

nthn_v Ça ira hein
10 min Répondre

👍 🗨️ ↻ 🚩

Aimé par pascalalexvincent et 72 autres personnes
il y a 18 minutes

😊 Ajouter un commentaire... [Publier](#)

@tasvuca.film (25 900 abonnés) – 30 juillet

ions ▾



tasvuca.film • Suivre

6 personnes

Tu peux critiquer le ciné indien mais Marvel non ? 🤔

...



311



91



11



...



TIKTOK

@yasminesingh_ (70 000 abonnés) - 28 juillet



96



0



6



Partager



@tasvuca.film (19 200 abonnés) – 30 juillet



277



30



23



17

